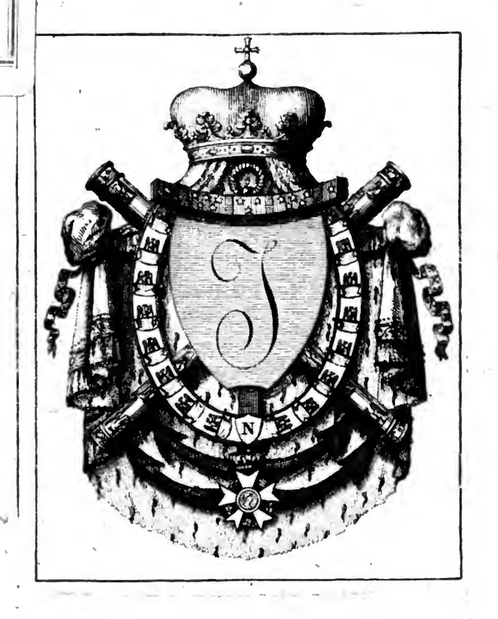
ŒUVRES COMPLÈTES DE GILBERT

Nicolas Joseph Laurent Gilbert,
Pierre Adrien Le Beau, ...







ŒUVRES
COMPLÈTES
DE GILBERT.



N. J. L. GILBERT.

Rousseau fut son modele, et Despreaux son Maitre;
Le talent lui dicta des vers purs et nerveux;
Et moissonné plustard, il auroit su, peut être,
De l'aveu d'Apollon, se placer auprès d'eux.

Gravé par Le Beau.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE GILBERT.

Nascitur Poeta.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs, près celle de Richelieu, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXXVIII.

NOTICE

SUR LA VIE

ET LES OUVRAGES DE GILBERT.

IL y a long-temps qu'on répète que la *Vie de l'Homme de Lettres ſe lit dans ſes Ouvrages ;* cette aſſertion n'eſt-elle pas du nombre de tant de paradoxes qui en impoſent par un faux air de raiſonnement ? Peut-on nier qu'on ne goûte du plaiſir à rapprocher de ſoi, s'il eſt permis de parler ainſi, la mémoire des perſonnes qui nous ont intéreſſés, tandis qu'elles exiſtaient ? *Nicolas-Joſeph-Laurent* G*ILBERT* a pu mériter ce ſentiment de la part de tout amateur de la poéſie. Il naquit à *Fontenay-le-Château* en Voſges, bourg à ſix lieues de *Rémiremont*, de parens qui, ſuivant l'expreſſion imaginée par un préjugé ſtupide, & l'inſolence de l'orgueil & de la richeſſe, n'étaient pas *des gens comme il faut*, mais des gens honnêtes, de bonnes mœurs, & qui, malgré leur

ſituation bornée, aimèrent aſſez leur fils pour lui donner une éducation cultivée, ce qui vaut bien l'héritage de la nobleſſe & de la fortune. On prétend que le jeune Gilbert avait achevé ſes études à douze ans. Il avait les yeux de ſon âge : il regardait, du fond de la Lorraine; Paris, comme on nous peint les bons Muſulmans ſe tournant du côté de la Mecque, & y attachant, en quelque ſorte, toutes leurs penſées & toute leur ame. Il ne doutait point que cette Capitale, l'aſile des talens, ne fût auſſi le ſéjour privilégié de l'heureuſe exiſtence; d'ailleurs tous les livres du moment lui étaient familiers : il avait donc lu, en caractères bien moulés, que la plupart de nos Ecrivains étaient les *apôtres de la ſainte humanité*. En effet, c'eſt le cri de ralliement de ces meſſieurs : ils ſont la ſource intariſſable d'où découle la bienfaiſance univerſelle. Plein de ces idées ſi ſéduiſantes, ſi magiques, Gilbert s'empreſſe de ſe rendre dans cette ville, la nouvelle Athènes, la nouvelle Rome : il y vient ſes vers à la main, bien aſſuré

qu'il va trouver une foule de Mécènes. Son illusion ne tarda point à se dissiper. Le jeune poète avait cru qu'un noble aveu de son indigence lui gagnerait des bienfaiteurs ; toutes les portes lui furent fermées : il reconnaît avec amertume que ce qui est imprimé n'est pas toujours vrai ; qu'il ne fallait point croire à l'affiche ; qu'en un mot, ces grands protecteurs de l'humanité, dans leurs livres, étaient souvent des hommes très-ordinaires dans la société, c'est-à-dire, les dignes individus de cette *tourbe* infectée de l'esprit avare & inhumain de l'égoïsme, des prédicateurs toujours en contraste avec leurs *magnifiques* sermons. Gilbert, désespéré, rebuté de toutes parts, le cœur brisé de douleur, court chez M. d'Arnaud, le seul de tous

M. d'Arnaud. Il n'est point vrai, comme l'a avancé assez légèrement l'auteur d'une note insérée dans le *Nécrologe des Hommes célèbres de France*, barbouillage rempli de jugemens faux, de partialité, & qu'on nous dit, avec une sorte d'audace, *destiné à fournir des matériaux à l'Histoire de la Littérature & des Arts* ; (& voilà les matériaux qui servent à l'édifice de l'histoire !) il n'est point vrai que M. d'Arnaud ait couru au devant des éloges de Gilbert :

ceux auxquels il s'était adreſſé, dont il éprouva la ſenſibilité. Il faut l'avouer, ce ſombre chagrin qui ſuit la mauvaiſe fortune, le dépit de s'être vu retirer de ſon enchantement, le manque d'uſage du monde : toutes ces choſes réunies avaient

---

c'eſt bien peu connaître le premier, que de le repréſenter mendiant les flatteries paraſites d'un poëte, eſpèce d'homme ordinairement loin de la vérité. M. d'Arnaud a repouſſé de tout temps la louange, parce qu'il eſt très-perſuadé que le public n'eſt point la dupe de toutes ces petites manœuvres abandonnées au charlataniſme littéraire. La vraie réputation doit ſe ſoutenir ſans ces étais honteux qui ne tardent guère à s'écrouler. L'homme qui a été aſſez heureux pour rendre quelque ſervice à Gilbert, était lui-même, à cette époque, vivement preſſé par l'infortune : voilà peut-être ce qui peut donner quelque prix à ſon bienfait; il n'a jamais eu l'impudence de recevoir en face l'épithète *d'Homme célèbre*, dont n'ont point rougi de ſe faire décorer par des gagiſtes d'adulation, certaines gens de qui le groſſier amour-propre a ſouvent éclaté dans toute l'exploſion du ridicule. Autre vérité : M. d'Arnaud, quand Gilbert vint lui apporter ſes vers ſatiriques, lui remontra avec la ſenſibilité d'un ami, qu'il ſe vouait au genre le plus odieux de la littérature; il lui prédit l'amertume qui alloit empoiſonner ſa vie; il lui reprocha même ſa partialité trop condamnable à l'égard de M. de Voltaire; & l'on obſervera que ce dernier a été l'ardent perſécuteur de M. d'Arnaud; le motif de cette perſécution ſi acharnée eſt aujourd'hui connu de tout le public, qu'il ne faut pas confondre avec les cabales, les ſectes, &c. ce n'eſt point là aſſurément que ſe trouvent la juſtice & la vérité.

fait contracter à Gilbert un extérieur farouche & peut-être repoussant ; & il est si peu de gens dont la vue aille au delà de l'enveloppe, & saisisse le mérite caché sous des dehors ingrats qui ne l'annoncent point ! La première production de sa plume fut son *Début Poétique*, qui parut en 1772 : dans cet ouvrage, l'auteur avait pris des accès de misanthropie pour les élans du génie, & l'on en conviendra, il était difficile d'entrevoir l'Ecrivain qui publia dans la suite la *Satire du dix-huitième Siècle*, & celle intitulée *mon Apologie* : c'est dans ces deux morceaux que Gilbert déploya le *talent* du poëte ; qu'il prouva qu'on pouvait imiter Despréaux, & avoir un caractère original ; beaucoup de vers de ces deux pièces ont mérité les honneurs du proverbe. Nous ne dissimulerons pas que l'objet de ce talent marqué n'était point louable ; que Gilbert avait trempé son pinceau dans le fiel de la Satire ; qu'il s'était montré partial & injuste dans ses jugemens, sur-tout à l'égard de M. de Voltaire : « Comment, (disait M. d'Arnaud au jeune homme)

» avec le génie que vous annonçez, pou-
» vez-vous méconnaître la prodigieuſe ſu-
» périorité de M. de Voltaire ſur tous nos
» gens de lettres ? Lorſqu'on a, comme
» vous, le ſecret de la poéſie, on doit né-
» ceſſairement ſe ranger dans la claſſe des
» admirateurs du grand-homme à qui nous
» devons *Œdipe*, *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*,
» *Mahomet*, & tant de pièces fugitives où il
» eſt ſans contredit le premier en ce genre».
Gilbert n'était point d'une nature à écouter les repréſentations ; il travaillait d'après un cœur profondément ulcéré : il ne pouvait pardonner à l'Académie Françaiſe de n'avoir point couronné ſon ode ſur le *Jugement dernier*, ouvrage où ſe trouvent, au milieu d'une foule de défectuoſités, des ſtrophes qui reſpirent le noble enthouſiaſme de notre célèbre lyrique Jean-Baptiſte Rouſſeau, que, malgré les anathêmes de nos *médiocres* du jour, la poſtérité s'obſtinera à placer près de Pindare & d'Horace.

Les deux Satires de Gilbert firent oublier les autres morceaux qu'il avait publiés

ſucceſſivement : mais qu'il racheta ſon ſuccès ! combien il doit ſervir d'exemple aux jeunes littérateurs, appelés par un goût irréſiſtible dans la carrière poétique ! combien il prouva que le genre de la ſatire eſt le pire de tous, & le plus à rejeter ! La prédiction que lui avoit faite l'amitié, s'accomplit : du moment qu'il ſe fut annoncé pour un poëte ſatirique, inveſti d'une foule d'ennemis, il ne goûta point la douceur du dédommagement que lui offrait l'appui de quelques perſonnes qui, en blâmant l'uſage de ſon talent, en ſentoient toute la force : c'était préciſément Juvénal qui voyait toujours la Pentapole où le reléguait le comédien Paris ; le trouble continuel de ſon eſprit s'étendit juſqu'à ſa raiſon qui s'égara : le malheureux Gilbert enviſageait des ſpectres, des fantômes, des ſatellites menaçans; il pénétra un jour juſqu'à l'appartement d'un prélat qui ſoulageait ſa triſte ſituation, & s'écria, en l'abordant, d'une voix ſépulcrale : *je ſuis perdu ! je ſuis damné !* Il n'y eut plus de doute ſur ſon état : convaincu que l'in-

fortuné était attaqué de folie, on le conduisit à l'Hôtel-Dieu, où l'on fut obligé de le lier; il y mourut enfin dans les angoisses inexprimables d'une longue & cruelle agonie, âgé de 29 ans & quelques mois; il a été inhumé dans l'église de *Saint-Pierre-aux-Bœufs*, une des paroisses de la *Cité*. Cinq semaines avant une si triste fin, dans un accès de fièvre, il avait avalé la clef d'une cassette, non « pour empê» cher ses ennemis de s'emparer de ses » manuscrits » (comme on l'a avancé dans un journal), mais dans la crainte qu'on ne se rendît maître d'une somme d'argent renfermée dans cette même cassette; au milieu de son délire, il désignait l'endroit où était cette clef, en portant la main à son cou; mais, vu son état, une raison totalement aliénée, on ne fit nulle attention à ce geste; on ne s'aperçut qu'après

On le conduisit à l'Hôtel-Dieu. Quelques personnes peu instruites accusèrent à ce sujet la bienfaisance du prélat qui secourait Gilbert: leurs reproches n'étaient point fondés; elles devaient ne pas ignorer qu'il n'y a qu'à l'Hôtel-Dieu que l'on connaît bien l'art d'administrer des remèdes & des soins utiles à la cure de la folie.

son décès de la véritable cause qui le faisoit mourir : effectivement, à l'ouverture de son cadavre, on trouva la clef engagée dans l'ésophage, & arrêtée par l'anneau à un des cartilages arithenoïdes, qu'elle avait peu endommagé.

Jamais Ecrivain n'a mieux fait sentir que Gilbert la justesse de ce vers de l'Art Poétique :

Si son astre en naissant ne l'a formé Poëte, &c.

Celui-ci assurément devait son talent à la nature seule : il ne tenait rien de l'art : de là « des idées qui souvent ne sont point » liées, des inégalités choquantes, un » style peu soutenu », une ignorance presque absolue de la littérature ancienne, excepté les poëtes satiriques, dont ce jeune homme nourrissait sa noire misanthropie : mais aussi possédait-il ce qu'il est impossible à l'art de donner : ce feu créateur, le seul foyer d'où jaillissent le génie ; ces grands mouvemens, ces grandes images qui sortent toutes créées d'une ame profondément pénétrée, comme la Poésie nous représente Minerve s'élançant toute

armée du cerveau de Jupiter. « Enfin, (dit le même journaliſte, dont nous avouons avec reconnaiſſance avoir beaucoup emprunté dans cette Notice) « Gil» bert avait plus de génie que d'eſprit, » plus de talent que de connaiſſances, » plus d'imagination que de jugement, » plus d'enthouſiaſme que de goût ». On ne pouvait mieux caractériſer l'auteur dont nous publions les productions; & ce qu'il y a de ſingulier, « il avait le cœur » droit & ſenſible; il ne ſe permit jamais » dans la ſociété la raillerie ni les épi» grammes; *ſon eſprit plus que ſon cœur* lui » avait fait embraſſer la ſatire ». Ajoutons que la conſcience de ſon talent, & l'indignation continuelle qu'il reſſentait en ſecret en ſe voyant écraſé des chaînes de la pauvreté, convertiſſait tout en amertume dans cette ame aigrie. Si J. J. Rouſſeau n'eût pas été l'éternelle victime déchirée par le vautour de l'infortune, il y a tout lieu de croire qu'il aurait eu un commerce plus liant, qu'il eût été moins ombrageux. Du reſte Gilbert a ſans doute mérité l'hon-

neur d'être placé dans le très-petit nombre *d'Ecrivains originaux*, dont puisse s'enorgueillir le siècle présent : nous avons donc cru acquérir quelque droit à la reconnaissance du public, amateur de la Poésie, en lui offrant l'Edition la plus complète de ses Œuvres : nous n'avons rien négligé pour la rendre agréable au public : nous avons même eu l'attention d'y ajouter le portrait de l'Auteur.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

T A B L E.

Fin de la Table.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

RIEN ne décourage plus les jeunes Poëtes, que la vue de l'avilissement où est tombée aujourd'hui la Poésie. Le jargon de M. La-Béquille a pris parmi nous la place du langage des Dieux : hormis la Tragédie, on ne lit plus d'Ouvrages en vers. A peine daigne-t-on encore jetter quelquefois les yeux sur les merveilles des Despréaux & des Rousseaux. Heureux Voltaire d'être né avec un génie si éclatant! Pour attirer sur lui, pour fixer les regards dédaigneux de notre Public, il lui fallait avoir composé la Henriade, Alzire, Brutus, & tant d'autres chef-d'œuvres.

Qu'on s'étonne encore qu'il ne s'élève

perſonne pour s'aſſeoir ſur le trône de ce fameux Poëte ! Ce n'eſt point en aviliſſant l'art militaire que vous ferez naître de grands Guerriers. L'homme ne s'efforce à exceller dans un art, qu'en proportion de la conſidération qui y eſt attachée. Il en eſt des ſciences comme des vertus. Pourquoi voyez-vous rarement une Comédienne veſtale ? C'eſt que vous les croyez toutes Laïs.

Mais, dira-t-on, ſi la Poéſie eſt avilie, ſi les Poëtes mêmes ſont mépriſés, c'eſt que nous ne voyons plus de bons Ouvrages en vers. Oui; mais vous exigez qu'un Poëte débute par un Œdipe : vous ne donnez point au génie le temps de ſe développer, de s'élever inſenſiblement, & d'aller en ſon vol toucher la voûte du ciel. S'il n'éclate d'abord, vous ſoupçonnez qu'il ne ſe ſigna-

ſera jamais ; vous l'anéantiſſez. Corneille fut un grand Poëte ; parut-il au grand jour Rodogune ou Cinna à la main ? Jamais, jamais il n'eût enfanté ces deux prodiges, ſi, vivant dans notre ſiècle, il ſe fût ouvert la carrière des Lettres par Clitandre. Tout a dans la nature une gradation imperceptible. Le fleuve, vers ſa ſource, ne roule point d'abord des eaux profondes & majeſtueuſes. Le ſoleil naiſſant eſt foible & peu radieux. L'aigle, avant de s'élever aux nues, raſe long-temps la ſurface de la terre ; & vous voulez que le Poëte ſeul ſoit, à ſon aurore, ce qu'il doit être à ſon midi ?

J'oſe eſpérer que le Public aura quelque indulgence pour mon extrême jeuneſſe. Mais je le prie de m'avertir de mes défauts. Je recevrai ſes avis avec toute la docilité d'un homme qui veut,

en s'efforçant de faire des progrès, mériter ses applaudissemens : consolé par cette pensée, que si l'on trouve des fautes à corriger dans mes pièces, c'est une preuve que le tout n'est pas mauvais.



LE POETE MALHEUREUX.

VOUS que l'on vit toujours chéris de la fortune,
De ſuccès en ſuccès promener vos déſirs,
Un moment, vains mortels, ſuſpendez vos plaiſirs:
Malheureux.... ce mot ſeul déjà vous importune?
On craint d'être forcé d'adoucir mes deſtins?
Raſſurez-vous, cruels; environné d'alarmes,
J'appris à dédaigner vos bienfaits incertains,
Et je ne viens ici demander que des larmes.

SAVEZ-vous quel tréſor eût ſatisfait mon cœur?
La gloire : mais la gloire eſt rebelle au malheur;
Et le cours de mes maux remonte à ma naiſſance.
Avant que, dégagé des ombres de l'enfance,
Je puſſe voir l'abîme où j'étais deſcendu,
Père, mère, fortune, oui, j'avais tout perdu.
Du moins l'homme éclairé, prévoyant ſa misère,
Enrichit l'avenir de ſes travaux préſens;
L'enfant croit qu'il vivra comme a vécu ſon père,
Et, tranquille, s'endort entre les bras du temps.
La raiſon luit enfin, quoique tardive à naître.

Surpris, il ſe réveille, & chargé de revers,
Il ſe voit, ſans appui dans un monde pervers,
Forcé de haïr l'homme, avant de le connaître.

SAISON de l'ignorance, ô printemps de mes jours!
Faut-il que, tourmenté par un inſtinct perfide,
J'aye, à force de ſoins, précipité ton cours,
Trop lent pour mes déſirs, mais déjà ſi rapide!
Ou faut-il qu'aujourd'hui, ſans gloire & malheureux,
Juſqu'à te déſirer je rabaiſſe mes vœux!
Pareil à cet aiglon qui de ſon nid tranquille,
Voyant près du ſoleil ſon père tranſporté,
Nager avec orgueil dans des flots de clarté,
S'élève, bat les airs de ſon aîle indocile,
Retombe, & ne pouvant le ſuivre que des yeux,
En accuſe ſon nid, & d'un bec furieux
Le diſperſe briſé, mais en vain le regrette,
Quand, égaré dans l'ombre, il erre ſans retraite.

MAIS on admire, on aime, on ſoutient les talens;
C'eſt en vain qu'on voudrait repouſſer leurs élans:
Sur ſes pâles rivaux renverſant la barrière,
Le Génie à grands pas marche dans la carrière.

C'EST vous qui l'aſſurez : & moi, que les deſtins

Ont toujours promené sur la scène du monde,
Je dis : (& ma jeunesse en naufrages féconde,
Etudia long temps les perfides humains,
Apprit où s'arrêtaient les forces du génie)
« Le talent rampe & meurt, s'il n'a des aîles d'or,
» Ou, vendant ses vertus, rare & noble trésor,
» Lève un front couronné de gloire & d'infamie ».

Que ne puis je, ô mortels, être accusé d'erreur !
Quel que soit mon orgueil, oui, j'aimerais à croire
Que j'ai par trop d'audace irrité mon malheur ;
Que je frappais sans titre aux portes de la gloire :
Il en coûte à mon cœur de vous croire méchans ;
Mais expliquez, cruels, l'énigme de ma vie,
Ou rendez-moi raison de votre barbarie.
Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs,
Je n'en ai point rougi : maître du diadême,
De mon dernier sujet j'eusse envié le rang,
Et honteux de devoir quelque chose à mon sang,
Voulu renaître obscur, pour m'élever moi-même.
A l'âge où la raison sommeille, oisive encor,
La mienne impatiente ose prendre l'essor :
Au nom seul d'un grand Homme on voit couler mes larmes,
Grand Dieu ! ne puis-je encor m'élancer sur ses pas !

Condé bégaye à peine, il demande des armes,
Et déjà plein de Mars, reſpire les combats.....
Donnez-moi des pinceaux. Qu'exiges-tu d'un père?
Mon fils, crois-moi, ſurmonte un penchant téméraire:
Tu veux chercher la gloire? Eh! ne ſais-tu donc pas
Que les plus grands talens y montent avec peine,
Que, noircis par l'envie, accablés par la haîne,
Tous ont vu le bonheur s'échapper de leurs bras?
Songe au ſort de Milton, ſonge au deſtin d'Homère:
L'homme, ingrat de leur temps, a-t-il changé depuis?
Ah! mon fils, je ſuis pauvre & tu n'as plus de mère;
Bientôt tu vas me perdre : où ſeront tes appuis?
Mon fils, crois-moi, mon fils, ſors de ton indigence,
Et vers la gloire alors dirige tes travaux :
Au nom de tous les ſoins qu'on prend de ton enfance,
Par mes cheveux blanchis. = *Donnez-moi des pinceaux*.
Eh bien, vis à ton gré. Je te livre à toi-même,
Ingrat; mais en ſuivant ta folle paſſion,
Crains un père, reçois ſa malédiction.
Vous pleurez... ah! mon fils, ... votre père vous aime,
Ecoutez. = *Des pinceaux*! Moi, ſillonnant les mers,
J'aurais donc, ſur la foi du zéphyr infidèle,
Pourſuivi la fortune au bout de l'Univers;
Et peut-être pour prix de mon avare zèle,

Enterré ſous les flots, en revenant au port,
Et mes jours & mon nom. Qui peut vaincre la mort?
Qu'à ſon gré l'opulence, injuſte & vile amante,
Berce ſur le damas ce parvenu groſſier,
Et laiſſe le Poëte, à l'ombre d'un laurier,
Charmer par ſes concerts le ſort qui le tourmente!
Il n'eſt qu'un vrai malheur, c'eſt de vivre ignoré.
L'homme brille un moment, & la tombe dévore
Les titres faſtueux dont on fut décoré,
Nos maux, & ces plaiſirs que le vulgaire adore:
Tout périt ſous la faux de la mort ou du temps:
Mais la gloire du moins que l'homme a méritée,
Survit à ſon trépas & s'accroît par les ans;
Et loin de les flétrir, la fortune irritée
Ajoute un nouveau luſtre aux talens glorieux.

RACINE, dieu des Vers! Corneille, eſprit ſublime!
Vous pouvez effrayer un cœur puſillanime;
Peut-être avec dédain vos manes radieux,
Du haut des monts ſacrés regardent qui nous ſommes.
Mais, ſi j'en crois mon cœur, on peut vous égaler;
Le ciel, en vous formant, voulut ſe ſignaler,
J'y conſens; mais enfin vous n'êtes que des hommes.

AINSI je m'abuſais. Sans guide, ſans ſecours,

J'abandonne, insensé, mon paisible village,
Et les champs où mon père avait fini ses jours.
Cieux, tonnez contre moi; vents, armez votre rage;
Que vide d'alimens, mon vaisseau mutilé
Vole au port sur la foi d'une étoile incertaine,
Et par vous loin du port soit toujours exilé!
Mon asile est par-tout où l'orage m'entraîne.
Qu'importe que les flots s'abîment sous mes piés;
Que la mort en grondant s'étende sur ma tête;
Sa présence m'entoure; & loin d'être effrayés,
Mes yeux avec plaisir regardent la tempête:
Du sommet de la poupe, armé de mon pinceau,
Tranquille, en l'admirant, j'en trace le tableau.

Je n'avais point alors essuyé de naufrage,
Mon génie abusé croyait à la vertu,
Et contre les destins rassemblant son courage,
Se nourrissait des maux qui l'avaient combattu.
« Mon sort est d'être grand, il faut qu'il s'accomplisse;
» Oui, j'en crois mon orgueil, tout, jusqu'à mes revers.
» Qui de ceux dont la voix éclaira l'Univers,
» N'a point de la fortune éprouvé l'injustice?
» Un Dieu, sans doute un Dieu m'a forgé ces malheurs,
» Comme des instrumens qui peuvent à ma vue

» Ouvrir du cœur humain les ſombres profondeurs,
» Source de vérités, au vulgaire inconnue.
» Rentrez dans le néant, préſomptueux rivaux;
» Ainſi que le ſoleil dans ſa lumiere immenſe,
» Cache ces aſtres vains, levés en ſon abſence,
» Je vais vous effacer par mes nobles travaux ».
Mon ame (quel orgueil, grand Dieu, l'avait ſéduite!)
Dévorait des talens le trône révéré,
Et dans tous les objets dont je marche entouré,
Ma gloire en traits de feu déjà me ſemble écrite.

PRESTIGES que bientôt je vis s'évanouir!
Doux eſpoir de l'honneur! trop ſublime délire!
Ah! revenez encor, revenez me ſéduire:
Pour les infortunés, eſpérer, c'eſt jouir.
Je n'ai donc en travaux épuiſé mon enfance,
Que pour m'environner d'une affreuſe clarté
Qui me montrât l'abîme où je meurs arrêté.
Ne valait-il pas mieux garder mon ignorance?

TROP heureux Philémon, s'il connaît ſon bonheur!
Fidèle au rang obſcur qu'il reçut de ſes pères,
Long-temps de ſa jeuneſſe il voit briller la fleur;
Et cultivant en paix ſes champs héréditaires,

Ne craint pas que toujours ses efforts abusés
Laissent tomber son corps, privé de nourriture
La terre au jour marqué lui rend avec usure
Les trésors qu'en ses flancs il avait déposés.
Il n'a point, il est vrai, vu nos cités immondes,
D'où le Grand, étonné de ses vastes besoins,
De leurs productions épuisent les deux Mondes.
Nos Sciences, nos Arts, étrangers à ses soins,
Ne l'ont point dépouillé de ses mœurs ingénues.
Roulez en char brillant votre heureux déshonneur,
Jamais de Philémon vous ne serez connues,
Beautés, dont on nourrit les vices sans horreur:
Tandis que les talens, amis de l'innocence,
Méconnus, repoussés dans leur premier essor,
Tombent découragés, & meurent d'indigence
Sous l'ombre d'un laurier qu'on leur dispute encor.
Ce protecteur qui marche en semant les promesses
Même en trompant ses vœux, l'abaissa-t-il jamais?
Burrhus, qui va comptant les ingrats qu'il a faits,
Lui vient-il reprocher ses honteuses largesses?
Aux malheureux toujours on trouve des forfaits,
Et les plus généreux vendent cher leurs bienfaits.
Pour qui les verts bosquets ouvrent-ils leurs ombrages?
Les tranquilles étangs, les tortueux vallons,

Les antres toujours frais, les ruiſſeaux vagabonds,
Les chants du peuple aîlé, ſes jeux dans les feuillages,
Le paiſible ſommeil ſur des lits de gazon,
La juſtice, la paix, tout rit à Philémon.
Oh! combien j'euſſe aimé cette beauté naïve,
Qui d'un époux abſent preſſentant le retour,
Raſſemble tous les fruits de ſon fertile amour,
Dirige des aînés la marche encor tardive,
Et portant dans ſes bras le plus jeune de tous,
Vole au bout du ſentier par où deſcend leur père!
Elle le voit : grand Dieu, dérobe à ma misère
L'aſpect de leurs plaiſirs dont mon cœur eſt jaloux.....
N'eſt-ce donc point aſſez des tourmens que j'endure?
Quoi! je porte un cœur noble, & d'un œil plein d'effroi,
Je lis ſur tous les fronts le mépris & l'injure!
Le dernier des mortels eſt plus heureux que moi!
Ah! briſons ces pinceaux! tombe, lyre inutile!
Périſſe un monde injuſte! Et toi, qui m'as perdu,
Gloire, fantôme ingrat, à la brigue vendu,
Va, je perds ſans regret ta couronne futile,
C'eſt le prix de l'intrigue, & je ne puis ramper.

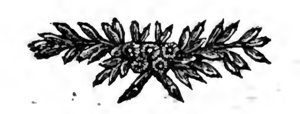
Si pourtant les deſtins ceſſaient de me frapper...
Des hommes quelquefois l'injuſtice ſe laſſe....

Je puis être du moins fameux par mon audace !
Oui, tremblez, fiers rivaux, détournez vos mépris ;
L'intrépide lion dans un piège ſurpris,
S'irrite du danger, & de ſa dent tenace
Ronge, en grondant, la toile où lui-même s'enlace,
Se roule, & peut enfin, par un dernier effort,
La briſer, s'échapper, & prodiguant la mort
Au peuple de chaſſeurs qui l'attaque & le brave,
Marcher, roi des forêts qui le virent eſclave.
Vain eſpoir ! qu'ai-je dit? hélas ! ſans de longs jours,
Le Poëte languit dans la foule commune,
Et s'il fut en naiſſant chargé de l'infortune,
Si l'homme, pour lui ſeul avare de ſecours,
Refuſe à ſes travaux même un juſte ſalaire ;
Que peut-il lui reſter?... Oh ! pardonnez, mon père,
Vous me l'aviez prédit..... Je ne vous croyais pas.
Ce qui peut lui reſter ? La honte & le trépas.

C'EN eſt donc fait : déjà la perfide eſpérance
Laiſſe de mes longs jours vaciller le flambeau ;
A peine il luit encore, & la pâle indigence
M'entr'ouvre lentement les portes du tombeau.
Mon génie eſt vaincu : voyez ce mercenaire,
Qui, marchant à pas lourds dans un ſentier ſcabreux,

Tombe sous son fardeau; long-temps le malheureux
Se débat sous le poids, lutte, se désespère,
Cherchant au loin des yeux un bras compatissant:
Seul il soutient la masse à demi-soulevée;
Qu'on lui tende la main, & sa vie est sauvée.
Nul ne vient, il succombe, il meurt en frémissant:
Tel est mon sort. Bientôt je rejoindrai ma mère,
Et l'ombre de l'oubli va tous deux nous couvrir.

O Rives de la Saône, où ma faible paupière
A la clarté des cieux commença de s'ouvrir,
Lieux où l'on sait au moins respecter l'innocence,
Vous ne me verrez plus! Mon dernier jour s'avance,
Mes yeux se fermeront sous un ciel inhumain.
Amis!... vous me fuyez?... cruels! je vous implore,
Rendez-moi ces pinceaux échappés de ma main....
Je meurs.... ce que je sens, je veux le peindre encore.



Si la vertu s'accroît, c'eſt quand on la publie,
Chantons, Muſe ; la honte en fût-elle le prix?

Mais que vois-je? d'Arnaud! vient-il m'ôter la lyre?
Non : mes accords pour lui ne ſont point ſans attraits ;
Il craint d'être nommé dans mon brûlant délire,
Le grand cœur veut dans l'ombre épancher ſes bienfaits.

Ainſi, contre les vents fortifié par l'âge,
Dans la nuit des forêts un chêne à longs rameaux
Se plaît à protéger de ſon épais ombrage
Un peuple, foible encor, de jeunes arbriſſeaux.

Vous, Auteurs, qui, nageant dans des flots de richeſſes,
Prêchez l'humanité dans vos Ecrits pompeux,
Répondez : avez-vous jamais, par vos largeſſes,
Tari les pleurs amers de quelques malheureux?

Inſenſé! juſqu'ici, croyant que la ſcience
Donnoit à l'homme un cœur tendre & compatiſſant,
Je courus à vos pieds, plongé dans l'indigence ;
Vous vîtes mes douleurs & mon beſoin preſſant.

Qu'en reçus-je? Des dons? Non, des refus, la honte.
« Travaillez, diſiez-vous, vous avez des talens ;

» Si le malheur vous fuit, le travail le furmonte :
» On peut veiller fans crainte à la fleur de fes ans ».

Barbares ! travailler ! eh ! voulais-je autre chofe ?
A vos pieds profterné, dévoré par la faim,
Si j'ofais de mes maux vous dévoiler la caufe,
Mes cris vous demandaient du travail & du pain.

Vous refusâtes tout à mon humble prière,
Et votre avare main loin de vous m'écartait ;
Je vous fuis en pleurant, j'expirais de misère.
D'Arnaud vint : c'eft un Dieu, mon malheur difparaît.



HÉROÏDE.

DIDON A ÉNÉE.

Didon assoupie se réveille en fureur.

IL est donc vrai qu'Enée a résolu sa fuite;
Qu'il délaisse Didon, après l'avoir séduite.
Il fuit !...Volez, soldats; des glaives, des flambeaux,
Egorgez les Troyens, embrasez leurs vaisseaux;
Leur Roi, son fils, que tout sous vos armes succombe,
Et qu'à leurs corps sanglans la mer serve de tombe....
Arrêtez: j'aime Enée, on court l'assassiner !
Malheureuse ! & c'est moi qui viens de l'ordonner !
Non....« Mais avec regret je te fuis, chère amante,
» Dit-il, le Ciel le veut, il faut que j'y consente ».
Eh ! que me fait ce Ciel, & son ordre odieux ?
Amant, je t'aurais vu désobéir aux Dieux;
Va, tu n'es qu'un ingrat qui m'abuse & m'offense....
Moi, j'abhorre le Ciel, s'il prescrit l'inconstance;
Et dût-il m'accabler du poids de son courroux,
Avant de te trahir j'aurais bravé ses coups.

Ton ame, pour répondre aux feux de ta maîtreſſe,
Trop promptement aux Dieux immole ſa tendreſſe;
Non, tu n'aimas jamais.... Mais lis, lis, inconſtant;
A qui t'a donné tout, donne au moins un inſtant.

Vois comme au loin des mers la fureur ſe déploie,
Vois ces montagnes d'eau rouler, chercher leur proie,
S'élancer à grand bruit dans le vuide des airs,
Se briſer, retomber ſur l'abîme des mers:
Vois ces rocs, dont le front ſemblait braver l'orage,
Arrachés par les vents, fondre ſur le rivage;
Rien n'eſt calme, tout meurt, le jour eſt ſans flambeau,
L'hiver a fait du monde un immenſe tombeau;
Et tu fuis! & tu crois voguer en aſſurance,
Toi qui cent fois des flots éprouvas l'inconſtance!

Ah! revole vers moi.... Tout va dans ce ſéjour
Partager mes plaiſirs, cauſés par ton retour;
Mon peuple, qui, charmé de l'ardeur qui m'inſpire,
Eſpérait ſous tes lois voir fleurir ſon empire;
Tes ſujets qu'ont laſſés les courſes, les travaux,
Que tu conduis encore à des périls nouveaux,
Un fils qui peut périr ſur cette onde irritée,
Une Reine, dirai-je? une amante agitée,

Tout te retient ici ; viens, je t'ouvre les bras ;
Plein d'espoir, mon cœur vole au devant de tes pas :
Des pleurs qu'elle a versés viens venger ta maîtresse,
Réparons tant de jours ravis à ma tendresse ;
Viens, je languis, je veux, dans nos embrassemens,
Faire envier ton sort aux plus heureux amans.

Mais non : tu rougiras de céder à mes larmes ;
Les paisibles douceurs pour toi n'ont point de charmes ;
Le tumulte des camps, les horreurs des combats,
Voilà les seuls plaisirs qui t'offrent des appas.
Rien ne peut assouvir la soif qui te dévore ;
Maître du monde entier, tu te plaindrais encore.
Insensé ! de quel prix peut donc être à tes yeux
Cet Empire brillant où t'appellent les Dieux,
S'il te faut, au milieu des écueils, des orages,
Le chercher sur des mers couvertes de naufrages ?
Que sont ces biens peu sûrs, près des plaisirs du cœur ?
Tout l'univers vaut-il un instant de bonheur ?

Cher Enée, où fuis-tu ? N'expose point ta vie ;
C'est ton amante en pleurs, c'est Didon qui t'en prie.
Ces vents, ces mers, leur bruit, tout me glace d'effroi.
Dieux ! si jamais les flots s'entr'ouvraient devant toi !
Si, prêts à t'engloutir.... Quelle horrible pensée !

Non.... d'un tel trait jamais Didon ne fut blessée....
Enée est tout pour moi ; c'est mon bien, mon époux ;
Il mourrait !... Ah! sur lui, Dieux, suspendez vos coups !
Sur moi seule épuisez toute votre furie ;
Pour sauver mon amant, je vous offre ma vie ;
Puisqu'il me faut le perdre... ah ! quel que soit mon sort,
J'aime encor mieux pleurer sa fuite que sa mort.....

Seulement donne encor quelques mois à ma flamme ;
Peut-être enfin pourrai-je accoutumer mon ame
A voir de près les maux qui vont fondre sur moi ;
Que fais-je ? à contempler ton départ sans effroi.....
Attends que les zéphyrs soufflent seuls sur les ondes ;
Lance alors tes vaisseaux sur les plaines profondes ;
Et quels malheurs, quels maux m'effrairaient dans leur cours ?
Didon n'aura plus rien à craindre pour tes jours....

Mais où tendent tes vœux ? parle, est-ce à la couronne ?
La mienne est sur ton front, voilà mon sceptre, ordonne ;
Si c'est pour tes désirs trop peu de mes Etats,
Mes sujets sont armés, conduis-les aux combats,
De ses fiers ennemis cours délivrer Carthage,
Force-les d'apporter à tes pieds leur hommage....
Peuples, de mon amant recevez tous des fers ;

C'eſt pour lui que les Dieux ont formé l'univers....
Moi, je veux conſacrer tous mes jours à te plaire ;
Je veux qu'Aſcagne en moi retrouve une autre mère ;
Que le Troyen m'adore & chante ma grandeur,
Que tout autour de moi reſpire mon bonheur ;
Je veux, qu'heureux par moi, tu diſes dans l'ivreſſe :
« Le cœur ſeul de Didon méritait ma tendreſſe ».

Que fais-je ? où m'égaré-je ? O funeſte aſcendant !
J'offre encor le bonheur à mon perfide amant ;
Et des dons qu'il reçut l'ingrat ne fait uſage,
Que pour percer mon cœur, que pour fuir ce rivage !
Quel fruit de mes bienfaits penſé-je retirer ?
Le barbare ! il ne veut que me déſeſpérer !
Ce fut l'intérêt ſeul qui m'attacha ſon ame :
Chargé de mes tréſors, & libre de ma flamme ;
Peut-être aux pieds d'une autre il court s'en prévaloir :
Non, je ne le crois point, tu ne peux le vouloir ;
Toi ! tu me donnerais jamais une rivale,
A moi dont tu tiens tout ! .... O trahiſon fatale !
Non, tu ne mettras point ce comble à mes ennuis,
Tu ne veux point ma mort... Et pourtant tu me fuis !
Je ne te verrai plus.... Et je crois, inſenſée,
Qu'abſente je vivrai toujours dans ta penſée !

Je le croîrais en vain.... Mais cours le monde entier ;
Cherche ; s'il eſt un cœur qui puiſſe s'oublier
Juſqu'à te tout donner, comme j'oſai le faire ;
S'il t'aime autant que moi, je renonce à te plaire....
Ingrat! lorſque tu vins me peindre tes malheurs,
J'aurais dû t'éviter, loin d'eſſuyer tes pleurs !
Si c'eſt, pour te punir, un ſupplice aſſez rude,
Contemple le tableau de ton ingratitude.

Loin d'Ilion en cendre, accablé de revers,
Depuis ſept ans entiers tu parcourais les mers,
Flatté de voir bientôt, dans un lieu plus fertile,
S'élever ſous tes lois les murs d'une autre ville ;
Tu cherchais vainement je ne ſais quel pays
Où les Dieux t'ont juré de couronner ton fils :
En vain l'hiver, les flots, & mille autres obſtacles ;
T'offrant par-tout la mort, démentaient leurs oracles ;
Ce pays ſe découvre, on croit toucher au port,
On l'admire ; on s'écrie.... O perfide tranſport !
Le jour a fui, l'air ſiffle, & les mers courroucées
Grondent ; bientôt en monts leurs vagues ramaſſées,
Tantôt juſques au ciel emportent tes vaiſſeaux,
Tantôt juſqu'aux enfers les plongent ſous les eaux.
Le Rameur cherche en vain ſa force évanouie,

Le Pilote est sans art; tout est tremblant, tout crie:
Par-tout la mort poursuit tes regards effrayés,
Sur ta tête elle gronde, & mugit sous tes pieds;
Tout périt... Ton vaisseau, déchiré par l'orage,
Reste seul, par les vents renvoyé vers Carthage....

Tu parais dans ma Cour; tu t'en souviens, ingrat!
On t'amène à mes yeux, tu sais dans quel état....
Je crois te voir encor, frissonnant, plein d'alarmes,
Embrasser mes genoux, les baigner de tes larmes.
« O Reine ! vous voyez où le sort m'a réduit;
» Mes vaisseaux, mes soldats, les flots ont tout détruit:
» Etranger, disais-tu, dans mon malheur funeste,
» La mort ou vos bontés, c'est tout ce qui me reste ».
Des traits de la pitié l'amour perça mon cœur.
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.
Va, cesse de pleurer; inconnu, sois tranquille:
Que puis-je? ordonne, viens, partage mon asile.

Restes infortunés des ondes en courroux,
Toi, ton fils, à la mort je vous arrachai tous;
Et sans savoir de toi que ton nom, faux peut-être,
De mes Etats naissans je te rendis le maître.
Par un charme inconnu, mais qui flattait mon cœur,
Pour ne songer qu'au tien, j'oubliais mon bonheur....

Tout ce qu'elle faiſait dans l'ardeur de te plaire,
Pour ſa félicité Didon croyait le faire.
Spectacles, fêtes, jeux; perfide, nomme moi
Des plaiſirs que Didon n'ait prodigués pour toi.
J'aurais, ſi j'euſſe pu, banni de ta penſée
Juſques au ſouvenir de ta douleur paſſée,
Dans l'eſpoir que mes dons, par un tendre retour,
Prépareraient ton cœur aux tranſports de l'amour:
Mais plus je m'efforçais de le rendre ſenſible,
Moins ce cœur à mes feux paraiſſait acceſſible.
Je rougis à la fin de brûler ſans eſpoir;
Je crus que le penchant céderait au devoir,
J'évitai ta préſence. Amante infortunée!
Dans mes palais, par-tout je retrouvais Enée.
Je ſentais ma vertu s'affoiblir chaque jour,
Ma raiſon ſuccombait ſous l'effort de l'amour:
Ce n'eſt plus cette ardeur encor foible, incertaine;
C'eſt un feu dévorant qui court de veine en veine.
J'avais en vain juré de fuir un autre hymen;
Vingt Rois, qu'avaient aigris les refus de ma main,
M'offraient en vain la mort ſi j'épouſais Enée;
Dangers, devoirs, ſermens d'éviter l'hyménée,
Tout fuyait à ſa vue; Enée était vainqueur,
Et l'excès de mes feux balançait ma pudeur.

Enfin je crus te voir fenfible à ma tendreffe,
Tes yeux, pleins de langueur auprès de ta maîtreffe,
Semblaient trahir tes feux, m'exprimer tes defirs,
Mendier du retour, m'inviter aux plaifirs.
Sur mes fens auffi-tôt ma raifon perd l'empire,
Je ne me connais plus, je brûle, je défire,
J'efpère.... Tu me fais l'aveu de ton amour.
J'ofe.... Hélas! eft-ce à moi de rappeler un jour,
Un jour que je voudrais retrancher de ma vie?
Loin de la retracer, pleurons mon infamie....
Mais non, non, je n'ai point alors perdu l'honneur;
Non, traître, je le mis en dépôt dans ton cœur;
Tu me juras ta foi, je te donnai la mienne,
La honte eft pour celui qui veut trahir la fienne.
Ce nœud, quoique fecret, doit être refpecté;
Les fermens font l'hymen, non la folemnité.
Les Dieux, que tu rendis garans de ta promeffe,
Ces Dieux me font témoins que, malgré fa tendreffe,
Jamais pour toi Didon n'eût éteint fa vertu :
C'eft au nom feul du Ciel que mon cœur s'eft rendu.
Je te crus engagé par un nœud légitime,
Et facré par l'hymen, l'amour eft-il un crime?
Je n'ai jamais fenti ces remords dévorans,
D'une ame criminelle implacables tyrans.

Mes jours coulaient heureux dans une paix profonde;
Ton épouſe, oubliant tout le reſte du monde,
Marchait avec orgueil, eſclave de tes vœux,
Et croyait plaire au ciel en te rendant heureux.

Un inſtant détruit tout. O mortelle penſée;
Ton départ en enfer change mon Elyſée :
Autrefois je pouvais déſirer & jouir,
Et maintenant, que puis-je? Hélas! pleurer, gémir.

Chère Eliſe, ô ma ſœur ! c'eſt toi qui m'as perdue,
Tu verſas dans mon ſein le poiſon qui me tue :
Ton amitié ſans ceſſe irritant mon ardeur,
Me vantait ſes aïeux, ſes vertus, ſa valeur.
Carthage, diſais-tu, ſous ſes lois floriſſante,
Devait porter aux cieux ſa tête triomphante;
Et Reine, amante heureuſe, unie à ſes deſtins,
Je n'aurais à couler que des momens ſereins.
O menſonges flatteurs qui m'avez trop ſéduite!
J'ai dédaigné vingt Rois, & ce Troyen me quitte!
Faut-il qu'à tes conſeils mon cœur ſe ſoit prêté?
Ne pouvais-je à l'amour oppoſer la fierté?
Ah! paiſible du moins & dans l'indifférence,
J'aurais vu fuir mes jours, heureux par l'innocence;

Et vous, Manes ſacrés de mon premier époux,
La foi que je vous dus ſerait encore à vous.

Qu'ai-je fait? malheureuſe! à quoi ſuis-je réduite?
Perfide, vois les maux où m'expoſe ta fuite;
Vingt Rois que j'ai bravés menacent mes Etats.
Vois nos champs, vois ces murs hériſſés de ſoldats,
Vois Iarbe à leur tête, échauffant le carnage,
Le fer, la flamme en main, anéantir Carthage.
Moi, femme, ſans appui, comment parer ces coups?
Comment de tant de Rois appaiſer le courroux?
Où me cacher? où fuir? où trouver un aſile?
J'en avais un, hélas! & j'y vivais tranquille;
C'eſt pour t'avoir aimé qu'il ne m'en reſte plus,
Et peu de jours heureux m'ont été bien vendus....

Irai-je avec mon peuple, & loin de cette terre,
Mendier dans Sidon du ſecours à mon frère?
C'eſt ſa fureur, c'eſt lui, qui, de ſon or jaloux,
Enfonça le poignard au ſein de mon époux.
Irai-je à ces tyrans armés contre ma vie,
Offrir, pour les calmer, une main avilie,
Moi, qui les ai tous vus, amans humiliés,
Dépoſer, mais en vain, leurs ſceptres à mes pieds?
Rois, animez plutôt vos ſoldats au carnage;

Palais, embrasez-vous, tombez, murs de Carthage!
Et toi, perfide, & toi, plus barbare qu'eux tous,
Viens de ta propre main me livrer à leurs coups:
La recevant de toi, la mort me sera chère;
Tu m'entendras encore, à mon heure dernière,
Former des vœux pour toi, te dire: « Cher amant,
» J'ai vécu pour t'aimer, & je meurs en t'aimant ».

Eh bien, que tardes-tu? couvre-moi, nuit profonde!
Mon amant est le nœud qui m'attachait au monde;
L'innocence, l'honneur me le faisaient chérir;
Je les ai tous perdus.... Je n'ai plus qu'à mourir.
Quel prix pour mes bienfaits! quel prix pour ma tendresse!
Mourir! ah! c'est donc là le sort qu'à ta maîtresse
Réservait... Mais que sens-je? & quel trouble en mon sang?
Dieux! le fruit de mes feux vient d'agiter mon flanc!
Eh bien, je m'y résous, vivons pour être mère.
Cher amant, voudras-tu lui refuser un père?
C'est ton sang, c'est ton fils, son sort doit t'attendrir;
Avant de voir le jour le feras-tu périr?
Quand même je pourrais, après ta perfidie,
Traîner en sa faveur le fardeau de ma vie;
Mes troubles, mes soucis, l'horreur de mon destin,
Sans doute lui feront un tombeau de mon sein;

Ah! s'il voyait le jour! si, portrait de son père,
Il folâtrait déjà sous les yeux de sa mère,
La vie aurait encor pour moi quelques douceurs:
D'une main caressante il essuîrait mes pleurs;
Je t'aimerais en lui, je t'y verrais sans cesse:
« Voilà ses traits, ses yeux, sa fierté, sa noblesse,
Dirais-je avec transport, » c'est lui, c'est mon amant,
» C'est Enée; il avoit cet air tendre & charmant,
» Cette aimable candeur brillait sur son visage,
» Quand, victime des flots, il parut dans Carthage ».

Mais puisqu'enfin le ciel, propice à tes souhaits,
Au lieu de les punir, protège tes forfaits;
Puisque, pour t'arrêter, pitié, reconnoissance,
Amour, nature, honneur, tout paraît sans puissance;
Je ne te retiens plus: ingrat, fuis loin de moi.
Vénus n'a pu produire un monstre tel que toi;
Horrible nourrisson des tigres d'Hircanie,
Ta bouche avec leur lait suça leur barbarie,
Et les mers en fureur, te roulant dans leurs flots,
T'ont vomi sur ces bords pour m'accabler de maux.
Monstre, tu sus trop bien remplir ta destinée.
Je suis du monde entier la plus infortunée.
Je brûle, je languis, je codnamne mes feux;

Pour détacher mon cœur de ses indignes nœuds,
Malheureuse ! il n'est rien que ma raison n'emploie ;
L'amour semble encor plus s'attacher à sa proie.

Eh bien, puisque le ciel rend vains tous mes efforts,
Suivons aveuglément le cours de mes transports.
Que m'importe qu'un monde où règne l'injustice,
Au gré des préjugés m'élève ou m'avilisse ?
Non, n'écoutons plus rien que la voix de mon cœur ;
Ma gloire, mon desir, mon devoir, mon bonheur
Est de suivre l'époux à qui je suis liée :
Quelle autre à ses revers doit être associée ?
Cher amant, vois sur moi jusqu'où va ton pouvoir...
Fuis, mais dans tes vaisseaux daigne me recevoir,
Conduis-moi, si tu veux, aux plus lointains rivages,
Je te suivrai par-tout ; écueils, frimas, orages,
Je n'examine rien, rien peut-il m'effrayer ?
Je suis prête à tout fuir, à tout sacrifier :
Ces murs que j'ai bâtis, mes sujets, ma couronne,
Le monde, s'il fallait, pour toi je l'abandonne.
Eh ! qu'importe où je vive, en vivant près de toi ?
Puis-je rien regretter si ton cœur est à moi ?
L'amour saura de fleurs parsemer ma carrière,
L'amour donne la vie à la nature entière.

O

O toi, qui dans mon ſein mis toutes ſes fureurs,
Enée, as-tu jamais bien ſenti ſes douceurs,
Ces élans enflammés vers l'objet que l'on aime,
Ce trouble, ces tranſports, cet oubli de ſoi-même,
Ces extaſes où l'ame, à force de ſentir,
Au ſein des voluptés ſemble s'anéantir,
Cette douce langueur qui ſuit toujours l'ivreſſe,
Rend aux déſirs leurs feux, au cœur plus de tendreſſe?...
Ah! dans tes bras jadis j'ai goûté ces plaiſirs!
Conſumée à préſent de ſtériles déſirs,
Abandonnée, en proie aux plus vives alarmes,
Je vais brûler, languir, & ſécher dans les larmes;
Voilà, perfide, encor les moindres de mes maux:
Un mot de toi peut ſeul me rendre le repos;
Mais ſi mes pleurs ſont vains, ſi mon offre eſt frivole,
Si tu veux fuir ſans moi, c'en eſt fait, je m'immole.
Quand tu ſors de mes bras pour n'y jamais rentrer,
Quand de moi pour jamais tu vas te ſéparer,
Quand je perds tout en toi, qui m'attache à la vie?
Non, ce n'eſt point le fruit de ma flamme trahie;
Nos nœuds rompus, qu'eſt-il? un témoin odieux,
Dont le front offrira ma honte à tous les yeux.
Hélas! toutes les fois qu'il me dirait ſa mère,
Il me faudra rougir & maudire ſon père!

Et lui, lui-même un jour, partageant mon destin,
Souhaiterait cent fois d'être mort dans mon sein.
« Quel don, me dirait-il, pleurant son infamie,
» Quel don m'avez-vous fait en me donnant la vie?
» Mon cœur est innocent; j'ai des Rois pour aïeux,
» Et le plus vil mortel me fait baisser les yeux.
» Reprenez, reprenez ce présent détestable;
» Il est dur de rougir quand on n'est point coupable ».

Quel reproche! ô mon fils!.... Eh bien! meurs dans mon flanc.....
Barbare! vois mon bras armé d'un fer sanglant,
Se plonger dans mon sein, &, bravant la nature,
Y chercher cet enfant, fruit de ton feu parjure;
Vois ces membres naissans, déchirés en lambeaux,
Vois son sang, vois le mien couler à longs ruisseaux
De mes flancs entr'ouverts & fumans de carnage,
Mon désespoir, ma mort, & connois ton ouvrage.
Ce projet est terrible, il fait frémir d'horreur....
Cher amant, cher époux, laisse attendrir ton cœur:
Rendez-le, Dieux puissans, sensible à ma prière,
Ou faites à Didon oublier qu'elle est mère....
Mon bras peut s'arrêter au seul nom de mon fils.
La nature... Qu'entens-je? ah, Dieux!.., ce sont ses cris!

« Que vas-tu faire? arrête!.... O mère impitoyable,
» Entends gémir ton fils.... Il meurt... est-il coupable »?
Et moi, le suis-je, ingrat? Oui, d'avoir pu t'aimer,
Mais non de fuir un monde où tout doit m'alarmer;
Où le sceptre à la main, sur le trône élevée,
A la honte, au mépris je me vois réservée.
Ah! contraint de choisir l'infamie ou la mort,
Qui peut craindre un instant de terminer son sort?
Devant tout l'univers à rougir condamnée,
Je n'ai déjà que trop souffert ma destinée.
Mourons.... Si le trépas ne nous rend point l'honneur,
Ah! de rougir au moins il épargne l'horreur!
Si je commets un crime, ô Dieux! votre colère
Doit tomber sur celui qui le rend nécessaire.
Tremble, ingrat! c'est toi seul que puniront les Dieux,
Et je vole en mourant t'accuser devant eux.

Cher Enée, ah! plutôt permets moi de te suivre.
Mais tout est décidé, pars, je cesse de vivre.
Que ne puis-je à l'instant m'offrir à tes regards,
Pâle, défigurée, & les cheveux épars!
Viens me voir, viens, cruel!.... mon teint n'a plus de charmes:
En proie au désespoir, les yeux noyés de larmes,

Je tiens, en t'écrivant, ma plume d'une main ;
Et de l'autre un poignard prêt à percer mon ſein.
Détermine mon ſort ; parle, qu'on me l'annonce ;
Didon, pour ſe frapper, n'attend que ta réponſe.



LETTRE

A M. IMBERT.

VOUS avez raiſon, Monſieur : pour être aujourd'hui diſtingué de la foule des Ecrivains, Poëte & Proſateur infatigable, il faut s'exercer dans tous les genres de Littérature, entaſſer volumes ſur volumes, & ne pas laiſſer au Public, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, le temps de reſpirer : la célébrité eſt la récompenſe de l'Auteur le plus fécond, & non de l'Auteur le plus excellent. Auſſi ſeroit-il impoſſible de citer un ſiecle qui ait produit autant d'Ouvrages ſavans & littéraires, que le nôtre en a vu paroître. Le dernier des Rimeurs modernes peut ſe vanter d'avoir plus écrit que le premier Génie du ſiecle paſſé, & faire graver en lettres d'or au bas de ſon portrait : *Je ſuis un Auteur univerſel.*

Mais cette célébrité que l'homme de Lettres acquiert par la multitude & la variété de ſes productions, la conſerve-t-il dans la poſtérité ? Non, ſans doute ; & l'on connoît les diſgraces tragiques de nos Beaux-Eſprits ſi vantés. Leur réputation ſurvit à peine à *leur ſavante perſonne* ; & pour ne parler que de Fontenelle & de la Motte, malgré tout leur mérite, combien ſont-ils déchus de leur

haute renommée ! D'ailleurs, Monſieur, quels ont été les fruits de cette manie générale d'écrire ſans fin, de ſe transformer en Auteur *à cent têtes ?* La corruption du goût, le mépris des regles, la décadence des Lettres, l'aviliſſement des Ecrivains mêmes : cette aſſertion ne ſeroit pas difficile à prouver, & je me propoſe de la diſcuter avec vous dans notre premier entretien littéraire.

Au milieu de cette contagion qui s'eſt répandue ſur le Parnaſſe, que fera donc un homme à qui la nature a refuſé cette prodigieuſe facilité d'écrire, dont elle a doué tous les grands Génies de notre âge, & qui, par un goût gothique & bizarre, mépriſe aſſez leur fécondité, pour ne la point envier, à moins que, ſemblable à la vôtre, elle ne nuiſe pas à la beauté de leurs Ouvrages? Ce qu'il fera? S'il eſt poſſédé de la fureur de rimer, qu'il ne puiſſe abſolument ſe vaincre, il doit choiſir parmi les genres de Poéſie, le plus analogue à ſon caractere, le plus facile, le genre lyrique, par exemple, & s'y livrer tout entier. Lorſqu'avec de longs efforts il aura compoſé quatre Odes paſſables, je lui conſeille de les envoyer ſucceſſivement à l'Académie. Elle daignera peut-être en lire huit vers. N'a-t-elle pas lu une ſtance entiere du Jugement dernier ? Flatté d'apprendre un ſi beau ſuccès, vîte, qu'il coure chez l'Imprimeur; que ſes Œuvres ſoient miſes au jour. Si les Gens

de goût, en les parcourant, disent: *Ce jeune homme ne manque pas de talens... non... Mais pourquoi faire toujours des bagatelles... comme des Odes?.... que n'entreprend-t-il un grand Ouvrage?* Je soutiens, Monsieur, que, fût-il Rousseau, ce laborieux Poëte doit être satisfait : car enfin, si Rousseau a, de son aveu même, *séché souvent six mois sur les Strophes d'un Cantique*, notre stérile Rimeur s'est épuisé certainement durant deux mortelles années sur ses quatre Odes. Eh, bon Dieu! je connois tel Auteur qui, en moins de temps, auroit fait une Encyclopédie. Cet effort n'est-il pas bien plus glorieux?

Vous devinez aisément, Monsieur, qui je veux peindre dans ce Rimeur obscur. Oui, c'est votre ami même, le plus sincere de vos admirateurs : vous recevrez sous peu de jours ses nouveaux Essais pindariques. Si le Public les dédaigne comme il a dédaigné *le Jugement dernier*, je bénis mon heureuse stérilité; mais, pour être au comble de ses vœux, il faudroit que ma Muse eût composé *Pâris*.

LE JUGEMENT DERNIER,

ODE.

« Quels biens vous ont produit vos ſauvages vertus,
» Juſtes, vous avez dit : Dieu nous protège en père ;
» Et par-tout opprimés, vous rampez abattus
» Sous les pieds du méchant dont l'audace proſpère.
» Implorez ce Dieu défenſeur ;
» En faveur de ſes fils qu'il arme ſa vengeance :
» Eſt-il aveugle & ſourd ? eſt-il d'intelligence
» Avec l'impie & l'oppreſſeur ?

» Méchans, ſuſpendez vos blaſphêmes.
» Eſt-ce pour le braver qu'il vous donna la voix ?
» Il nous frappe, il eſt vrai ; mais, ſans juger ſes lois,
» Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
» Ce ſoleil, témoin de nos pleurs,
» Amène à pas preſſés le jour de ſa juſtice.
» Dieu nous paîra de nos douleurs ;
» Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.

» Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été !
» Depuis que du malheur les vertus ſont ſujettes,

» L'infortuné l'appelle & n'eſt point écouté.
» Il dort au fond du ciel ſur ſes foudres muettes.
» Et c'eſt là ce Dieu généreux !
» Et vous pouvez encore eſpérer qu'il s'éveille ?
» Allez, imitez-nous ; & tandis qu'il ſommeille,
» Soyez coupables, mais heureux ».

Quel bruit s'eſt élevé ? La trompette ſonnante
A retenti de tous côtés ;
Et, ſur ſon char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces aſtres teints de ſang, & cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas ! annoncent-ils aux enfans de la terre
Le dernier jour de l'Univers ?

L'Océan révolté loin de ſon lit s'élance,
Et de ſes flots ſéditieux,
Court, en grondant, battre les cieux ;
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immenſe.
C'en eſt fait : l'Eternel, trop long-temps mépriſé,
Sort de la nuit profonde,
Où, loin des yeux de l'homme, il s'était repoſé :
Il a paru ; c'eſt lui ; ſon pied frappe le monde,
Et le monde eſt briſé.

Tremblez, humains; voici de ce Juge ſuprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or & le diadême;
Ici l'homme à l'homme eſt égal.
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où ſont écrits vos attentats;
Et la Religion, mère autrefois ſenſible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ſes fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Raſſemblez-vous, ames des morts;
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraiſſez devant Dieu, c'eſt Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du ſein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Eternel en déſordre s'avancent,
Pâles, & ſecouant la cendre des tombeaux.

O Sion! ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de Peuples éperdus!
Le Muſulman, le Juif, le Chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'aſſemblent confondus.
Quel tumulte effrayant! que de cris lamentables!
Ciel! qui pourroit compter le nombre des coupables!
Ici, près de l'ingrat,

Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces Juges trafiquaient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs.
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces Grands semaient ensemble & les dons & l'offense.
Où fuir? où vous cacher? l'œil vengeur vous poursuit,
Vous, brigands, jadis Rois, ici sans diadême;
Les antres, les rochers, l'univers est détruit;
Tout est plein de l'Etre suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :
Son Dieu dort-il? répondez-nous?
Vous pleurez? Vains regrets! ces pleurs sont notre joie;
A l'Ange de la mort Dieu vous a promis tous;
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté?
Ciel! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté!

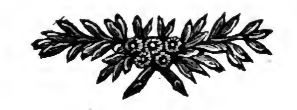
Fuyez, pécheurs, reſpectez mon délire:
Je vois les Elus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du ſanctuaire:
Des enfans doivent-ils connoître la terreur,
Lorſqu'ils approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô Ciel! rangea ſes volontés
Sous le joug de tes lois auguſtes!
Des vieillards! des enfans! quelques infortunés!
A peine mon regard voit, entre mille juſtes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que ſont-ils devenus ces peuples de coupables,
Dont Sion vit ſes champs couverts?
Le Tout-Puiſſant parlait; ſes accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là tombent condamnés & la ſœur & le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère;
Les amis, les amans, & la femme & l'époux,
Le Roi près du flatteur, l'eſclave avec le maître;
Légion de méchans, honteux de ſe connaître,
Et livrés pour jamais au céleſte courroux.

Le juſte enfin remporte la victoire,

Et de ſes longs combats, au ſein de l'Eternel,
Il ſe repoſe, environné de gloire.
Ses plaiſirs ſont au comble, & n'ont rien de mortel;
Il voit, il ſent, il connaît, il reſpire
Le Dieu qu'il a ſervi, dont il aima l'empire;
Il en eſt plein, il chante ſes bienfaits.
L'Eternel a briſé ſon tonnerre inutile;
Et d'aîles & de faux dépouillé déſormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.



ODE A MONSIEUR,

Sur son voyage en Piémont.

Les Princes vont bannir ces préjugés antiques,
Par qui, dans leurs palais prisonniers politiques,
Ils régnaient inconnus dans leurs propres Etats.
Nous avons vu des Rois, vainqueurs de la mollesse,
Pour chercher la sagesse,
Voyageurs couronnés, parcourir nos climats.

Tels, dans leurs fictions, les maîtres de la lire
Représentent ces Dieux, enfans de leur délire,
Dans l'oubli du nectar, laissant les cieux déserts;
Et fatigués d'encens, jaloux d'un libre hommage,
Cachés sous notre image,
Sans tonnerre & sans pompe errant dans l'Univers.

France! au fond de sa Cour si ton Maître s'exile,
Ton bonheur lui prescrit ce sacrifice utile:
Peut-il quitter son Peuple, investi de dangers?
Mais un Frère vanté, mais un autre lui-même,
Pour son Prince qu'il aime,
Va conquérir les cœurs sur des bords étrangers.

Partez, jeune Héros que Turin nous envie;
Sur les pas d'une Sœur, de nos regrets ſuivie,
Viſitez cet Empire où l'attend un époux,
Où l'Eridan, chanté par cent Muſes rivales,
Roule ſes eaux royales,
Fier d'enlever Clotilde à nos fleuves jaloux.

Sous quel ciel merveilleux l'amour va vous conduire!
Ces alpes, ces rochers parlent pour vous inſtruire;
Ils ſont pleins d'Annibal & pleins de vos Aïeux.
Le ſang de ces Héros qu'adopta la victoire,
Prodigué pour la gloire,
Illuſtra ces forêts qui ſoutiennent les cieux.

Vous marchez entouré de prodiges ſans nombre:
Là, du Peuple Romain gît au loin la vaine Ombre;
Devant lui ſe taiſaient les Rois reſpectueux:
Cet immenſe coloſſe, élevé par la guerre
Au trône de la terre,
Tombe, & n'eſt plus, hélas! qu'un nom jadis fameux.

Ici Rome pourtant demande votre hommage;
Rome qui d'elle-même eſt une triſte image;
Rome où les vils troupeaux marchent ſur les Céſars,
Veuve d'un peuple Roi, mais Reine encor du Monde;

Rome sur qui se fonde
La gloire d'un pays deux fois Père des Arts.

Mais vous ne cherchez pas sur ces rives funèbres
Dès monumens d'orgueil, des ruines célèbres :
L'amitié vous appele aux fêtes de l'amour
En des lieux, où voyant des Princes populaires,
Du pauvre toujours pères,
On croirait que Bourbon n'a point changé de Cour.

Ah! que ces champs heureux où tous les cœurs vous suivent,
Où, dans tous les esprits, déjà vos bienfaits vivent,
A nos désirs bientôt vous rendent pour jamais !
S'ils possèdent la Sœur, nécessaire à leur joie,
Qu'au moins Paris revoie
Le Frère qui se doit au bonheur des Français.



LE

LE JUBILÉ,

ODE.

J'AI vu l'Impiété, de forfaits surchargée,
Triomphante, & par-tout en Sagesse érigée,
Sur nos Autels détruits marcher impunément:
Ses Soldats, du Très-Haut vainqueurs imaginaires,
Par ces blasphêmes téméraires,
Annonçaient aux mortels leur gloire d'un moment.

« Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
» O Christ! toi qui disais: Ma Loi solide & pure
» Doit survivre au soleil allumé par mes mains:
» Le soleil luit encore & dément ta parole;
» Où règne enfin ta Loi frivole,
» Fantôme, autrefois Dieu des crédules humains?

» Les Peuples ne vont plus, aveuglés par tes Mages
» Suspendre leurs présens autour de tes images,
» Tributaires craintifs d'un bois mangé des vers.
» L'enfant même se rit de la mère insensée
» Qui veut dans sa jeune pensée
» Graver un Dieu menteur, banni de l'univers.

» Tombez, Temples Chrétiens, déſormais inutiles!
» L'oiſeau ſeul de la nuit, ou des prêtres ſerviles
» Fréquentent de vos murs la ſombre & vaſte horreur.
» Embraſez-vous, Autels! Rentrent dans la pouſſière,
» Avec leur Idole groſſière,
» Tous ces tyrans ſacrés qui trafiquent l'erreur ».

Ainſi parlait hier un peuple de faux Sages.
Si ce Roi des ſoleils, ſenſible à leurs outrages,
Eût dit dans ſa penſée: ingrats, vous périrez;
Le tonnerre, attentif à ſon ordre ſuprême,
Se fût éveillé de ſoi-même,
Et les eût parmi nous choiſis & dévorés.

Mais tu l'as commandé, la foudre eſt aſſoupie;
Grand Dieu! tu veux confondre, & non perdre l'impie.
« Fais triompher ma Loi; renais, temps précieux,
» O temps où de la Grace ouvrant la ſource immenſe,
» Durant deux ſaiſons de clémence,
» Mon Egliſe élargit l'étroit ſentier des Cieux »!

Eh bien, Sages d'un jour! ces temps viennent d'éclore;
Demandez au Seigneur où ſa Loi règne encore:
La Loi du Tout-Puiſſant fleurit dans nos cités;
Elle charme vos fils, elle enchaîne vos femmes;

Elle vit même dans vos ames,
Dont l'orgueil déicide étouffait ses clartés.

Ouvrez les yeux; pleurez vos triomphes stériles.
O Babylone impure! ô Reine de nos Villes,
Long-temps d'un peuple athée exécrable séjour!
Dis-nous: n'es-tu donc plus cette cité hautaine,
Où l'Impiété Souveraine
Avait placé son trône & rassemblé sa cour?

Si-tôt qu'aux champs de l'air l'œil du jour étincelle;
Sur les pas de la Croix qui marche devant elle,
Toute une nation, les enfans, les vieillards,
Les vierges, les époux, les esclaves, leurs maîtres,
Conduits en ordre par nos prêtres,
Du nom de l'Eternel remplissent tes remparts.

Mais que vois je? où vont-ils ces fils de la Victoire,
Ces guerriers mutilés, chargés d'ans & de gloire,
Restes d'hommes, jadis l'effroi de nos Rivaux?
Pourquoi ce front baissé, ces bras dépouillés d'armes?
Pourquoi ces prières, ces larmes,
Et ces chefs pénitens qui suivent leurs drapeaux?

O ferveur! ô d'un Dieu triomphe mémorable!
Pleins de la même foi, que ce peuple innombrable,

Dans cet humble appareil, implorant ta pitié;
Seigneur, ils vont t'offrir, pour calmer tes vengeances,
Et leurs lauriers & les souffrances
D'un corps dont le tombeau possède la moitié.

Ciel! quel vaste concours! Agrandissez-vous, Temples!
Peuples, prosternez-vous! Soleil, qui les contemples,
Eclairas-tu jamais des spectacles plus saints?
Torrens des airs, craignez d'interrompre ces fêtes!
Taisez-vous, foudres & tempêtes!
Jours de paix, levez-vous toujours clairs & sereins!

Tu peux enfin cesser tes plaintes maternelles;
Sion! quitte ce deuil; vois tes enfans rebelles,
Dans ces temps de pardon, revoler dans tes bras.
Tout marche, tout fléchit sous ta loi fortunée;
Et l'Impiété détrônée
Cherche où fut son empire, & ne le trouve pas.



ODE AU ROI.

MOI prodiguer aux Grands de ferviles hommages,
Et dans mes humbles vers mendier leurs outrages !
Non, non : l'art des neuf Sœurs eft-il l'art de flatter ?
Hélas ! jamais ces Grands leur daignent-ils fourire,
Et d'une fleur parer la lyre
Qui s'avilit à les chanter ?

AINSI ces Dieux de bronze, enfans de l'Ignorance,
Ouvrent les yeux, fans voir celui qui les encenfe,
N'entendent ni fes vœux, ni fes accords flatteurs,
Dorment fur leurs autels, quand l'homme les réclame ;
Dieux vains, dont le culte diffame
Leurs infenfés adorateurs.

HEUREUX qui, fatisfait de lumières bornées,
A d'utiles travaux confacre fes années,
Ignorant le défir d'éternifer fon nom !
Malheureux qui fe voue aux nymphes du Permeffe,
S'il ne poffède pour richeffe
Qu'un grand cœur & fon Apollon !

Ils ne sont plus ces jours, où les Muses chéries,
Sous l'appui des Héros, par des routes fleuries,
Ainsi qu'à la fortune arrivaient aux honneurs :
Sur le monde, en tyran, le Vice altier domine,
Et des Arts toujours la ruine
Suit de près la perte des mœurs.

O crime ! ô des mortels ingratitude extrême !
Le citoyen, les Rois, les États, le Ciel même,
Tout reçoit de nos chants un renom glorieux ;
Et pour vivre jouet du mépris populaire,
Il suffit, aux yeux du vulgaire,
De parler la langue des Dieux.

Fuyez, semez les champs de vos lyres brisées ;
Muses, fuyez des lieux où vos voix méprisées
Ne sauraient plus fléchir les destins irrités :
Ces bois, du fier sauvage empire immense & sombre,
Vous offrent déjà sous leur ombre
Les temples que vous mérités.

Jadis, vaste forêt, notre Univers barbare
Voyait, comme ces bords dont la mer nous sépare,
L'homme errer, habitant des antres ténébreux :
Vous chantez ; nos forêts, nos déserts s'embellissent,

Et les rochers s'enorgueilliſſent,
Changés en palais faſtueux.

QUE d'Empires naiſſans! de Cités floriſſantes !
Par-tout règnent les mœurs ; par-tout des loix prudentes
Gouvernent d'un frein d'or Peuples & Potentats :
La victoire les ſuit; Souveraine des ondes,
L'Europe enferme les deux mondes
Dans l'enceinte de ſes États.

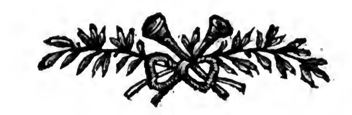
CE que vous avez pu, vous le pouvez encore:
Tremble, Europe; ah ! bientôt l'éclat qui te décore
Va ſuivre les neuf Sœurs dans ces Mondes nouveaux;
Oui, tremble; c'en eſt fait, le Dieu des Arts ſe venge ;
La nuit ſombre en jour pur ſe change,
Tes eſclaves ſont tes rivaux.

JE vois, je vois de loin l'Amérique étonnée,
Sortir du fond des eaux, de Villes couronnée;
Les forêts du Mexique, errantes ſur nos mers ;
Les mers couvrir nos bords de Nations armées,
Nos campagnes de morts ſemées;
L'Europe entière dans les fers.

DIEUX, éloignez de nous ces funeſtes ravages;
Reſtez, Muſes, daignez embellir nos rivages :

La France a relevé vos autels abattus ;
Sous l'ombrage des lys brille un jeune Monarque,
Qui, près de ſon Trône, vous marque
Une place, ainſi qu'aux vertus.

Par lui de l'Hélicon l'indigence bannie
N'oſera plus trancher les aîles du génie,
Prompt à toucher le ciel de ſon front radieux :
Il commande ; & ſuivis d'un reſpect légitime,
Voyez les Arts, par ſon eſtime,
Vengés d'un mépris odieux.



ODE

A S. A. S. Mgr. le Prince régnant DE SALM-SALM.

Ce Soleil qui nous luit, le monde entier l'appelle
Roi des aſtres nombreux dont l'Olympe étincelle,
Et chef-d'œuvre du Tout-Puiſſant.
Eſt-il donc le plus grand des flambeaux de la terre,
Ou le plus élevé dans les champs du tonnerre ?
Non, non; mais il eſt bienfaiſant.

Tel on diſtingue Salm dans la foule des Princes :
Qu'un autre ſous ſes loix compte plus de provinces,
Qu'il ait plus de Rois pour aïeux ;
Eh quoi ! de la grandeur ſont-ce donc là les marques ?
S'il fait le moins d'heureux, le premier des Monarques
Eſt le dernier devant mes yeux.

Le Haſard, des hauts rangs diſpenſateur ſuprême ;
Rarement aux Héros qu'il ceint du diadême,
Aſſervit cent peuples divers ;
Sur des Trônes obſcurs il cache leur naiſſance :
S'il avait aux vertus égalé la puiſſance,
Salm eût régné ſur l'univers.

O que d'infortunés partagent ses richesses!
Tout parle, tout est plein de ses vastes largesses;
Son peuple en instruit l'étranger;
La mère à ses enfans se plaît à les redire;
Et vaincus par ses dons, les cœurs, sous son empire,
Courent en foule se ranger.

Rois, vous foulez aux pieds les droits de la Nature:
Seroient-ils donc pour vous un vain son, une injure,
Ces noms & de frère & de sœur?
Savez-vous honorer & chérir une mère?
Jamais, sans défiance, avez-vous pu d'un frère
Presser le sein sur votre cœur?

Ces paisibles vertus, au peuple abandonnées,
A mon Héros aussi le ciel les a données
Pour embellir ses jours heureux;
C'est elles qui d'un Prince annoncent la sagesse:
Comment un fils ingrat, un frère sans tendresse
Seroit-il un Roi généreux?

J'ai vu, j'ai vu les Arts toujours sûrs de lui plaire,
Ainsi que des enfans auprès d'un tendre père,
Se rassembler autour de lui:
Déjà les Muses même, à sa Cour honorées,

Célèbrent leurs beaux jours ſur des Lyres dorées,
Préſens de leur plus cher appui.

TANT de vertus, ô SALM ! auront leur récompenſe ;
Nous payons tous les biens qu'un Maître nous diſpenſe
De dons égaux, mais différens.
Les Grands ſont les auteurs du bonheur du vulgaire ;
Le vulgaire, à ſon tour, eſt le dépoſitaire
De la célébrité des Grands.

JE ſais qu'à de faux Dieux ce vulgaire ſtupide
A prodigué ſouvent un renom plus rapide,
Qu'aux vrais Dieux, ſes appuis conſtans.
Mais qu'eſt-il ce renom ? C'eſt le bruit du tonnerre,
Qui, volant tout à coup aux deux bouts de la terre,
Dure à peine quelques inſtans.

CEUX qui, par des bienfaits, aſſurent leur mémoire ;
Seuls, vainqueurs de l'oubli, verront fleurir leur gloire
Juſques chez nos derniers neveux :
Le peuple, en la voyant, baiſera leur image ;
Et les Muſes jamais ne loueront un Roi ſage,
Sans lui donner leur nom fameux.

MAIS qui pourroit prétendre à ce tribut d'eſtime,
Quand ces Muſes n'ont point, dans leur langue ſublime,

Immortalisé ses hauts faits ?
Leur voix commande au monde, en règle les suffrages;
Et la postérité ne porte ses hommages
Qu'aux pieds des Dieux qu'elles ont faits.

Oh ! si tu dois un jour, Protecteur populaire,
Me prêter un abri sous l'ombre tutélaire
Dont tu couvres tant de mortels ;
Oui, je veux à ton char lier la Renommée;
Et que la main du Temps, par mes chants désarmée,
Ne puisse briser tes Autels.

Le génie est semblable à la vigne fertile :
Est-elle sans soutien? l'on voit sa tige utile
Ramper en étendant ses bras :
D'un raisin égaré que son front se couronne;
De poussière souillé, verd encore en automne;
On le bannit de nos repas.

D'un orme généreux est-elle soutenue?
Elle s'élève alors, suspend près de la nue
Ses fruits qu'ont mûris les beaux jours,
Enivre les humains de sa douce ambroisie,
Et quand l'ormeau vieilli n'est plus qu'un tronc sans vie,
Fleurit & l'embellit toujours.

ODE

SUR la mort de LOUIS XV, à MM. les Officiers du Régiment du ROI.

PLEURONS, Muses, pleurons; que nos lyres gémissent:
La France en deuil succombe aux injures du sort;
Que de cris! Ciel! par-tout nos Temples retentissent
Des chants lugubres de la mort.

LE Guerrier même apprend à répandre des larmes;
Des couleurs de la nuit Mars a peint ses drapeaux,
Et la beauté plaintive aime à voiler ses charmes
Du crêpe fait pour les tombeaux.

LOUIS n'est plus, hélas! de sa grandeur prospère,
Vrai Sage, il est tombé, sans connaître l'effroi;
Mais ses tristes sujets le pleurent comme un père,
Et semblent mourir dans leur Roi.

O des Guerriers Français Elite révérée,
Que n'as-tu point souffert en ce commun malheur!
Perdant un Maître, un Chef, ta douleur s'est montrée
Aussi grande que ta valeur.

Parons ce monument que lui dresse ton zèle,
Des drapeaux qu'à ses yeux tu ravis à l'Anglais;
Qu'il reconnaisse encor sa légion fidèle,
Du haut des célestes Palais.

Qu'aux pieds de ce tombeau, la France gémissante,
Foulant les léopards terrassés par nos coups,
Pleure, ainsi que la veuve, encore tendre amante,
Sur le bûcher de son Epoux.

Mais les sons du clairon frappent au loin les nues,
Et les roulemens sourds des tambours résonnans,
Font errer à longs flots sur nos places émues
Tous les Citoyens frissonnans.

Quel vaste trouble! Où vont ces Enfans de la guerre,
Au bruit du bronze en feu grondant sur nos remparts,
Tristes, portant leur fer tourné contre la terre,
Et renversant leurs étendarts?

Grand Prince, ils vont payer à ta muette Image
Le tribut de regrets que l'on doit aux Héros;
Est-il pour un grand cœur un plus flatteur hommage
Que les larmes de ses rivaux?

Sors de ce mausolée, où leur reconnoissance
A peint de tes vertus les symbôles touchants:

Il a paru ; Guerriers, respectez sa présence,
BOURBON va parler en mes chants.

« MES Mânes sont contens ; soyez toujours vous-mêmes,
» De vos Rois, de l'État défenseurs glorieux ;
» Vous occupiez mon cœur en ces momens suprêmes
» Où j'allais joindre mes aïeux.

» MAIS un autre LOUIS vous rendra ma tendresse ;
» Relevez ces drapeaux, ces glaives renversés ;
» Mon fils paraît : Français, tressaillez d'alégresse,
» Vos plus grands Rois sont surpassés.

» C'EST peu de réparer les malheurs de mon règne ;
» Auguste aspire encore à des succès plus beaux :
» Son peuple l'aime ; il faut que l'étranger le craigne,
» Comme Roi du Monde & des Eaux.

» DEJA la mer gémit sous nos vaisseaux agiles ;
» Alger tremble ; LOUIS combat avec son nom ;
» Et les Princes vaincus, jusqu'au fond de ses villes
» Viennent implorer leur pardon.

» Je vous entends, mes fils ; en ces combats insignes,
» Vous jurez de briller entre tous nos Guerriers ;
» Vous saurez, de vos chefs & de vous toujours dignes,
» Cueillir les plus nobles lauriers ».

ODE

Sur la mort de S. A. R. Mde. la Princesse ANNE-CHARLOTTE DE LORRAINE,

A LA REINE.

OU courent, les cheveux épars,
Ces Vierges, ces époux, ces mères,
Et ces enfans, & ces vieillards,
Inondés de larmes amères?
Pourquoi ces temples ébranlés
Par l'airain qui gémit dans l'ombre?
Pourquoi ces citoyens sans nombre,
Par-tout errans ou rassemblés,
Du sommeil, des amours interrompant les heures,
Font-ils de cris plaintifs retentir nos demeures?

A-t-on vu flotter les drapeaux
D'un Voisin prêt à nous surprendre?
Brillent-ils déjà les flambeaux
Qui vont mettre nos murs en cendre?

Quel

Quel trouble ! hélas ! tel fut ce jour (1),
Jour funèbre, où nos derniers Princes,
Pour rendre à la paix ces Provinces,
De la guerre éternel séjour,
Cédant leur trône antique aux souhaits de la France,
Délaissèrent nos bords pleins de leur bienfaisance.

« QUOI ! ces bords sont votre pays ;
» Et vous ignorez nos alarmes ?
» Entourés d'armes, d'ennemis,
» Ah ! nous verserions moins de larmes !
» Mais la mort frappe, & désormais
» A Léopold rejoint sa fille :
» Ces pauvres, immense famille,
» Riche autrefois de ses bienfaits,
» Nos parens, nos amis, & leur sœur & leur frère,
» Tout ce Peuple orphelin redemande une mère.

» Ici, par des jeux solemnels,
» Nous célébrâmes sa naissance ;
» Plus loin, sous les yeux paternels,
» Nous vîmes croître son enfance ;

(1) On se rappelle quel désespoir montra le peuple, le jour où nos Princesses partirent de Lunéville.

» Elle nous promit en ces lieux
» De revoir bientôt sa Patrie,
» Le jour, où de nos cœurs suivie,
» Elle passa sous d'autres cieux :
» Nous ne la verrons plus; rien ne peut nous la rendre;
» Et des murs étrangers posséderont sa cendre ».

Pleurez, Citoyens malheureux,
Pleurez cette Princesse auguste :
Autant son cœur fut généreux,
Autant votre douleur est juste.
Elle est donc plongée au tombeau,
Elle qui vouoit sa fortune
A la prospérité commune;
Pareille à ce pâle flambeau,
Astre de nos foyers & rival de l'aurore,
Qui, pour servir nos vœux, lui-même se dévore.

Hélas ! vos pères abattus
Sous le fardeau de la vieillesse,
En me racontant ses vertus,
Retrouvaient leur jeune alégresse.
Quels Héros, quels Dieux bienfaisans
Ils me peignaient dans ses Ancêtres !
« Quoi, disaient-ils, sous d'autres Maîtres,

» Il faut donc finir nos vieux ans !
» Nos climats, l'Univers, tout eſt plein de leur gloire,
» Et LOUIS ſeul en peut effacer la mémoire ».

PLEUREZ.... Mais pourquoi ſuccomber
Au malheur qui vous déſeſpère ?
Le Ciel n'a pu vous dérober
Votre Déeſſe tutélaire,
Non ; du grand cœur tel eſt le ſort :
Appui des Siens durant ſa vie,
Il protège, il ſert ſa Patrie
Dans le ſein même de la mort.
Ainſi, lorſque ſon char a diſparu ſous l'onde,
Le ſoleil de ſes feux éclaire encor le monde.

Ce ſont ſes exemples ſacrés
Qui nous inſtruiſent d'âge en âge ;
Toujours des Héros expirés
Les Héros vivans ſont l'ouvrage.
Suivez ces Germains aux combats :
Sans ceſſe du Sauveur de Vienne,
L'ombre terrible ſe promène,
Et tonne au milieu des ſoldats,
Guide, enflamme les chefs en qui ſon cœur reſpire,

Et du fond des tombeaux, Charles (1) ſoutient l'Empire.

Semblable à ce Prince indompté,
Dieu de la guerre en Germanie,
Parmi vous de l'humanité
Sa Fille ſera le Génie.
Le juſte à ces Mânes vengeurs
Peindra ſes vertus méconnues;
Les malheureux à ſes ſtatues
Iront raconter leurs douleurs;
Et le noble déſir d'obtenir ces hommages,
De mortels bienfaiſans peuplera vos rivages.

Mourante, hélas! en vaſtes dons
Elle épuiſe encor ſes richeſſes;
Et de ſa voix les derniers ſons
Vous annoncèrent ſes largeſſes.
Mais d'où part ce torrent de feux?
Devant moi s'ouvre l'Empirée;
Quelle eſt cette Vierge ſacrée
Qui ſort ſur un char lumineux?
Des éclairs de ſon front l'Univers ſe décore,
Et la nuit ſe revêt des couleurs de l'aurore.

---

(1) Charles V, Duc de Lorraine, aïeul de la Princeſſe.

Gardez-vous d'en douter, Lorrains ;
C'eſt elle-même ; elle s'avance ;
De ſes aïeux, vos Souverains,
Un Chœur illuſtre la devance :
Sur le front d'un fier Conquérant
Celui-là (1) reprit ſa couronne,
Et, fils généreux de Bellonne,
Pleura ſon ennemi mourant.
De vos pères cet autre (2) embellit l'heureux âge ;
Ces temples, ces remparts, vos loïs en ſont l'ouvrage.

CELUI (3) qui lève au deſſus d'eux
Une tête ſi radieuſe,
Long-temps dans un exil affreux
Traîna ſa jeuneſſe fameuſe.
En proie aux ravages de Mars,
O ma Patrie ! en ſon abſence,
Tu n'étais qu'un déſert immenſe,

(1) René II, vainqueur de Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne.

(2) Charles III, fondateur de cette ville magnifique, bâtie auprès de l'ancienne ville de Nanci. On l'appelle la Ville-Neuve.

(3) Léopold I.

Tout couvert d'offemens épars :
Il vient; la paix le fuit : ces offemens horribles
Marchent, courent s'unir, font des hommes terribles.

Mais de tant de Princes rivaux
Qui peindrait les exploits fublimes ?
Ces bords n'ont vu que des Héros
Marcher nos Maîtres légitimes.
Les voyez-vous fe raffembler
Autour de leur Fille immortelle,
Qui, toujours aux Lorrains fidelle,
Defcend & vient les confoler ?
Je l'entends; elle parle, elle eft ici préfente,
Et fait couler le miel de fa bouche éloquente.

« C'est trop gémir & foupirer :
» Ah ! calmez ces regrets profanes ;
» Vos maux viendraient me déchirer
» Jufqu'au fond du féjour des Mânes.
» Je vous aimais ; & chez les morts
» Cette même ardeur m'a fuivie ;
» Loin de vous s'écoula ma vie,
» Mais mon cœur habitait vos bords :
» Du moins, du moins rendue à des rives fi chères,
» Ma cendre ira dormir au tombeau de mes pères.

» GARDEZ ces reſtes précieux,
» Gages derniers de ma tendreſſe,
» Et que le nom de mes aïeux
» Sur vos bouches vole ſans ceſſe.
» Vantez en eux des bienfaiteurs,
» Et non point vos antiques Princes;
» LOUIS commande à ces provinces;
» Comme eux, il a droit à vos cœurs.
» Que dis-je? ah! que vos cœurs à LOUIS ſeul ſe donnent;
» C'eſt moi, c'eſt mes aïeux, leurs Ombres qui l'ordonnent.

» LEUR ſceptre eſt briſé pour jamais,
» Il eſt briſé; mais, ô Lorraine!
» Déjà pour toi l'heureux Français
» Les voit tous revivre en ſa Reine.
» Sans doute dès ſes jeunes ans,
» On lui redit leurs grands exemples;
» Que de ſes pères, dans tes Temples,
» Etaient cachés les oſſemens:
» S'ils aimaient les Lorrains, le même amour l'enflamme;
» Et toutes leurs vertus ont paſſé dans ſon ame ».

L'OMBRE a dit: Vous ſavez ſes lois;
Voici ſa tombe redoutable;
Jurez-y, Peuples, à vos Rois

Une tendresse inviolable :
Parlez. « Nous jurons à LOUIS
» De vivre tous Français fidèles :
» Oui, s'il restait des cœurs rebelles
» Que sa vertu n'eût point conquis,
» O Reine ! ô des Lorrains chère & douce espérance !
» Il les reçut de vous, dévoués à la France ».



ODE

SUR LA GUERRE PRÉSENTE,

APRES LE COMBAT D'OUESSANT.

IL a fui devant nous, pour retarder sa perte,
Ce peuple usurpateur de l'empire des eaux;
A peine, pour combattre, ont paru nos vaisseaux;
Il laisse au loin la mer déserte:
Des Français menaçans l'image le poursuit:
Il fuit encor, caché sous de lâches ténèbres (1),
Et dans ses ports jadis célèbres,
Il court de son salut rendre grace à la nuit.

(1) L'Armée du Roi a poursuivi celle d'Angleterre, & lui a toujours présenté le combat dans le meilleur ordre, sous le vent, depuis deux heures après midi, jusqu'au lendemain; mais l'Amiral Anglais n'a pas cru sans doute dèvoir l'accepter; il a profité de l'obscurité de la nuit pour faire sa retraite, en cachant soigneusement ses feux, tandis que tous les vaisseaux de l'Armée du Roi portaient les leurs, &c. *Gazette de France du lundi 28 Août 1778.*

Tu disais cependant, anarchique Insulaire :
Environné des mers, Seul, je suis né leur Roi;
L'orgueil des Nations s'abaisse avec effroi
Sous mon trident héréditaire :
Les Français sont ma proie ; ils n'affranchiront pas
Les humbles pavillons que mon mépris leur laisse,
Déjà vaincus de leur mollesse,
Et du seul souvenir de nos derniers combats.

De tes Chefs dédaigneux l'espérance insensée
D'avance publiait nos vaisseaux prisonniers,
Et Londres attendait nos plus braves Guerriers,
Qu'ils enchaînaient dans leur pensée :
A leur table insultante ils conviaient BOURBON ;
BOURBON qui sur les flots essayant sa vaillance,
Prouve sa Royale naissance,
En bravant des périls aussi grands que son nom.

Rendez-nous ce Héros, mer trop long-temps jalouse;
C'est à lui d'annoncer la honte des Anglais :
Il vient; feux d'alégresse, entourez son Palais,
Qu'attristaient les pleurs d'une épouse.
O tendresse! ô transports, par la gloire permis !
Couple heureux! Plaisirs purs, où leur ame se noie,

Croissez de la publique joie
Et de l'abaissement de nos fiers ennemis.

Aux armes, fils des Rois; nos vaisseaux vous demandent,
Impatiens du port & de l'oisiveté ;
L'Anglais, pour avoir fui, n'est pas encor dompté;
D'illustres dangers vous attendent:
Aux armes ! que l'honneur vous enlève à l'amour;
De nouveau sur les mers tout Albion s'avance,
Et triomphant de votre absence,
Par d'insolens défis presse votre retour.

Quel tumulte! quels cris d'alégresse & de guerre!
Annoncent-ils BOURBON aux rivages Français ?
C'est lui-même; Soldats, illustrés d'un succès,
Fendez les eaux, fuyez la terre;
Périssent les Anglais & leur défis altiers !
Ciel ! que de sang versé teindra l'humide plaine!
Des deux côtés l'onde promène
Des forêts, des cités enceintes (1) de guerriers.

---

(1) .... *Scandit fatalis machina muros*
Fœta armis. V. En. II, 5.

Bientôt vous entendrez, par cent bouches rivales,
L'airain contre l'airain tonnant avec fracas,
Vaiſſeaux heurtant vaiſſeaux, Soldats contre Soldats
Epuiſant leurs haînes natales;
Triomphons ou mourons; quel opprobre éternel,
Si la plus noble paix, digne prix de nos armes,
Ne ſuit les premières alarmes
Dont LOUIS voit troubler ſon règne paternel!

Songez, en défiant l'Anglais & les tempêtes;
Que ſi vous prodiguez votre ſang généreux,
Ce n'eſt point pour tenter un de ces vols heureux,
Ennoblis du nom de conquêtes;
Français, vous combattez pour l'honneur des français;
Vos affrons commandaient la guerre qui s'élève:
Un ſiècle efféminé s'achève;
Qu'un ſiècle de grandeur s'ouvre par vos ſuccès.

Vengez-nous; il eſt temps que ce voiſin parjure
Expie & ſon orgueil & ſes longs attentats;
D'une ſervile paix, preſcrite à nos Etats,
C'eſt trop laiſſer vieillir l'injure:
Dunkerque vous implore; entendez-vous ſa voix
Redemander les tours qui gardaient ſon rivage,

Et de ſon port, dans l'eſclavage,
Les débris s'indigner d'obéir à deux Rois?

DIEU, qui tiens ſous tes lois la Fuite & la Victoire,
Toi dont le ſouffle appaiſe & ſoulève les eaux,
Qui pouſſes à ton gré les Empires rivaux
Vers leur décadence ou leur gloire;
Si l'injuſtice arma nos ennemis jaloux;
A nos vaiſſeaux, conduits par tes mains tutélaires,
Soumets les vents auxiliaires;
Deſcends, DIEU des BOURBONS, & combats avec nous.

Des vertus de LOUIS récompenſant la France,
Tu permets qu'il revive en ſa poſtérité;
De ce palmier tardif un rameau ſouhaité
Eſt promis à notre eſpérance:
Naiſſez, Fils de l'Etat, pour le voir triomphant!
Grand DIEU! tu ne veux point, déshonorant nos armes,
Troubler, par le deuil & les larmes,
Les Fêtes qu'on prépare à ce Royal Enfant.

Non, généreux Guerriers; cet Enfant vous préſage
Et la faveur du Ciel & des lauriers certains:
Cette épée en fureur, qui s'agite en vos mains,
Lui doit la Mer pour apanage.

Nuit qui ſauvas l'Anglais, prompt à fuir nos vaiſſeaux,
C'eſt toi que j'en atteſte, & toi, Guerre inteſtine,
Qui tiens la dernière ruine
Pendante ſur le front de ces tyrans des eaux.

O vous qu'ils opprimaient, Fils des mêmes Ancêtres,
Racontez leurs revers, enhardiſſez nos coups,
Colons Républicains, par la victoire abſouts
D'avoir banni d'injuſtes Maîtres ;
Français par l'amitié, depuis ce jour vengeur,
Où Vergennes, du Monde aſſurant la balance,
Conſacra votre indépendance,
Et défit Albion par un traité vainqueur.

Peignez votre Univers, où leur pouvoir expire,
De leur domaine ingrat retranché pour jamais ;
La Liberté transfuge oppoſant à l'Anglais
Empire élevé contre Empire,
Leurs climats épuiſés d'hommes & de tréſors,
Les champs Américains dévorant leurs Armées,
Leurs flottes en vain conſumées,
Leur triple Etat courant s'engloutir ſur vos bords.

Et nous ſommes Français ; & dans nos ports timides,
Ce reſte de vaincus veut impoſer des lois !

Eveillez-vous, Guerriers, & rendez à nos Rois
Le trône des États humides :
Jusqu'en leur Forts ailés entrez victorieux ;
Frappez ces Légions, leur dernière espérance ;
Que le bruit de votre vengeance
Aille au fond des tombeaux réjouir nos Aïeux.

Déjà sont accourus, tout rayonnans de gloire,
Orgueilleux de revivre en vos Chefs indomptés,
Et Duquesne & Forbin, tous ces Héros vantés,
Dont les mers gardent la mémoire ;
Ils vous suivent, brûlant de combattre avec vous :
Les voyez-vous, Guerriers, ces Fantômes terribles,
De leurs bras encore invincibles,
Pousser vers l'ennemi vos vaisseaux en courroux ?

« Ici sont les Anglais ; des dangers qu'il affronte
» Chacun de vous aura son père spectateur :
» Marchez, vous disent-ils ; devant vous est l'honneur ;
» Derrière, à vos côtés, la honte ».
Mânes de nos Héros, vous serez satisfaits ;
Vous ne rentrerez point dans l'éternel silence,
Affligés d'avoir vu la France
Réduite à regretter l'opprobre de la paix.

ODE

IMITÉE DE PLUSIEURS PSEAUMES,

Faite par M. GILBERT huit jours avant sa mort.

J'AI révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitens ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance ;
Les malheureux sont ses enfans.

Mes ennemis riant, ont dit dans leur colere :
Qu'il meure & sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haîne sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage :
Tout trompe ta simplicité ;
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la Nature humaine,
D'être foible dans les malheurs.

J'éveillerai

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence & son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, & je meurs:
Je meurs, & sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, & vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

LE DIX-HUITIEME SIECLE.

SATIRE A M. FRÉRON.

NE prétends plus, Fréron, par tes ſavans efforts,
Dérrôner le faux-goût qui règne ſur nos bords:
Depuis que nous pleurons l'Innocence exilée,
Sous tes mâles Ecrits vainement accablée,
On voit renaître encor l'hydre des ſots Rimeurs,
Et la chûte des Arts ſuit la perte des Mœurs.
Un Monſtre dans Paris croît & ſe fortifie,
Qui, paré du manteau de la Philoſophie,
Que dis-je? de ſon nom fauſſement revêtu,
Etouffe les talens & détruit la vertu:
Dangereux Novateur, par ſon cruel ſyſtême,
Il veut du ciel déſert chaſſer l'Etre ſuprême;
Et du corps expiré l'ame éprouvant le ſort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce Monſtre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus eſt toujours dans ſa bouche:
D'abord, de l'Univers Réformateur diſcret,
Il ſemait ſes Ecrits à l'ombre du ſecret:

Errant, proſcrit par-tout, mais ſouple en ſa diſgrace,
Bientôt, le ſceptre en main, gouvernant le Parnaſſe,
Ce Tyran des Beaux Arts, nouveau Dieu des mortels,
De leurs Dieux diffamés uſurpa les Autels;
Et lorſqu'abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter, ſon parti ſuborneur,
Nous a fermé les yeux ſur notre déshonneur.

« Quoi! votre Muſe en Monſtre érige la Sageſſe!
» Vous blâmez ſes enfans, & leur crédit vous bleſſe;
» Vous, jeune homme! Au bon ſens avez-vous dit adieu?
» Je ſoupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu;
» Gardez-vous de l'écrire, & reſpectez vos Maîtres:
» Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;
» Mais dans notre âge! allons, il faut vous corriger;
» Eclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger;
» Penſez, à votre Dieu laiſſez venger ſa cauſe;
» Si vous ſaviez penſer, vous feriez quelque choſe:
» Sur-tout point de ſatire; oh! c'eſt un genre affreux!
» Eh! qui put vous apprendre, Ecolier ténébreux,
» Que des Mœurs, parmi nous, la perte étoit certaine;
» que les beaux-Arts couroient vers leur chûte prochaine?
» Par-tout, même en Ruſſie, on vante nos Auteurs.
» Comme l'humanité règne dans tous les cœurs!

» Vous ne lifez donc pas le Mercure de France?
» Il cite au moins, par mois, un trait de bienfaifance».
Ainfi, le grand Patos, ce Poëte penfeur,
De la Philofophie obligeant Défenfeur,
Confeille par pitié mon aveugle ignorance,
De nos Arts, de nos Mœurs garantit l'excellence;
Et de fon plein favoir, fi je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un fot.
Mais de ces Sages vains confondons l'impofture;
De leur règne fameux retraçons la peinture;
Et que mes vers, enfans d'une noble candeur,
Eclairent les Français fur leur fauffe grandeur.
Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile;
Quel fiècle d'ignorance, en beaux faits plus ftérile,
Que cet âge nommé fiècle de la raifon?
Tout un monde fophifte, en ftyle de fermon,
De longs Ecrits moraux nous ennuye avec zèle;
Et l'on prêche les mœurs jufques dans la Pucelle:
Je le fais; mais, ami, nos modeftes aïeux
Parlaient moins des vertus, & les cultivaient mieux;
Quels demi-Dieux enfin nos jours ont-ils vu naître?
Ces Français fi vantés, peux-tu les reconnaître?
Jadis Peuple héros, Peuple femme en nos jours,
La vertu qu'ils avaient n'eft plus qu'en leurs difcours.

Suis les pas de nos Grands : énervés de molleſſe,
Ils ſe traînent à peine, en leur vieille jeuneſſe,
Courbés avant le temps, conſumés de langueur,
Enfans efféminés de pères ſans vigueur;
Et cependant nourris des leçons de nos Sages,
Vous les voyez encore, amoureux & volages,
Chercher, la bourſe en main, de Beautés en Beautés;
La mort qui les attend au ſein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infames caprices;
Enrichir nos Phrynés dont ils gagent les vices;
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié :
Demi-Dieux avortés, qui, par droit de naiſſance,
Dans les camps, à la Cour règnent en eſpérance,
Quels ſuccès leurs talens ſemblent nous préſager !
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger
Que roule un ſeul courſier ſur une double roue;
Ceux-ci, ſur un théâtre où leur mémoire échoue,
En bouffons apprentifs défigurent ces vers
Où Molière, Prophète, exprima leurs travers :
Par d'autres, avec art, une paume lancée,
Va, revient, tour à tour pouſſée & repouſſée.
Sans doute c'eſt ainſi que Turenne & Villars
S'inſtruiſaient dans la paix aux triomphes de Mars.

La plupart, indigens au milieu des richeſſes,
Achètent l'abondance à force de baſſeſſes :
Souvent, à pleines mains, d'Orval sème l'argent ;
Par fois, faute de fonds, Monſeigneur eſt marchand.
Que dirai-je d'Arcas ? quand ſa tête blanchie,
En tremblant, ſur ſon ſein ſe penche appeſantie,
Quand ſon corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux ſecrets dont il eſt obſédé ;
Scandaliſant Paris de ſes vieilles tendreſſes,
Arcas, Sultan goutteux, veut avoir vingt maîtreſſes ;
Mais, en fripon titré, pour payer leurs appas,
Arcas vend au Public le crédit qu'il n'a pas :
Digne fils d'un tel père, Alford, chargé de dettes,
Met ſes jeunes amours aux gages des Coquettes:
Plus Philoſophe encor, d'Orimond ruiné
Epouſe un équipage en épouſant Phryné.

Qui blâmeroit ces nœuds ? L'hymen n'eſt qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères déſirs,
Vit, ſous le même nom, libre dans ſes plaiſirs.

Vois-tu parmi ces Grands leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-mêmes applaudies ;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Oppoſer aux mépris un front toujours ſerein ;

Et du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence?
Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différens,
Cloris n'est que parée, & Cloris se croit belle;
En vêtemens légers l'or s'est changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamans;
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les Arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles;
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux & sa fierté sévère,
Cloris, on le prétend, se montre populaire:
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame, en ses amours, déroge volontiers:
Indulgente Beauté, Zélis la justifie,
Zélis qui, par bon ton, à la Philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusemens,
Rit avec nos Penseurs, pense avec ses Amans,
Enfant sophiste, au fond Coquette pédagogue,
Qui gouverne la Mode, à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces Drames pleureurs qu'on joue incognito;

Protège l'univers, & rompue aux affaires;
Fournit vingt Financiers d'importans Secrétaires;
Lit tout, & même fait, par nos Auteurs moraux,
Qu'il n'eſt certainement un Dieu que pour les ſots.
   Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône & l'aime;
C'eſt un cœur, mais un cœur.... c'eſt l'humanité même;
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, ſon chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui ſe meurt de tendreſſe & d'alarmes;
Un papillon ſouffrant lui fait verſer des larmes:
Il eſt vrai; mais auſſi qu'à la mort condamné,
Lalli ſoit, en ſpectacle, à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaiſir de voir tomber ſa tête.
   Dira-t-on qu'en des vers, à mordre diſpoſés,
Ma muſe prête aux Grands des vices ſuppoſés?
   J'aurais pu te montrer nos Ducheſſes fameuſes,
Tantôt d'un Hiſtrion Amantes ſcandaleuſes,
Fières de ſes ſoupirs, obtenus à grand prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courſes ſolitaires,
Imitant noblement ces Graces mercenaires,
Qui, par couples nombreux, ſur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour;

Contens d'un héritier, comme eux frêle & sans force,
Les époux très-amis, vivant dans le divorce ;
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaisans
Du sérail de leurs fils Eunuques complaisans ;
De nouvelles Saphos, dans le crime affermies,
maris de nos Beautés sous le titre d'amies ;
Et de galans Marquis, Philosophes parfaits,
En petite Gomorre érigeant leurs Palais.
Mais la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des Grands ne s'est point arrêtée ;
Elle infecte l'Empire, & les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.
Il faut voir ce Marchand, Philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du Financier, jouer le grand Seigneur ;
Monsieur, pour ses amis, entretient une Actrice ;
Madame, des Beaux-Arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'Esprits forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Par-tout s'offre l'orgueil, & le luxe, & l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir sa race ;
Devenu Magistrat de mince roturier,
Pour être un jour Baron, il se fait Usurier.

Jadis ſon Clerc, Mondor envioit ſon partage;
Tout à coup des bureaux ſecouant l'eſclavage,
Il loge ſa molleſſe en un riche Palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets;
Sous ſix chevaux pareils ébranle au loin la rue:
Mais ſa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue?
Il a vendu ſa femme, & ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, eſt pourtant honoré.
Eh! quel frein contiendrait un vulgaire indocile,
Qui ſait, grace aux Docteurs du moderne Evangile;
Qu'en vain le pauvre eſpère en un Dieu qui n'eſt pas;
Que l'homme tout entier eſt promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le paſſage;
L'homme le plus heureux eſt auſſi le plus ſage;
Et depuis le vieillard qui touche à ſon tombeau,
Juſqu'au jeune homme à peine échappé du berceau;
A la Ville, à la Cour, au ſein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obſcure indigence,
La Débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs, vers le crime emportés.
C'eſt en vain que, fidèle à ſa vertu première,
Louis inſtruit aux mœurs la Monarchie entière;
La Monarchie entière eſt en proie aux Laïs,
Leurs vices ſont les Dieux qu'encenſe leur pays;

Et la Religion, mère déſeſpérée,
Par ſes propres enfans ſans ceſſe déchirée,
Dans ſes Temples déſerts pleurant leurs attentats,
Le pardon ſur la bouche, en vain leur tend les bras:
Son culte eſt avili, ſes lois ſont profanées.
Dans un cercle brillant de Nymphes fortunées,
Entends ce jeune Abbé, Sophiſte bel Eſprit,
Monſieur fait le procès au Dieu qui le nourrit;
Monſieur trouve plaiſans les feux du Purgatoire;
Et pour mieux amuſer ſon galant Auditoire,
Mêle aux tendres propos ſes blaſphêmes charmans;
Lui prêche de l'amour les doux égaremens,
Traite la piété d'aveugle fanatiſme,
Et donne, en ſe jouant, des leçons d'Athéiſme.
   Voilà donc, cher ami, cet âge ſi vanté,
Ce ſiècle heureux des mœurs & de l'humanité!
A peine des vertus l'apparence nous reſte.
Mais détournant les yeux d'un tableau ſi funeſte,
Eclairés par le Goût, enviſageons les Arts:
Quel déſordre nouveau ſe montre à nos regards!
De nos pères fameux les ombres inſultées,
Comme un joug importun, les règles rejetées,
Les genres oppoſés bizarrement unis,
La nature, le vrai de nos Livres bannis,

Un désir forcené d'inventer & d'instruire,
D'ignorans Ecrivains, jamais las de produire;
Des brigues, des partis l'un à l'autre odieux,
Le Parnasse idolâtre adorant de faux Dieux;
Tout me dit que des Arts la splendeur est ternie.
Fille de la Peinture & Sœur de l'Harmonie,
Jadis la Poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une ame, un corps,
Egayait la raison de riantes images,
Cachait de la Vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuse & sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'ame s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux Sophiste
Qui le premier nous dit en prose d'Algébriste:
Vains Rimeurs, écoutez mes ordres absolus;
Pour plaire à ma raison, pensez; ne peignez plus.
Dès-lors la Poésie a vu sa décadence;
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant;
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.

C'étoit peu que, changée en bizarre Furie,
Melpomène étalât sur la Scène flétrie,
Des Romans fort touchans : car à peine l'Auteur,
Pour emporter les morts, laisse vivre un Acteur;
Que, soigneux d'évoquer des revenans affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout Poëte moderne, avec pompe assommant,
Fît d'une Tragédie un Opéra charmant;
La Muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglans professe la Morale:
Là, souvent un Sauvage, Orateur apprêté,
Aussi bien qu'Arouet parle d'humanité:
Là, des Turcs amoureux, soupirant des maximes,
Débitent galamment Séneque mis en rimes:
Alzire au désespoir, mais pleine de raison,
En invoquant la mort, commente le Phédon:
Pour expirer en forme, un Roi, par bienséance,
Doit exhaler son ame avec une sentence;
Et chaque personnage au Théâtre produit,
Héros toujours soufflé par l'Auteur qui le suit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
Par signe interrogé, vous répond par chapitre.

Thalie a de sa Sœur partagé les revers:
Peindre les mœurs du temps est l'objet de ses vers;

Mais lasse d'un emploi que le Goût lui confie,
Apôtre larmoyant de la Philosophie,
Elle fuit la Gaîté qui doit suivre ses pas,
Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.
Tantôt c'est un Rimeur, dont la Muse étourdie,
Dans un Conte ennobli du nom de Comédie,
Passe, en dépit du Goût, du touchant au bouffon;
Et marie une farce avec un long sermon :
Tantôt un possédé, dont le démon terrible
Pleure éternellement dans un Drame risible :
Que dis-je ? oser blâmer un Drame, un Drame enfin !
La Comédie est belle, & le Drame est divin ;
Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,
Ces Héros villageois, beaux Esprits sous la bure,
Et j'approuve l'Auteur de ces Drames diserts
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers :
Un vers coûte à polir, & le travail nous pèse;
Mais en prose du moins on est sot à son aise.
Par-tout le même ton : chaque Muse en ses chants;
Aux dépens du vrai Goût, fait la guerre aux méchans:
Le plus lourd Chansonnier de l'Opéra Comique
Prête à son Apollon un air philosophique,
Et des vers sont charmans, si peu qu'ils soient moraux.

Mais de la Poésie usurpant les pinceaux,

Et du nom des vertus sanctifiant sa prose,
Par la pompe des mots l'Eloquence en impose.
Que d'Orateurs guindés qui se disent profonds,
Se tourmentent sans fin pour enfanter des sons!
Dans un Livre où Thomas rêve, comme en extase,
Je cherche un peu de sens, & vois beaucoup d'emphase.
  Un plaisant, des dévots Zoïle envenimé,
Qui nous vend par Essais le mensonge imprimé,
Des oppresseurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'ennoblir, l'Histoire en Epigrammes:
Chaque genre varie au gré des Ecrivains,
Et ne connoît de lois que leurs caprices vains.
  Sans doute le respect des antiques Modèles
Eût au vrai ramené les Muses infidèles:
Eux seuls, de la Nature imitateurs constans,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps:
Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite!
Même en les surpassant, il faut qu'on les imite.
Mais les Sages du jour, ou de fiers Novateurs,
De leur goût corrompu partisans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs Maîtres;
Et protecteurs des sots flétris par nos ancêtres,
O de la sympathie inévitable effet!
Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.

Voltaire en soit loué ! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot, & Quinaut un Horace.
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille par fois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos Penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes;
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit;
Mais Perraut, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perraut, tout plat qu'il est, pétille de génie;
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct Auteur de libelles amers,
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers;
Et tous ces demi-Dieux que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains Auteurs qui ne pensent jamais.

Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces Morts fameux épousé la querelle:
De là sur l'Hélicon deux partis opposés
Règnent, & l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des Arts combattent par Brochures:
Mais plus forts par le nombre, & vantés en tous lieux,
Les Corrupteurs du goût en paraissent les Dieux:

Si

Si Clément les proſcrit, La Harpe les protège.
Eux ſeuls peuvent prétendre au rare privilège
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'Alphabet;
Grammairiens-Jurés, immortels par brevet :
Honneurs, richeſſe, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la ſaine raiſon que leur bonheur outrage;
Et le Public eſclave obéit à leurs loix,
Mille Cercles ſavans s'aſſemblent à leur voix;
C'eſt dans ces tribunaux galans & domeſtiques,
Que parmi vingt beautés, Bourgeoiſes empyriques,
Diſtribuant la gloire & peſant les écrits,
Ces fiers Inquiſiteurs jugent les Beaux-Eſprits.
O malheureux l'Auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût ſage & fidelle amante;
Qui, rempli d'une noble & conſtante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et n'ayant pour prôneurs que ſes muets ouvrages,
Veut, par ſes talens ſeuls, enlever les ſuffrages!
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;
S'il n'eût été qu'un ſot, il aurait proſpéré:
Trop fortuné celui qui peut avec adreſſe
Flatter tous les partis que gagne ſa ſoupleſſe;
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien;

Dit Voltaire un Virgile, & même un peu chrétien,
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnaſſe,
De Madrigaux en proſe allonge une Préface !
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui de ces Novateurs enthouſiaſte ardent,
Abjure la raiſon, pour eux la ſacrifie ;
Soldat ſous les drapeaux de la Philoſophie.
D'abord, comme un prodige, on le prône par-tout :
Il nous vante ! en effet c'eſt un homme de goût :
Son chef-d'œuvre eſt toujours l'écrit qui doit éclore ;
On récite déjà les vers qu'il fait encore :
Qu'il eſt beau de le voir de dînés en dînés,
Officieux Lecteur de ces vers nouveaux nés,
Promener chez les Grands ſa muſe bien nourrie !
Paraît-il ; on l'embraſſe : il parle, on ſe récrie :
Fût-il un Duroſoy, tout Paris l'applaudit.
C'eſt un Auteur divin ; car nos Dames l'ont dit :
La Marquiſe, le Duc, pour lui tout eſt Libraire ;
De riches penſions on l'accable ; & Voltaire
Du titre de Génie a ſoin de l'honorer
Par Lettres, qu'au Mercure il fait enregiſtrer.

Ainſi, de nos tyrans la Ligue protectrice
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice :

L'Auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli pour la postérité ;
Mais par eux, sans rien faire, un fat nous en impose ;
Turpin n'est que Turpin, Suard est quelque chose.
O combien d'Ecrivains languiraient inconnus,
Qui, du Pinde Français illustres Parvenus,
En servant ce parti, conquirent nos hommages !
L'encens de tout un peuple enfume leurs Images :
Eux-même avec candeur se disant immortels,
De leurs mains tour à tour se dressent des autels :
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de nos amis, & sur-tout de Voltaire.
On aurait beau montrer ses vers tournés sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls, & jettés par ligne exactement pareille,
De leur chûte uniforme importunant l'oreille,
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entr'eux,
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux ;
Et sa prose frivole, en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie, incessamment brisée :
Sa prose, sans mentir, & ses vers sont parfaits ;
Le Mercure trente ans l'a juré par extraits :
Qui pourrait en douter ? Moi ! cependant j'avoue

Que d'un rare ſavoir à bon droit on le loue ;
Que ſes chefs-d'œuvres faux, trompeuſes nouveautés,
Etonnent quelquefois par d'antiques beautés ;
Que par ſes défauts même il ſait encor ſéduire ;
Talent qui peut abſoudre un ſiècle qui l'admire.
Mais qu'on m'oſe prôner des Sophiſtes peſans,
Apoſtats effrontés du goût & du bon ſens :
Saint-Lambert, noble Auteur, dont la Muſe pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante ;
Qui du nom de Poëme ornant de plats Sermons,
En quatre Points mortels a rimé les Saiſons ;
Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire
Mit le Mémoire en Drame & le Drame en Mémoire ;
Et ce lourd Diderot, Docteur en ſtyle dur,
Qui paſſe pour ſublime, à force d'être obſcur ;
Et ce froid d'Alembert, Chancelier du Parnaſſe,
Qui ſe croit un grand Homme & fit une Préface ;
Et tant d'autres encor dont le Public épris,
Connaît beaucoup les noms & fort peu les écrits ;
Alors, certes alors ma colère s'allume,
Et la vérité court ſe placer ſous ma plume.

Ah ! du moins, par pitié, s'ils ceſſaient d'imprimer ;
Dans le ſecret, contens de proſer, de rimer ;

Mais de l'humanité maudits Miſſionnaires,
Pour leurs triſtes Lecteurs ces Prêcheurs n'en ont guères:
La Harpe eſt-il bien mort? Tremblons; de ſon tombeau
On dit qu'il ſort armé d'un Guſtave nouveau;
Thomas eſt en travail d'un gros Poëme épique;
Marmontel enjolive un Roman poétique;
Et même Duroſoy, fameux par des Chanſons,
Met l'Hiſtoire de France en Opéra Bouffons:
Tout compoſe; & déjà de tant d'Auteurs manœuvres,
aucun n'eſt riche aſſez pour acheter ſes œuvres.

Pour moi qui, démaſquant nos Sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets déſaſtreux;
L'Athéiſme en crédit, la Licence honorée,
Et le Lévite enfin briſant l'Arche ſacrée;
Qui retraçai des Arts les malheurs éclatans,
Les Ligues, le pouvoir des Novateurs du temps,
Et leur fureur d'écrire & leur honteuſe gloire,
Et de mon ſiècle entier la déplorable hiſtoire;
J'ai vu les maux promis à ma ſincérité,
Et devant craindre tout, j'ai dit la vérité.
Oh! ſi ces vers, vengeurs de la cauſe publique,
Qu'approuva de Beaumont la piété ſtoïque,
Portés par ſon ſuffrage, auprès du Trône admis,

Obtiennent de mon Roi quelques regards amis ;
S'il prête à ma foiblesse un bras qui la soutienne ;
On verra de nouveau ma Muse citoyenne
Flétrir ces Novateurs que poursuivront mes cris ;
Ils ne dormiront plus .... qu'en lisant leurs écrits.



MON APOLOGIE,

SATIRE.

PSAPHON.

C'EST ce monſtre !

GILBERT.

Qu'entends-je ?

PSAPHON.

Oui, ſon œil le décèle ;
C'eſt lui-même : ſans doute il médite un Libelle.

GILBERT.

C'eſt un mauvais Auteur ; hâtons-nous de ſortir.

PSAPHON.

Jeune homme ! écoutez-moi ; je veux vous convertir.

GILBERT.

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.
Vous me calomniez & blâmez la Satire ?
Vous êtes Philoſophe.

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité,
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.

Fameux par ſes talens, que la Ruſſie honore;
Pſaphon, par ſes vertus, eſt plus célèbre encore:
Mais vous dont l'inſolence, en des vers impoſteurs,
De cet âge innocent oſa noircir les mœurs;
Et qui, des vrais talens déchirant la Couronne,
Offenſez des Auteurs qui n'offenſent perſonne;
De la Religion ſoldat déshonoré,
Vous qui croyez en Dieu dans un ſiècle éclairé;
Gilbert, de votre cœur ſavez-vous ce qu'on penſe?
Hypocrite, jaloux, cuiraſſé d'impudence,
Vous ne l'ignorez pas, votre méchanceté
Donna ſeule à vos vers quelque célébrité,
Et l'oubli cacherait votre Muſe hardie,
Si vous n'aviez médit de l'Encyclopédie.
Encor ſi, démaſquant les Prêtres, les Dévots,
Vous diffamiez leur Dieu par d'utiles bons mots;
Peut-être on vous pourrait pardonner la Satire:
Lorſqu'on médit de Dieu, ſans crime on peut médire.
Mais toujours critiquer en Vers pieux & froids,
Sans daigner ſeulement endoctriner les Rois,
Sans qu'une fois au moins votre muſe en extaſe,
Du mot de tolérance attendriſſe une phraſe;
Blaſphêmer la vertu des Sages de Paris,
De la chûte des mœurs accuſer leurs écrits:

Tant de fiel corrompt-il un cœur ſi jeune encor ?
Infortuné Cenſeur, qu'un peu d'eſprit décore,
Que vous a donc produit votre goût ſi tranchant ?
Vous payez cher l'honneur de paſſer pour méchant.
A-t-on vu votre muſe, à la Cour préſentée,
Pour décrier les Rois, du Roi même rentée ?
Peut-on citer un Duc qui ſoit de vos amis ?
Parmi vos Protecteurs comptez-vous un Commis ?
Vend-t-on votre portrait ? Quel Corps Académique
Vous a penſionné d'un prix périodique ?
Des quarante Immortels, Journaliſte adoptif,
Etes-vous du Fauteuil héritier préſomptif ?
Aux cris religieux d'un Parterre idolâtre,
En face de vous-même, au milieu du Théâtre,
Jamais en Effigie aſſis ſur un autel,
Vous a-t-on couronné d'un laurier ſolemnel ?
Quelle Bourgeoiſe enfin, quelle Actrice diſcrette,
Plaignant la nudité de votre humble retraite,
De ſes dons clandeſtins meubla votre Apollon,
Et vint avec reſpect viſiter votre nom ?
Tout le monde vous fuit ; votre ami, dans la rue,
N'oſant vous reconnaître, à peine vous ſalue.
Jamais à vous chanter un Poëte empreſſé,
De petits vers flatteurs ne vous a careſſé,
Et jamais, comme nous, en bonne compagnie,

On ne voit chez les grands ſouper votre Génie.
Dans nos doctes cafés par hazard entrez-vous ?
L'un vous montre du doigt, l'autre fort en courroux.
Le voilà, dit l'Auteur, & l'Auteur lui replique :
Gardez-vous de cet homme ; il mord ; c'eſt un critique.
Mais de tant de mépris méchamment conſolé,
Vous ſifflez l'Univers, dont vous êtes ſifflé :
Croyez-moi, laiſſez-nous vivre & penſer tranquiles ;
Sur d'utiles ſujets rimez des vers utiles ;
Chantez les douze mois, prêchez ſur les ſaiſons,
Egayez la morale en Opéra Bouffons,
Elevez déſormais vos talens juſqu'aux Drames,
Et ſur l'agriculture attendriſſez nos Dames.
Votre jeune Apollon qui n'a point réuſſi,
Dans la Satire encor ne peut être endurci ;
Un jour vous pleurerez d'avoir trop oſé rire :
Ceſſez de critiquer....

GILBERT.

Eh ! ceſſez donc d'écrire.
Tant qu'une légion de pédans novateurs
Imprimera l'ennui, pour le vendre aux lecteurs,
Et par *in-octavo* publiera l'athéiſme ;
Fanatiques criant contre le fanatiſme ;
Duſſent tous les Commis, à vos muſes ſi chers,
De leur protection déshériter mes vers ;

Quand même des Catins la colère unanime,
Sans pitié m'ôterait l'honneur de leur eſtime,
Et qu'enfin mon courage aurait plus de cenſeurs,
Que les Sages du temps n'ont de ſots défenſeurs;
Appelez-moi jaloux, froid rimeur, hypocrite,
Donnez-moi tous les noms qu'un Sophiſte mérite;
Je veux, de vos pareils ennemi ſans retour,
Fouetter d'un vers ſanglant ces grands hommes d'un jour.
Philoſophe, excuſez ma candeur inſolente;
Je crois, plus je vous lis, la Satire innocente.
Quoiqu'on blâme le vice, on peut avoir des mœurs,
Et l'on n'eſt point méchant, pour berner des Auteurs.
Auriez-vous ſeuls le droit de critiquer ſans crime?
Vous vantez l'Ecrivain dont l'audace anonyme,
Interrogeant les Rois, ſur leur trône inſultés,
Leur dit obſcurément de lâches vérités;
Et vous oſez noircir celui dont la franchiſe
Fait aux pédans du ſiècle une guerre permiſe;
Qui d'un ſtyle d'airain flétrit ces corrupteurs,
Et ſigne hardiment ſes vers accuſateurs!
Eh! quel autre intérêt peut dicter ſes cenſures,
Qu'un généreux deſir de voir les mœurs plus pures
Refleurir ſur nos bords, de vertus dépeuplés,
Et nos froids Ecrivains, au bon goût rappelés,
Orner d'un ſtyle heureux une ſaine morale,

De leurs partis rivaux étouffer le ſcandale,
Et, l'un de l'autre amis, noblement s'occuper
De mériter la gloire, & non de l'uſurper?
Parlez; au bien public s'immolant par malice,
Vengerait-il le goût, proſcrirait-il le vice
Pour l'étrange plaiſir de perdre ſon repos,
D'être gratifié de la haîne des ſots,
Doté ſur vos Journaux d'une rente d'injures,
Ou clandeſtinement diffamé par brochures?
Non, s'il fait dans ſes vers parler la vérité,
C'eſt qu'au fond de ſon cœur ſa franche probité
Ne ſait point retenir la haîne vertueuſe
Que porte au vice heureux l'équité courageuſe,
Et cette impatience & ce loyal mépris
Que tout mauvais Auteur inſpire aux bons eſprits.
A la Satire enfin quel Poëte fidèle,
Vengeur de la vertu, n'en fut pas le modèle?
Perſe, qui vécut chaſte, en mérita le nom.
Là repoſent Condé, Colbert, & Lamoignon;
Et toute cette cour de Héros ou de Sages
Que Boileau, pour amis, obtint par ſes Ouvrages:
Interrogez leur cendre, & du fond des tombeaux,
Leur cendre véridique, honorant Deſpréaux,
Juſtifiera ſon art que vous oſez proſcrire,
Et ſes mœurs, de ſon ſiècle éternelle Satire.

Difciple, jeune encor, de ces maîtres fameux,
Sans gloire, & cependant calomnié comme eux,
Je pourrais au menfonge oppofer pour défenfe
L'eftime de Crillon (1), ma vie, & le filence;
Mais je veux vous confondre, & voici mes forfaits:
Ma mufe, je l'avoue, amante des hauts faits,
Pour rappeler mon fiècle au culte de la gloire,
De fa honte effrontée ofa tracer l'hiftoire.
O douleur! ai-je dit, ô fiècle malheureux!
D'une morale impie ô règne défaftreux!
Le crime eft fans pudeur, l'équité fans courage;
Et c'eft de la vertu qu'on rougit dans notre âge.
Vifitons nos Cités: hélas! que voyons-nous
Qui de l'homme de bien n'allume le courroux!
L'athéifme, en déferts convertiffant nos Temples,
Des forfaits dont l'Hiftoire ignorait les exemples,
De célèbres procès, où vaincus & vainqueurs
Prouvent également la honte de leurs mœurs;
Tous les rangs confondus & difputant de vices,

(1) M. l'Abbé *de Crillon*, frère de M. le Duc *de Crillon-Mahon*, & connu dans la République des Lettres par des ouvrages où la diction la plus élégante s'allie aux profondeurs de la plus faine Philofophie. Ce fut lui dont le fuffrage & les bienfaits ne cefsèrent d'encourager le talent poétique de M. *Gilbert*.

Le ſilence des loix, du ſcandale complices.
Peindrai-je ces Waux-Hals, dans Paris protégés,
Ces marchés de débauche, en ſpectacle érigés,
Où des beautés du jour la Nation galante,
Des ſottiſes des Grands à l'envi rayonnante,
Promenant ſes appas par la vogue enchéris,
Vient, en corps, afficher des crimes à tout prix;
Où parmi nos Sultans la mère court répandre
Sa fille vierge encor, qu'elle inſtruit à ſe vendre;
Jeune eſpoir des plaiſirs d'un riche ſuborneur,
Qui cultive à grands frais ſon futur deshonneur?
Mais par-tout affligée & par-tout méconnue,
La pudeur ne ſait plus où repoſer ſa vue;
Et l'opprobre, & le vice, & leur proſpérité
Bleſſent de toutes parts ſa chaſte pauvreté:
La fille d'un valet, qu'entraîna dans le crime
Le ſpectacle public des reſpects qu'il imprime,
Par un Grand dérobée aux ſoupirs des laquais,
Long-temps obſcurs fermiers de ſes obſcurs attraits,
Poſsède ces Hôtels dont la pompe arrogante
Reproche à la vertu ſa retraite indigente:
Bientôt de ſa beauté, fameuſe dans Paris,
Vous verrez la fortune échappée au mépris,
Au ſein de Paris même, encor plein de ſa honte,

Epouſer les aïeux d'un Marquis ou d'un Comte,
Armorier ſon char de glaives, de drapeaux,
Et ſe maſquer d'un nom porté par des Héros.
Et n'imaginez pas que ſa richeſſe immenſe
Ait de ſon fol amant dévoré l'opulence;
Qu'il ſoit, pour expier ſa prodigalité,
Réduit à devenir dévôt par pauvreté.
L'État volé paya ſes amours printannières,
L'État, juſqu'à ſa mort, paiera ſes adultères.
Tous les jours dans Paris, en habit du matin,
Monſieur promène à pied ſon ennui libertin.
Sous ce modeſte habit déguiſant ſa naiſſance,
Penthièvre quelquefois viſite l'indigence,
Et de tréſors pieux dépouillant ſon Palais,
Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits.
Mais ce voluptueux, à ſes vices fidelle,
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.
La fille d'un bourgeois a frappé ſa Grandeur;
Il jette le mouchoir à ſa jeune pudeur:
Volez, & que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ces bijoux marchander ſa défaite;
Qu'on la ſéduiſe. Il dit. Ses Eunuques diſcrets,
Philoſophes Abbés, Philoſophes Valets,
Intriguent, sèment l'or, trompent les yeux d'un père.

Elle cède ; on l'enlève ; en vain gémit ſa mère ;
Echue à l'Opéra par un rapt ſolemnel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.
Cependant une Vierge, auſſi ſage que belle,
Un jour à ce Sultan ſe montra plus rebelle.
Tout l'art des corrupteurs, auprès d'elle aſſidus,
Avait, pour le ſervir, fait des crimes perdus.
Pour ſon plaiſir d'un ſoir que tout Paris périſſe !
Voilà que dans la nuit, de ſes fureurs complice,
Tandis que la Beauté, victime de ſon choix,
Goûte un chaſte ſommeil ſous la garde des loix,
Il arme d'un flambeau ſes mains incendiaires,
Il court, il livre au feu les toits héréditaires
Qui la voyaient braver ſon amour oppreſſeur,
Et l'emporte mourante en ſon char raviſſeur :
Obſcur, on l'eût flétri d'une mort légitime ;
Il eſt puiſſant, les loix ont ignoré ſon crime.
Mais de quels attentats, nés d'infames amours,
N'avons-nous pas ſouillé l'Hiſtoire de nos jours ?
Quel ſiècle doit rougir de plus de parricides ?
Plus d'empoiſonnemens, de fameux homicides
Ont-ils jamais laſſé le glaive des bourreaux ?
Dans toutes nos Cités j'entends les Tribunaux
Sans ceſſe retentir de rapts & d'adultères ;

Je ne vois plus qu'époux rendus célibataires ;
Le Suicide enfin, raiſonnant ſes fureurs,
Atteſte par le ſang le déſordre des mœurs.
Tels furent mes diſcours ; mais lorſque mon courage
A de ces vérités importuné notre âge,
Je n'étais que l'écho des hommes vertueux ;
Si j'ai blâmé nos mœurs, j'en ai parlé comme eux ;
Et démenti par vous, leur voix me juſtifie.
Mais plus d'un grand ſe plaint que divulguant ſa vie,
L'audace de mon vers, des Lecteurs retenu,
A flétri ſes amours d'un portrait reconnu :
De quel droit ſe plaint-il ? Ce tableau trop fidèle,
L'ai-je deshonoré du nom de ſon modèle ?
Quand des traits différens, recueillis au haſard,
Pour corriger les mœurs, je compoſe avec art
Un portrait fabuleux & pourtant véritable ;
Si du public devin la malice équitable
S'écrie : Ah ! c'eſt un tel, ce Marquis diffamé ;
Qu'il s'en accuſe ſeul, ſes vices l'ont nommé.
Suis-je donc ſi méchant, ſi coupable ?

PSAPHON.

Oui, vous l'êtes ;
Non parce que vos vers, du public interprètes,
Noirciſſent quelques grands que nous n'eſtimons pas :

Immolez au mépris ces nobles ſcélérats.
Moi-même, ami des grands, par fois je les déprime;
Vous nommez les auteurs, & c'eſt là votre crime.

GILBERT.

Ah! ſi d'un doux encens je les euſſe fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc! un écrivain veut que ſon nom partage
Le tribut de louange offert à ſon ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il bleſſe la raiſon,
De la venger, d'un vers égayé de ſon nom?
Comptable de l'ennui dont ſa muſe m'aſſomme,
Pourquoi s'eſt-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends ſoulever les Lecteurs détrompés,
Contre un Auteur bouffi de ſuccès uſurpés;
Sous une périphraſe étouffant ma franchiſe,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je diſe:
C'eſt ce joli pédant, Géomètre orateur,
De l'Encyclopédie Ange conſervateur,
Dans l'hiſtoire, chargé d'inhumer ſes confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires?
Si j'évoque jamais, du fond de ſon Journal,
Des Sophiſtes du temps l'adulateur banal;
Lorſque ſon nom ſuffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de la Harpe, obſcurément écrire;

C'eſt ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui ſifflé pour ſes vers, pour ſa proſe ſifflé,
Tout meurtri des faux pas de ſa muſe tragique,
Tomba de chûte en chûte au trône académique?
Ces détours ſont d'un lâche & malin détracteur,
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Si-tôt que l'Auteur ſigne un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager & l'éloge & le blâme.
C'eſt un garant public du plaiſir qu'il me vend ;
S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent,
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre,
Lui ſeul a dû rougir d'avouer un ſot Livre.
Mais qui ſont ces Auteurs dont les noms offenſés
Se virent par ma plume au ſifflet dénoncés?

PSAPHON.

Qui ſont-ils? des Savans renommés par leurs graces,
Des Poëtes loués dans toutes les Préfaces,
Des hommages du Nord dans Paris aſſiégés,
Craints peut-être à la Cour & pourtant protégés,
Que la Sorbonne vante & même excommunie,
Et dont les penſions atteſtent le génie;
Qui, recherchés des grands, des belles déſirés,
Quoiqu'ils ſoient lus enfin, ſont encore admirés.

GILBERT.

Et ce ſont ces honneurs qui portent ma colère
A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire.
Un critique, jaloux de plaire aux bons eſprits,
Toujours du bien public occupe ſes écrits :
Eh! quelle utilité peut ſuivre la ſatire,
Lâchement dégradée & perdue à médire
D'un troupeau d'écrivains au mépris condamnés,
Morts avant que de naître, ou qui ne ſont pas nés?
Dois-je exhumer St. Ange & mettre au jour Murville?
Dois-je ordonner le deuil de Gudin, de Fréville?
Des cendres de Gaillard dois-je troubler la paix?
Leurs écrits publiés ne parurent jamais :
Quel mal ont-ils produit? D'une affreuſe morale
Leur plume a-t-elle fait proſpérer le ſcandale?
Prêché par eux, le vice eût perdu ſes appas:
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas?
Mais ceux qu'au moins décore un maſque de génie,
Qui d'ailleurs par l'intrigue, avec art réunie
A l'obſcène licence, au blaſphême orgueilleux,
Soutiennent leur crédit ſur des ſuccès honteux,
Dont le nom parvenu ſollicite à les lire,
Et donne à leur morale un dangereux empire;

Voilà les écrivains que le goût & les mœurs
Ordonnent d'étouffer ſous les ſifflets vengeurs.

PSAPHON.

Eh ! que pourraient vos cris contre leur vaſte gloire ?
Soixante ans de ſuccès défendent leur mémoire.
On ſe rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux
Qui du Pinde Français penſe avilir les Dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers, & non point l'âge.
Si je ſuis jeune enfin, j'en ai plus de courage :
Qu'ils tremblent ces faux Dieux dans leur temple inſolent;
Je l'ai juré, je veux vieillir en les ſifflant.
D'ennuyer nos neveux vainement ils ſe flattent;
Si ſoixante ans de gloire en leur faveur combattent,
Je ſuis, contre leur gloire, armé de leurs écrits.
Je ne m'aveugle point; d'un ſot orgueil épris,
Mon crédule Apollon ſur ſon foible génie
N'a point fondé l'eſpoir de leur ignominie;
Mais ſur l'autorité de ces morts immortels,
Des peuples différens flambeaux univerſels;
Grands Hommes éprouvés, dont les vivans ouvrages
Sont autant de cenſeurs des livres de nos ſages;
Qui, parlant par mes vers, du goût humbles ſoutiens,

Couvrent de leurs talens l'impuiſſance des miens;
Aux regards du public, que ma voix déſabuſe,
De leur antiquité ſemblent vieillir ma muſe,
Et devant mes écrits, de leur nom appuyés,
Font taire ſoixante ans de ſuccès mendiés.
Peut-être ma jeuneſſe, objet de vos injures,
Donne encor plus de poids à mes juſtes cenſures:
On connaît ces vieillards, ſur le Pinde honorés,
Politiques adroits, charlatans illuſtrés:
Ceux-ci, pour aſſurer leur gloire viagère,
Dévouant au faux goût leur Apollon vulgaire,
De la Philoſophie arborent les drapeaux;
Ceux-là, pour ménager leur illuſtre repos,
Flattant tous les partis de careſſes égales,
Ont juré de mentir aux deux ligues rivales,
Et tous, par intérêt, taiſant la vérité,
Vendent le bien public à leur célébrité.
Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,
De leurs préventions n'eſt point eſclave encore.
Rempli des morts fameux, ſes premiers précepteurs,
C'eſt par leurs yeux qu'il voit, qu'il juge les Auteurs;
Son goût eſt auſſi vrai que ſa franchiſe eſt pure;
Comme il ſort de ſes mains, il ſent mieux la nature,
Son libre jugement eſt déſintéreſſé,

Et ſon vers dit toujours tout ce qu'il a penſé.
De votre honte enfin vos cris viennent m'inſtruire.
Pourquoi vous plaignez-vous, ſi je n'ai pu vous nuire?

PSAPHON.

C'eſt toi ſeul que je plains, intraitable rimeur;
Ta mère te conçut dans un accès d'humeur;
Depuis, cherchant à nuire, & nuiſant à toi-même,
Tu devins ſatirique & méchant par ſyſtême.

GILBERT.

Ne me prêchez donc plus.

PSAPHON.

Hélas! l'humanité,
Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté:
Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent;
Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

Point de prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

Quels ſeront vos appuis?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs,
Tous ceux qui du faux goût ont rejetté l'empire,
Un Roi qu'on peut louer, même dans la satire.

PSAPHON.

Qu'importe ? aux pensions nous serons seuls admis;
Ayez pour vous le Roi, nous aurons les Commis.

GILBERT.

Sous un Roi qui voit tout ils suivent la justice.
Mais soit; n'écrivez plus, & qu'on vous enrichisse :
Vous aimez la fortune, & moi la vérité.
Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté
D'un Poëte ennobli de mœurs & de courage,
Qui peut dire : Jamais de mon avare hommage
Je n'ai flatté le vice en mes vers combattu;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime,
Ce peu de gloire au moins est noble & légitime;
Tous mes écrits, enfans d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur;
Ils plaisent sans blasphême & vivent sans cabales;
Mes modestes succès ne sont point des scandales;
Ma Muse est vierge encore, & mon nom respecté,
Sans tache ira peut-être à la Postérité.

REFLEXIONS

DE M. GILBERT,

Sur sa Satire du dix-huitième Siècle.

LES Gens du monde semblent avoir fait une ligue avec nos prétendus Philosophes, pour décrier la satire. De nos jours on croit sans peine à la vertu d'un Auteur licencieux qui se déclare Athée; mais on doute, au moins en apparence, qu'un Satirique puisse être honnête homme; comme si la vie seule de Boileau ne suffisait pas pour dementir cette opinion affectée, moins outrageuse encore à sa mémoire, qu'à celle de Louis le Grand, des Lamoignon, des Colbert, des Condé, & de tant d'autres personnages illustres qui l'honorèrent d'une estime particulière & de leurs bienfaits. Ces diffamateurs ont-ils oublié que ce Critique inexorable donna autrefois l'exemple d'un trait de générosité (1) qu'ils ont loué avec enthousiasme dans une Souveraine?

Pour nous, qui faisons gloire de cultiver après lui le seul genre de Poésie dont l'utilité serait vainement désavouée, malgré le respect que nous devons aux oracles des Novateurs du temps, appuyé de l'autorité d'un Ecrivain si judicieux, nous soutenons au contraire que quiconque blâme la satire,

(1) On sait que Boileau acheta la bibliothèque de Patru, célèbre Avocat, réduit à l'indigence sur la fin de ses jours, & lui en paya le prix qui était assez considérable, à condition que ce dernier la garderait toute sa vie.

C'est ainsi que l'Impératrice de Russie avait acheté la bibliothèque de M. Diderot.

eſt un homme dupe des opinions d'autrui, un ſot à prétentions, ou une ame corrompue. Les citoyens vertueux, les eſprits ſains & vraiment éclairés, ne la redoutant pas, l'ont toujours approuvée. Leurs entretiens ſont la cenſure continuelle des mœurs dépravées & du mauvais goût : le Satirique n'eſt, en un mot, que l'interprète de leurs plaintes ou de leurs jugemens.

Ce ſont ces hommes, dont le ſuffrage ſeul peut nous flatter, qui défendirent *le tableau du dix-huitième Siècle* du mépris dans laquel la cabale philoſophique prétendait l'enſevelir. Leur indulgence encouragea nos foibles talens, & nous avons recueilli leurs voix pour corriger cet Ouvrage que nous venons de ſoumettre une ſeconde fois à leurs lumières. Malheur à nous ſi jamais nous déſirions les applaudiſſemens des Sophiſtes modernes : attaqués dans nos vers, ils doivent armer contre notre vie la perſécution & le menſonge ; l'intolérance & le fanatiſme ſe ſont refugiés dans leur Secte. Mais nous oppoſerons à leurs calomnies une conſtance éprouvée. Le génie peut nous manquer, & non le courage. Penſent-ils d'ailleurs que la honte ou l'honneur des Gens de Lettres ſoient dans leurs mains ? Leurs impoſtures ont-elles diffamé le Critique célèbre (1) à qui la première de ces ſatires eſt adreſſée ? Tant qu'il a vécu, les ames intègres que la contagion des mauvais principes n'a point infectées, ont payé ſes travaux d'une conſidération flatteuſe. Maintenant que la mort vient de l'enlever à la Littérature, leurs regrets ne craignent pas d'éclater ; & nous, qu'il plaçait au rang de ſes amis, inconſolables de ſa perte, en voyant une foule de gens de bien mêler hardiment leurs pleurs au nôtres, nous diſons aux ſoi-diſans Philoſophes : Calomniateurs ennemis de la ſatire, apprenez par cet exemple que vos cris & vos Libelles ne déshonorent que vous-mêmes.

---

(1) Feu M. Fréron.

LA MORT D'ABEL,

Chant VIIe. & VIIIe., imités de GESNER.

CHANT SEPTIEME.

L'OISEAU pour repoſer, caché ſous des feuillages,
N'a point de ſes accords égayé les bocages;
Le ſoleil n'a doré de ſes premiers rayons
Ni les brouillards errans, ni le faîte des monts:
Dans les champs obſcurcis l'air nage humide encore;
Et loin de ſa chaumière, au devant de l'aurore,
Caïn marche déjà farouche; & dans ſon cœur
Portant tous les chagrins dont il veut fuir l'horreur,
Il ſe figure encor ſon amante éperdue,
Méhala, qui, croyant n'être point entendue,
Avait toute la nuit prié, gémi, pleuré;
Malheureuſe des maux dont il eſt dévoré.

Il erre ſans deſſein, & ſa voix qui murmure,
Dans le calme profond où dormait la nature,
Imite le bruit ſourd d'un tonnerre éloigné.
« Cette nuit, dans mes ſens quel déſordre a régné!

O ſonges! diſait-il, ô nuit, ô nuit terrible!
Mon ame cependant repoſait plus paiſible,
Et déjà s'envolaient mes noires viſions,
Lorſque ſes longs ſoupirs, ſes lamentations
M'éveillent, malheureux! & du ſoin qui la ronge,
Accroiſſent mes ennuis, que le réveil prolonge.
Quoi! ma couche toujours nagera dans les pleurs!
Toujours j'y puiſerai de nouvelles douleurs!
Tu gémis, Méhala! qu'ai-je donc fait? quel crime?
Elle ignore que Dieu rejetta ma victime;
Et ſes pleurs & ſes cris, d'avance pour Caïn,
Ont en un jour obſcur changé ce jour ſerein.
Abel eſt plus heureux.... Qu'il parle, Dieu l'inſpire;
Qu'il agiſſe, on le vante; on aime à lui ſourire.
Je ſuis ſeul rebuté; c'eſt moi ſeul qu'en tous lieux
Pourſuivent le courroux & la haîne des Cieux;
Et quand je crois les fuir, c'eſt l'épouſe que j'aime,
Que je préfère au jour, au Seigneur, à moi-même,
C'eſt toi, toi, Méhala, qui fais rentrer les maux
Dans ce cœur où déjà pénétrait le repos ».

Bientôt devant ſes pas ſe découvre dans l'ombre
Un rocher d'où pendaient des arbuſtes ſans nombre,
Qui, s'ouvrant en berceaux ſur un gazon naiſſant,

A réparer ſa force invitaient le paſſant.
Là, vaincu de douleur, abattu, ſans haleine;
Caïn, prêt à tomber, d'un pas peſant ſe traîne,
S'arrête, & prolongeant un pénible ſoupir:
« Sommeil, ô doux ſommeil, daigne enfin m'aſſoupir!
Toi qui ſuſpends les maux de la nature entière,
Toi qu'en vain j'appellais dans ma triſte chaumière:
Nul en ces lieux du moins ne viendra me troubler,
Ou le Ciel qui me hait, ce Ciel pour m'accabler,
Même aux êtres ſans vie a commis ſa vengeance.
Et toi, dont l'anathême a tari l'abondance,
Toi dont les fruits douteux ne ſoutiennent mes ans
Que pour rendre Caïn malheureux plus long-temps,
Terre que tous les jours de mes ſueurs j'arroſe,
Un moment ſur ton ſein permets que je repoſe:
Chargé d'ennuis, hélas! épuiſé de vigueur,
Le ſommeil eſt pour moi le comble du bonheur ».

Caïn dit, & s'étend ſur l'herbe parfumée,
Ferme, ouvre, ferme encor ſa paupière enflammée;
Et le ſommeil trompant ſes chagrins envieux,
Le couvre enfin de l'aîle, & pèſe ſur ſes yeux.
Le fier Anamalech avait ſuivi ſa proie:
Inviſible, il s'approche, & tout bouillant de joie,

La traîne en eſpérance aux pièges qu'il lui tend :
« Tu dors, Caïn ! tu dors ! le triomphe t'attend.
De mon eſprit impur rempliſſons cet ombrage ;
Qu'il reſpire à la fois mon haleine & ma rage.
Venez, ſonges trompeurs, ſecondez mes projets,
Epouvantez ſes yeux des plus hideux objets ;
Qu'il ſe lève, emporté d'une aveugle colère ;
Que Dieu, mon ennemi, que ſon vertueux frère
Lui ſoient dès ce moment plus odieux qu'à moi ;
Qu'enfin ſon crime à l'homme inſpire tant d'effroi,
Tant de joie aux enfers, au Ciel tant de ſurpriſe,
Que Satan, confondu de ma noble entrepriſe,
Du trône tombe au rang où je vis oublié,
Et baiſſe devant moi ſon front humilié ».

Ainſi parle en ſecret l'Ange altéré de crime ;
Et tandis qu'il ſe couche auprès de ſa victime,
D'un ſourd & long fracas retentiſſent les monts :
Le vent fougueux au vent diſputant les buiſſons,
Siffle, agite, & renverſe, & relève leur tête,
Que replie à grand bruit l'effort de la tempête ;
Et du morne Caïn les cheveux hériſſés
Battent ſon teint poudreux, & flottent diſperſés.
Mais en vain l'aquilon fait mugir le feuillage,

En vain ſes noirs cheveux ont couvert ſon viſage ;
Les pièges du démon près de lui ſont tendus,
Et ſon oreille eſt ſourde, & ſon œil ne voit plus:
Mais, pour Caïn, dormir, c'eſt changer de ſouffrances.

Un ſonge affreux lui peint des campagnes immenſes,
Où de chaume couverts s'abaiſſent d'humbles toits
Rares & parſemés autour d'un vaſte bois :
Ses fils, ſes petits-fils répandus ſur la plaine,
Nuds & le dos courbé, s'exerçaient hors d'haleine,
Tandis que le ſoleil de ſon char lumineux
Sur leur cou rembruni faiſait jaillir ſes feux.
L'un, de ſes bras tendus peſant ſur la charrue,
Souffle, heurte, & fatigue une roche inconnue,
Qui, repouſſant du choc les coups retentiſſans,
Epuiſe en vains efforts ſes taureaux gémiſſans.
L'autre, errant dans les blés qui verdiſſent la terre,
Fait à l'herbe gourmande une implacable guerre;
Et vingt fois ſecouant la ronce à dards certains,
Pour en briſer la tige enſanglante ſes mains.
Preſſé d'un bras nerveux l'arbre s'agite & crie,
La pomme avec fracas tombe & roule meurtrie;
Tout vit par leurs travaux : l'épouſe en ſes foyers,
Plus tranquille, apprêtait leurs alimens groſſiers.

Mais de ces malheureux que Caïn confidère,
Aucun n'a plus ému fes entrailles de père,
Que l'aîné de fes fils, Eliel, fon appui.
Il le voit; fur fon front fiège le fombre ennui;
Tout fon corps eft baigné d'une fueur brûlante.
Il fe baiffe, il embraffe une charge accablante,
La foulève & s'agite, & s'agite cent fois,
Couvre fon large dos de cet énorme poids;
Et marchand à pas lourds dans un fentier pénible,
Il s'écrie, épuifé: « Que la vie eft horrible!
Dieu cruel! que ton bras s'appefantit fur nous!
Tu créas les humains; les veux-tu perdre tous?
Ou mon père & fes fils, les miens, & leurs fils même
Ont-ils été les feuls qu'ait frappés l'anathême?
Là, dans ces vaftes champs, féjour des fils d'Abel,
Champs heureux qu'embellit un printemps éternel,
Champs d'où nous a bannis cette race perfide,
Refferrant nos foyers dans ce défert aride,
Vers ces lieux où couchés fous des ombrages frais,
D'un Dieu qui les protège ils chantent les bienfaits:
Tout ce que dans fon fein la terre a de richeffe,
La terre le prodigue à leur molle pareffe.
Jours fereins, douce paix, loifirs voluptueux,
Plaifirs purs, s'il en eft.... hélas! tout eft pour eux;

Mais à nous que le Ciel, nous que le sort outrage,
Le travail & la faim voilà notre partage ».

Eliel, à ces mots, sous son fardeau glissant,
Chancelle, & vers son toît se traîne en gémissant.
Caïn le voit, l'entend; ce n'est point un vain songe,
Il le suivait de l'œil; mais devant lui s'allonge
Une plaine où par-tout se balancent des fleurs,
Peuple odorant & riche en diverses couleurs:
Mille ruisseaux fuyant à travers la verdure,
Se croisaient, circulaient, mariaient leur eau pure;
La divisaient encore, & par de longs détours,
Tantôt sous des berceaux ils égaraient leur cours,
Tantôt en jaillissant roulaient dans un bocage,
Où, promenant leurs flots sous le mobile ombrage
D'arbres qui gémissaient courbés sous leur trésor,
Ils répétaient les cieux, les arbres, les fruits d'or;
Et lasse enfin d'errer, leur onde réunie,
Lac paisible, étendait sa surface applanie.

Là s'élève un bosquet d'orangers toujours verds,
Où le zéphir se joue & rafraîchit les airs:
Ici le noir figuier de son feuillage sombre
Protège les amans étendus sous son ombre:

Loin d'eux, en ſerpentant, s'ouvrent de creux vallons,
Où penchent des côteaux tout jaunes de moiſſons,
Et des troupeaux nombreux épars ſur la prairie
Foulent en bondiſſant l'herbe haute & fleurie.
Plus loin s'ouvre un treillage en voûte replié,
Que le roſier tapiſſe au muguet allié,
Où de rians Buveurs, de folâtres Bergères
Vont enſemble tromper les heures paſſagères.
Sur des marbres polis & de fleurs parſemés,
S'élèvent en monceau divers fruits parfumés;
Et le rouge nectar pétillant dans la coupe,
Fait cent fois treſſaillir cette joyeuſe troupe,
Qui mêle en ſon ivreſſe, aux chants mélodieux,
Les rapides accords du luth harmonieux.

Mais que veut ce jeune homme ? on l'écoute en ſilence.
Caïn le voit, pâlit, rougit à ſa préſence.
« Amis ! que tout vous rie, & pour mieux aſſurer
Ce bonheur dont le Ciel nous voulut honorer,
Ecoutez : C'eſt ſans doute un Ange qui vous aime;
Ou plutôt c'eſt le Ciel qui m'inſpire lui-même.

La terre, dans ces lieux, docile à nos deſirs,
Semble, il eſt vrai, dit-il, veiller à nos plaiſirs;

Mais cette terre, amis, plus long-temps négligée,
Peut en ingrat désert être soudain changée.
Est-ce vous, est-ce moi, qui forcerons alors
Cette avare campagne à céder ses trésors ?
Nos doigts accoutumés à courir sur la lyre,
Fixés sur le rateau, pourront-ils le conduire ?
Et nos fronts, qui toujours reposent ceints de fleurs ;
Sauront-ils du soleil défier les chaleurs ?
M'en croirez-vous, amis : quand tombant des montagnes
La nuit d'un voile épais couvrira les campagnes,
Courons, des Laboureurs inondons le séjour ;
Et lorsque travaillés des fatigues du jour,
Dans un sommeil paisible ils oublieront leurs peines,
Amis, fondons sur eux, & chargeons-les de chaînes.
Tout ce peuple grossier est fait pour nos besoins ;
Esclaves trop heureux, les hommes, par leurs soins,
Dans nos champs cultivés enchaînant l'abondance,
Nourriront de leurs maux notre aimable indolence :
Leurs femmes, leurs enfans serviront nos beautés.
Mais l'ombre doit couvrir nos projets concertés ;
Au risque d'un combat le jour peut nous réduire ».

Il a dit, & soudain la troupe qui l'admire,
Par des clameurs de joie approuve son dessein,

Et la scène a déjà changé devant Caïn.
La nuit sur l'Univers étend son aîle noire ;
Le projet se consomme, & des chants de victoire,
Les cris d'un peuple entier qui pleure sur ses fers,
Confondus, prolongés, épouvantent les airs ;
Et la flamme, embrasant les chaumières croulantes,
S'élève jusqu'aux cieux en colonnes sanglantes,
Erre & bat les rochers dont le front rougissant
Repousse au loin un jour immense & pâlissant.
Aux funèbres lueurs de ce vaste incendie,
Caïn voit ses enfans, voit leur race avilie,
Devant les fils d'Abel marcher les bras liés,
Comme un troupeau bêlant de moutons effrayés.

Tel fut son rêve; hélas! il en frémit encore,
Quand du fond du bosquet, au flambeau de l'aurore
Abel le voit, s'approche à pas impétueux,
Et reposant sur lui son œil affectueux :
« Réveille-toi, Caïn! réveille-toi, mon frère;
Déjà l'astre du jour s'élève & nous éclaire,
Et ton Abel encor ne t'a point embrassé.
Caïn !.... mais réprimons ce desir empressé;
Vous, zéphirs, gardez-vous d'agiter les feuillages;
Et vous, Chantres ailés, suspendez vos ramages....

Il repoſe.... craignons de hâter ſon réveil ;
Ses membres fatigués ont beſoin de ſommeil...
Mais il vient de gémir ; il me nomme ! il m'appelle !
O Ciel ! & ſur ſon front la fureur étincelle !
Fuyez, ſonges affreux... Dieu ! rendez-lui la paix,
Et qu'en ſe réveillant il chante vos bienfaits » !

Il s'éloigne à ces mots, & ſous une ombre épaiſſe
S'aſſied impatient de ſa vive tendreſſe,
Rêveur, & ſur Caïn les yeux toujours fixés.
Ainſi, la gueule ouverte & les crins hériſſés,
Dormant au bord d'un antre, un lion homicide
Force, quoiqu'aſſoupi, le voyageur timide
De reculer, de fuir par d'obliques détours,
Tout pâle, & ſans danger friſſonnant pour ſes jours.
Qu'un trait ſifflant dans l'air vole au monſtre & le bleſſe,
Auſſi prompt que le coup ſur ſes pieds il ſe dreſſe,
Cherche ſon ennemi, gronde, écume en fureur ;
Et dans tout ce qu'il voit immolant le Chaſſeur,
Il déchire un enfant qui fuyait vers ſa mère :
Tel Abel s'épouvante à l'aſpect de ſon frère ;
Tel ſe lève Caïn, les yeux étincelans,
Du pied frappant la terre, & les membres tremblans,
Terrible, impatient du jour qu'il voit encore.

« Tombe sur moi le Ciel ! que l'Enfer me dévore !...
Je n'ai jamais senti, je ne sens que douleurs,
Et pour dernier tourment je vois que mes malheurs
Doivent s'éterniser dans ma race future....
Et tu ne t'ouvres pas ! en vain je t'en conjure,
O terre ! un Dieu cruel est contraire à mes vœux....
Je dois vivre, il l'ordonne, & vivre malheureux !
Et de peur que l'espoir d'un avenir tranquille
A souffrir le présent ne me rendît docile,
Sa main, sa main barbare a levé le rideau
Qui de mes maux futurs me voilait le tableau !
Jour maudit où ma mère obtint par ma naissance
De sa fécondité la première assurance !
Et vous, champs renommés par son enfantement,
Des vengeances du Ciel soyez un monument.
Puisse à vous cultiver l'homme perdre sa peine !
Puisse, en vous parcourant, une terreur soudaine
Du voyageur muet ébranler tous les os,
Et toi, monde odieux, rentrer dans le chaos » !

Ainsi Caïn s'emporte ; Abel tremblant l'écoute ;
Il avance, il hésite, avance encore, & doute :
« O mon frère ! a-t-il dit... Mais non... fuyons ce lieu ;
Ce n'est point lui... mon frère eût-il blasphémé Dieu ?

Caïn ! où donc es-tu ? qu'en mes bras je te ferre !
« Le voici, répond-il d'une voix de tonnerre ;
C'eft moi ; reconnais-tu ce frère criminel,
Jeune & beau favori du Vengeur éternel ?
Te l'a-t-il dit ce Dieu, que ma race profcrite
Doit, efclave, ramper fous ta race bénite ?
Et des champs à tes fils épargnant les travaux,
S'épuifer pour nourrir leur tranquille repos ?...
Eloigne-toi, perfide » ! « Ah, Caïn ! ah, mon frère !
Quel fonge a contre Abel rallumé ta colère ?
A peine le jour luit, j'accourais t'embraffer :
Cruel ! & de tes bras je me vois repouffer ;
Moi qui m'étais promis tant de vives careffes !
Eft-ce là ton amour ? font-ce là tes promeffes ?
Ne puis-je t'infpirer que haîne & défefpoir ?
Oh ! quand luira ce jour où les cris du devoir,
Réveillant dans nos cœurs l'amitié fraternelle,
Rapporteront la joie à l'ame paternelle
Où ta haîne obftinée entretient la douleur !
Non, tu ne me hais point ; juge mieux de ton cœur.
Cette réunion devant le Ciel jurée,
Tu n'as pu l'oublier, elle eft pour moi facrée.
T'ai-je offenfé depuis ? comment ? quel jour ? en quoi ?
Parle... Mais quels regards tes yeux lancent fur moi !

Je ſuis Abel, ton frère.... ah! ſouffre qu'il t'embraſſe»!
« Serpent! n'approche point... crains tout. Vaine menace:
Son cœur entraîne Abel, & vers l'ingrat qui fuit
Il court les bras ouverts, & l'appelle, & le ſuit;
L'appelle encor, l'atteint de la voix, de la vue:
Mais le cruel chargé d'une lourde maſſue,
Sourd aux cris de ſon frère, & prompt à l'éviter,
Où ſa fureur le guide il ſe laiſſe emporter.
« Regarde qui tu fuis; c'eſt un frère qui t'aime
Beaucoup plus que le jour, plus encor que lui-même;
C'eſt Abel». A ce nom il revient ſur ſes pas.
Abel impatient ſe jettait dans ſes bras.
Caïn, que vas-tu faire?... ah, malheureux! arrête....
C'en eſt fait; la maſſue a ſifflé ſur ſa tête;
Abel tombe, & bleſſé d'un coup trop aſſuré,
Se roule, ſe débat, ſanglant, défiguré,
Cherche encore de l'œil l'humble toit de ſon père,
Et tourmentant ſa voix pour appeller ſon frère,
Lui pardonne des yeux, & meurt. Lâche aſſaſſin,
Après ce coup fatal qu'eſt devenu Caïn?
Le voyez-vous pâlir, entouré de ſon crime,
D'un œil épouvanté regarder ſa victime,
Qui lutte avec la mort, traînant de longs ſoupirs,
Reculer, friſſonner, s'éloigner en deſirs,

Et rester enchaîné dans ce lieu redoutable?
L'entendez vous crier d'une voix lamentable :
« Ranime-toi, mon frère ! Abel, ranime-toi !
Cet œil fixe & mourant détourne-le sur moi !
Va, je ne te hais point, pardonne-moi ma rage:
Abel!... Comme le sang inonde son visage!
Qu'ai-je fait? malheureux ! malheureux, qu'ai-je fait ?
J'ai pu l'assassiner !... Eh ! quel fut son forfait?
Mais il vient d'agiter sa tête appesantie;
Peut-être... » Il a saisi ce cadavre sans vie,
Le soulève, & toujours doutant de son trépas :
« Abel ! mon frère ! Abel ! Abel ne m'entend pas !
C'en est fait, il n'est plus... & ma main criminelle
Vient d'enseigner le meurtre à la race mortelle !
Fuyons ; comment ? où fuir ?... Ah ! déjà ma terreur
Croit entendre, croit voir une mère, une sœur,
Et mon épouse même, & le plus tendre père
Me redemander tous le fils, l'époux, le frère
Que mon bras ennemi leur ôta dans Abel.
Que leur dirai-je ? hélas » ! Il regarde le Ciel,
Se déchire le sein, se meurtrit le visage,
Et s'enfonce, en criant, dans l'ombre du bocage.

Des maux qu'il a causés le Démon orgueilleux,

Se lève, touche au Ciel de son front sourcilleux;
Couvre Abel de ses yeux étincelans de joie,
Et s'admirant en lui: « Que l'enfer me revoie,
Dit-il, & que Satan s'égale encore à moi!
Par ce triomphe seul je puis marcher son roi.
Et toi, l'ami du Ciel, frère, amant, fils si tendre,
Lève-toi, chante un Dieu qui n'a pu te défendre.
Ce Dieu créa le monde, il commande à la mort,
Il s'en flatte du moins... &, maître de ton sort,
Pouvant te rendre au jour, il hésite, il balance.
Je l'ai donc une fois convaincu d'impuissance ».
Et regardant les Cieux, il les brave de l'œil.

Dieu parle, & ce visage, où reluisait l'orgueil,
Du morne désespoir porte la noire empreinte;
Il s'indigne, il frémit de connaître la crainte,
Et d'un fleuve de feu couvert, environné,
Il retombe, en hurlant, dans l'enfer étonné.



CHANT HUITIÈME.

DU féjour des humains, la voix de l'innocence
S'élève jufqu'aux Cieux & demande vengeance :
Dieu, du haut de fon trône, eft frappé de fes cris;
Son trône en a tremblé; le Chérubin furpris,
Dans fa mémoire en vain cherchant l'air qu'on répète,
Se penche triftement fur fa lyre muette :
Ce palais, que la joie a toujours embelli,
D'un filence impofant tout à coup s'eft rempli,
Et trois fois auffi-tôt la foudre roule & gronde.
Un nuage enfermait le Souverain du monde;
Il s'ouvre, & laiffe voir fon front éblouiffant.
Un Archange eft nommé; l'Archange obéiffant,
D'un pas refpectueux, vers l'enceinte facrée
Marche, & couvrant fes yeux de fon aile dorée,
Se profterne, attentif aux ordres du Seigneur :
Tout le Ciel incertain écoute avec terreur,
Et l'Eternel a dit : « La Mort a, par un crime,
Ravi fur les humains fa première victime;
La gloire de mon culte, Abel enfin n'eft plus.
C'eft à toi, Gabriel, d'affembler mes Elus;

Tu veilleras près d'eux, quand la mort effrayante
Secouera ſur leur front ſa faux impatiente;
A ce dernier inſtant, où le juſte troublé
Reporte un œil craintif ſur ſon âge écoulé;
Et comptant les vertus dont ſon ame eſt ornée,
Gémit, non de finir ſa carrière bornée,
Mais de m'offrir un cœur indigne encor de moi:
Loin de lui, Gabriel, chaſſe ce vain effroi,
Dis-lui que le Seigneur, plus clément que ſévère,
S'il récompenſe en Dieu, ne ſait punir qu'en père.
Vole, & dès ce moment cherche l'ame d'Abel;
Les Cieux lui ſont ouverts. Et toi, Salachael,
Va, cours à l'homicide annoncer l'anathême.
Partez ». Tel fut l'Arrêt de l'Arbitre ſuprême;
Et le monde exhalant de longs gémiſſemens,
Tremble au bruit de ſa voix juſqu'en ſes fondemens,
Tandis que loin des Cieux, précédés du tonnerre,
Les Miniſtres ailés s'abattent ſur la terre.

Déjà paraît Abel: d'un vol précipité
Son Archange ſillonne un fleuve de clarté,
Parfume, embellit tout de ſa préſence auguſte,
S'approche, & ſouriant: « Eſprit pur, ame juſte,
Quitte ce corps groſſier, lève-toi glorieux;

Tu n'es plus à la terre, Abel est tout aux Cieux;
Viens, & connais enfin si, pauvre en ses largesses,
Dieu berce la vertu d'impuissantes promesses ».
Il parle, & de ce corps, plus prompte que l'éclair,
L'ame sort radieuse, & s'élance dans l'air.
Où suis-je?... où vais-je?... où vais-je? ô torrent de délices!—
De ton bonheur encor ce n'est que les prémices.
Vois, sens, connais ton Dieu; je t'y vais réunir.—
Et mon frère?—Il vivra.—Dieu! c'est trop le punir.
Dieu! bénissez Caïn; & vous, vous tous que j'aime,
Vous dont le cœur abhorre & craint l'instant suprême,
Epouse, mère, enfans, père désespérés,
Ne pleurez point sur moi... c'est m'outrager: mourez;
Et vers Dieu, sur mes pas, vous ouvrant une route,
Accourez, partagez le bonheur que je goûte...
Ah! s'il existe au Ciel des plaisirs imparfaits,
Mes plaisirs loin de vous le seront à jamais ».

Ainsi parlait Abel, & d'une aîle assurée
L'Ange fend avec lui les champs de l'empirée,
Environné d'un chœur de rians Chérubins:
L'air résonne, enchanté de leurs hymnes divins;
Tandis que, pénétrés d'une divine ivresse,

Et d'Abel étonné refpirant l'allégreffe,
Les habitans nombreux des céleftes vallons
Font mollement jouer fous leurs doigts vagabonds;
Ou la flûte argentine, ou la harpe éclatante :
Les vents ont fufpendu leur haleine inconftante;
Et, craignant de troubler ces chants harmonieux,
Les Aftres étonnés roulent filentieux.
L'air eft un océan de mouvante lumière,
L'éclat de Dieu jaillit fur la nature entière;
Et ce globe maudit, noir féjour du mortel,
Orgueilleux de nourrir des enfans pour le Ciel,
Treffaille, & fe revêt d'une fraîche verdure.

Cependant l'homicide errait à l'aventure;
Il veut fuir; mais, hélas! comment fuir le remord?
Pourfuivi d'un ferpent qui gliffe avec la mort,
Ainfi le voyageur d'un pied léger l'évite;
Plus fubtil le ferpent faute & vole à fa fuite:
Il va, revient en vain, le trompe en circulant;
Le monftre s'en irrite; armé d'un œil brûlant,
Dardant fa triple langue, il fe dreffe, il s'élance,
Siffle, & vainqueur enfin de toute réfiftance,
Serre fon ennemi dans fes replis nombreux:
En vain l'infortuné jette des cris affreux,

Arrachant à la fois de ſon flanc tout livide
Et des lambeaux de chair, & ce reptile avide;
Hélas! un froid venin dans ſon corps répandu,
Avec ſon ſang déjà circule confondu.

Quoi! par-tout voir Abel expirant ſous ma rage!
Toujours fuir, & toujours retrouver cette image!
Je l'ai bien mérité: barbare que je ſuis!
Où me cacher? que faire? où traîner mes ennuis?
Encor s'il m'eût aimé d'un amour moins ſincère,
S'il m'avait outragé, s'il eût maudit ſon frère;
Oui, l'on m'excuſerait: mais l'avoir maſſacré,
Quand d'un bras careſſant il me tenait ſerré;
Au moment où ſon cœur enflammé de tendreſſe,
Battait contre le mien, partageait ma triſteſſe:
Cruel! eſt-ce un forfait qu'on puiſſe pardonner?
Inſenſé! c'eſt par-là que j'ai cru détourner
Les revers que du ſort mes enfans ont à craindre!
Qu'entends-je? c'eſt mon frère... il ſemble encor ſe plaindre.
Ah, malheureux! fuyons ce ſang qui me pourſuit,
Fuyons, fuyons ces lieux, où le jour & la nuit
Doivent m'offrir ſans ceſſe, & la mort, & mon crime,
Et le courroux du Ciel, hélas! trop légitime,

Peints dans tous les objets dont je marche entouré !

Vous l'euſſiez auſſi-tôt vu fuir déſeſpéré ;
Mais un nuage en feu s'abat, tonne, le couvre,
Et de ſon large flanc, qui réſonne & s'entr'ouvre,
Une voix formidable eſt ſortie en ces mots :
Qu'as-tu fait de ton frère ? Et par-tout les échos
Rediſaient, effrayés : *ton frère*; & l'homicide :
Eh bien, mon frère, eh bien, m'en a-t-on fait le guide ?
Et frappé de terreur, confus, défiguré,
Sur ſes genoux tremblans il recule égaré ;
Quand tout couvert de feux, du nuage s'élance
Un Ange : il n'avait point cet air de bienfaiſance
Qui décèle aux humains un miniſtre de paix ;
Les menaces du Ciel vivent dans tous ſes traits ;
Géant énorme, il marche & fait gémir la terre ;
Dans l'une de ſes mains flamboyait un tonnerre,
L'autre s'appeſantit ſur le front du pécheur :
Perfide ! arrête, tremble, écoute un Dieu vengeur.
Qu'as-tu fait ? J'avais dit que l'envie & la haîne
Introduiraient la mort parmi la race humaine :
Abel meurt ſous tes coups ; je ſuis juſtifié ;
Mais ton forfait m'outrage, & n'eſt point expié ;
L'innocence en gémit... eh bien, tes mains avides

Tourmenteront

Tourmenteront en vain les campagnes arides.
J'ai parlé : plus de champ qui ſoit fécond pour toi.
Cherche à préſent un Dieu moins terrible que moi ;
Et s'il eſt un pays libre de ma puiſſance,
Où ne puiſſe avec toi parvenir ma vengeance,
Voles-y, tu le peux ; je fus ton père, ingrat !
Mais dans moi, dans ce père, après ton attentat,
Vois un Dieu, ſois maudit : c'eſt là ta deſtinée.

Plein de honte, ſans voix, & la tête inclinée,
L'homicide écoutait, morne d'étonnement,
Et ſous le bras divin reſtait ſans mouvement ;
Mais ſon ame en ſecret gémiſſait agitée,
Autant & plus encor que le coupable athée,
Lorſque la foudre en main, tonnant du haut des airs,
L'Eternel à ſes yeux gourmande l'Univers ;
Qu'il voit ſous des palais la terre déchirée
Se rejoindre & couvrir leur voûte dévorée ;
Et les temples ſacrés qu'ont profanés ſes pas,
Entrechoquer leurs tours & voler en éclats ;
Quand parmi ce tumulte, où le monde entier veille,
Les plaintes des mourans allarment ſon oreille,
Que la terre vomit contre un ciel ténébreux
Des rochers embraſés, des colonnes de feu

Qui n'éclairent au loin que d'immenſes ruines,
Monumens trop certains des vengeances divines;
Alors, alors il pleure, & ſon cœur effrayé,
Confeſſant, malgré lui, le Dieu qu'il a nié,
Il tombe ſans chaleur ſur la terre ébranlée.
Ainſi trembla Caïn; ſon ame déſolée
Long-temps cherche une voix pour dépeindre ſes maux;
Sa voix s'éleve & meurt au milieu des ſanglots.
Hélas! pour te fléchir, oui, je ſuis trop coupable:
Dieu terrible! dit-il, vengeur inexorable!
Tu me proſcris! où fuir? Hélas! eſt-il des lieux
Où puiſſe le méchant ſe cacher à tes yeux?
J'aurai beau promener ma courſe vagabonde,
Ta vengeance avec moi traverſera le monde;
Heureux ſi quelque ami, me déchirant le ſein,
Délivrait l'Univers d'un infâme aſſaſſin. —
D'un monſtre... Sois chargé d'un plus cruel ſupplice,
Quiconque aurait ſur toi levé ſa main propice?
Les remords dévorans, imprimés ſur ton front,
Doivent aſſez parler aux yeux qui les verront,
Pour qu'on diſe: voilà Caïn le fratricide,
Ecartons-nous des lieux qu'a foulés ce perfide.

L'Ange fuit, & ſon vol a bouleverſé l'air;

L'éclair dans un ciel noir pourſuit, croiſe l'éclair;
Les vents, en mugiſſant, répandent les ravages,
Etendent la pouſſière en immenſes nuages,
Et courbant les forêts, emportant les buiſſons,
De leurs débris confus inondent les moiſſons.
Tandis que de l'aurore au couchant élancée,
La foudre, ſans repos, par la foudre preſſée,
Environnant Caïn de l'aſpect du trépas,
Gronde dans l'ombre, éclate, & tombe avec fracas;
A ce bruit effrayant, des ombres fugitives
Semblent en longs regrets traîner leurs voix plaintives:
Vous diriez qu'au proſcrit la nature en fureur
Par ce vaſte déſordre exprime ſon horreur.
Ces mots frappent encor ſon oreille troublée:
Sois maudit, malheureux! La tête échevelée,
Sombre, tout friſſonnant, & les bras étendus,
Il roule autour de lui ſes regards éperdus;
Et recevant la mort à chaque éclair qui brille,
Il veut du moins tomber aux pieds de ſa famille;
Mais ſes genoux rétifs trompent ſa volonté.
Dieu! de quel déſeſpoir ſon cœur eſt tourmenté!
Ses yeux gonflés de pleurs ne ſauraient en répandre:
L'orage a diſparu; lui, croit toujours l'entendre
Mugir en s'étendant, gronder & retentir:

Tout à ses yeux paraît vouloir s'anéantir;
Et je respire encor! Dieu cruel! Dieu barbare!
De mon sang par pitié daigne être moins avare!
La mort est le seul don que j'attends de ta main.
Montagnes, couvrez-moi, terre, abîme ton sein,
Engloutis mon forfait, mes jours, & mon supplice...
Non, non, n'espérez point qu'à mon gré je périsse...
Dieu, la terre, les monts, tout est sourd à mes cris.
M'abreuver de mes pleurs, dévorer les mépris,
Mourir autant de fois que j'ai d'instans à vivre,
Voilà, voilà, Caïn, quel sort doit te poursuivre.
Ah! maudit soit ce bras trop docile à mes vœux,
Qui plongea dans son sang mon frère malheureux.
Qu'il sèche sur mon corps, comme un rameau débile,
Sans écorce, blanchi sur un chêne stérile;
Et toi, jour odieux, où le plus noir démon,
Par un songe imposteur égara ma raison,
Que toujours le soleil plein de taches errantes,
Et ne parsemant l'air que de lueurs mourantes,
Paraisse avec regret te rendre à nos climats!
Que l'Univers entier, redoutant le trépas,
Marque de cris affreux ton retour & ta fuite!
La terre avec Caïn par l'Eternel maudite,
Peut-elle trop long-temps rappeler aux humains

L'horreur de l'attentat dont j'ai rougi mes mains ?
Mais ces foudres, ces vents, leur immenſe murmure,
Cet appareil de mort embraſſant la nature,
Leur peindra-t-il aſſez les tourmens de mon cœur ?
D'autant plus malheureux que j'en ſuis ſeul auteur,
Que les méritant tous, quelque ſort qui m'accable ;
Je n'aurai jamais droit aux pleurs de mon ſemblable.

Non loin de l'homicide, un chêne audacieux
De ſon front mutilé menace encor les Cieux,
Et fier d'être ſemé d'un reſte de feuillage,
Sur la mouſſe brûlée ouvre un informe ombrage,
Noir des coups du tonnerre & par les vents briſé ;
C'eſt là qu'il s'eſt aſſis, de forces épuiſé.
Sa tête peſamment contre l'arbre rangée,
Des pavots du ſommeil repoſait ombragée ;
Et ſes membres long-temps flétris par la douleur,
Déjà ſe rempliſſaient d'une jeune vigueur,
Indolemment jetés ſur l'herbe défleurie :
Tout à coup il ſe lève, & furieux s'écrie :
« Oui, je l'entends gémir, je vois ſon ſang couler ;
Eh ! quelle main cruelle oſe bien l'immoler ?
Arrêtez ; c'eſt mon frère ; oui, c'eſt Abel : perfide !
Mais où va ton erreur chercher le parricide ?

Toi ſeul, toi ſeul as pu commettre un tel forfait!
O mon frère! mon frère! ah! par ce que j'ai fait
Juge, ſi tu m'aimas, quel ſort me déſeſpère;
Et ceſſe par pitié de pourſuivre ton frère ».
En des rêves affreux triſtement abſorbé,
Près du chêne, à ces mots, Caïn eſt retombé.

Bientôt le ſage Adam, ſuivi de ſa compagne,
Sort, & d'un pied tardif traverſant la campagne,
Demande où ſont ſes fils, qui les tient arrêtés?
Que font-ils? & pourquoi ſe ſont-ils écartés
Avant d'avoir payé leur tribut de tendreſſe?
Abel, Abel ſur-tout l'étonne, l'intéreſſe;
Jamais de ſes travaux Abel n'ouvrit le cours,
Sans avoir embraſſé les auteurs de ſes jours;
Et ce fils vertueux, ce fils qui nous adore,
Aujourd'hui dans les champs a devancé l'aurore.
Ah! courons, chère épouſe, allons chercher mon fils.
Mon fils, n'en doutons point, ſous quelque ombrage aſſis,
Elevant juſqu'au Ciel ſon ame noble & pure,
Entretient dans ſes chants le Dieu de la nature:
Mais je veux le revoir; pardonne à mon effroi,
Le jour le plus riant devient ſombre pour moi,
Si, par bénir ſes fils Adam ne le commence:

Viens... Eve autant que toi désire sa présence.
Mais vois ces fruits dorés, & connais mon dessein;
Jai dit: avec Adam j'irai trouver Caïn;
Il recevra ces fruits de la main de sa mère,
Il verra ma tendresse & l'amour de son père;
Et, sensible à nos soins, j'ose au moins l'espérer,
Nous ne l'entendrons plus sans cesse murmurer,
Se plaindre que son frère, objet de préférence,
Est seul chéri de nous...» « Que j'aime ta prudence!
Oui, volons vers Caïn; l'éclat de ce beau jour
A dû rendre son cœur plus docile à l'amour.
Soudain, pressant leur pas appesantis par l'âge,
L'un sur l'autre appuyés, ils montaient au bocage.
Au détour d'un sentier, deux arbres opposés,
Laissant tomber leurs bras épaissis & croisés,
Forment sur leur passage une large barrière:
Eve, pour la franchir, s'avance la première,
L'entrouvre... Dieu! que vois-je?... Aussi-tôt sur ses pas,
Tremblante, elle recule, & volant dans les bras
D'un époux qui frissonne & la soutient à peine....
Un homme, lui dit-elle, étendu sur l'arène!...
D'une aveugle terreur ne va pas m'accuser,
Non, ce n'est point ainsi que l'on peut reposer;
De son front tout poudreux il presse la verdure:

C'eſt la taille d'Abel, ſa blonde chevelure...
Le vois-tu? c'eſt lui-même.... ô mon fils! lève-toi,
Et ſecoue un ſommeil qui me glace d'effroi!
Mon fils!... Epouvanté de ſon morne ſilence,
Adam vers le cadavre impatient s'élance...
Du ſang! Eve! du ſang!... A ces terribles mots,
Eve d'un cri ſubit a frappé les échos;
Elle tombe mourante, & ſa tête oppreſſée
Sur le cœur d'un amant repoſe renverſée.
Hélas! que fera-t-il? comment la ſecourir?
Lui même de douleur ſe ſent prêt à mourir.
Avez-vous jamais vu des figures ſacrées,
Autour d'un vieux tombeau s'embraſſant, éplorées:
Près du cadavre ainſi tous deux ſiègent muets.

Tout à coup échappé de la nuit des forêts,
Le coupable en ces lieux rentre, en voyant ſa mère,
Immobile & ſans voix dans les bras de ſon père,
Qui dort inanimé ſous le poids du chagrin:
Tremblez, dit-il, c'eſt moi qui ſuis ſon aſſaſſin;
Il vous ſied bien, cruels, de plaindre ma victime!
Votre lâche foibleſſe eſt cauſe de mon crime.
Vous ſeuls m'avez perdu; ſoyez maudits tous deux:
Je ſuis ſon aſſaſſin. Il dit: déjà loin d'eux,

Solitaire, il parcourt les bois vaftes & fombres,
Et cache fes remords dans l'épaiffeur des ombres.

Mais au bruit de fa voix, Adam tout étonné,
Rompant le froid fommeil qui le tient enchaîné;
Vient de rouvrir fes yeux, & d'un regard timide
Cherche encor, mais en vain, les pas de l'homicide.
« Là d'un fils adoré le cadavre s'étend,
De pouffière noirci, de meurtre dégouttant;
Ici, fur fon fein même, une époufe chérie
Peut-être fans retour languit évanouie :
Où fuis-je? ô mère! ô fils! ô père infortuné!
Voilà ce que mon cœur avait trop deviné!
Comme il eft étendu! mon fils... & c'eft ton frère...
Le monftre!... hier encor (qui ne l'eût dit fincère?)
Te jurait devant moi le plus conftant amour;
Et c'eft lui, c'eft fa main qui t'a ravi le jour!
A cette heure, en ces lieux il ofait nous le dire...
Il ofait... Quoi! celui qui vient de me maudire,
Ce barbare eft mon fils!... Ce cadavre glacé,
Qui dans des flots de fang nage ici renverfé,
Il eft auffi mon fils!... Ah! lorfque la Juftice
De ma rebellion prononça le fupplice,
Devais-tu me cacher la moitié de mon fort?

Tu ne m'avais, ô Ciel! annoncé que la mort.

Et toi, mon ſeul eſpoir; toi, mon unique aſile,
Es-tu morte en mes bras? tu reſtes immobile:
Eve... hélas! ſur nos maux ton œil craint de s'ouvrir;
C'eſt donc moi, c'eſt moi ſeul qui dois vivre & ſouffrir?
Cependant je bénis ta volonté ſuprême,
Grand Dieu! Mais quelle horreur s'empare de moi-même?
Eſt-ce la mort? ô mort! frappe tes derniers coups,
Joins le père à ſon fils, joins l'amante à l'époux...
Abel!... Il n'eſt donc plus? Une ſueur mortelle,
De ſon front pâliſſant ſur ſes membres ruiſſelle;
Sa voix meurt, & ſes yeux, de larmes obſcurcis,
Se fixent triſtement ſur le corps de ſon fils.

Des chaînes de la mort Eve enfin dégagée,
Lève inſenſiblement ſa tête ſoulagée;
Et du fond de ſon cœur oppreſſé de ſanglots,
Foible, & tout effrayée, elle exhale ces mots:
« S'éloigne-t-il? Adam! Adam! ſa voix tonnante
Ne vient plus retentir ſur mon ame tremblante.
Il nous maudit... ingrat! ſi c'eſt un jeu pour toi,
Maudis ta mère encor, mais ne maudis que moi.
C'eſt moi, moi dont la main vous plongea dans l'abyme,
Adam n'a pu vouloir ni commettre le crime;

Et mon fils, par ton bras, c'eſt moi qui l'ai frappé.
Mon fils » !... Ce nom dans l'air s'eſt à peine échappé,
Déjà ſur le cadavre elle tombe étendue,
L'embraſſe, & d'une voix qui n'eſt plus entendue,
Elle s'écrie : « Abel ! mon fils ! Abel ! Abel !
C'en eſt fait, & ſa mort comble en ce jour cruel
La malédiction contre nous prononcée.
La voilà cette mort qui nous fut annoncée !
Mais ſur qui s'eſt levé le bras du meurtrier ?
Etait-ce à l'innocent à mourir le premier ?
Ah ! dis-moi qu'aujourd'hui ta haîne eſt mon partage,
Dis-moi que tes revers ont été mon ouvrage,
Laiſſe-moi voir tes pleurs : Adam ! n'eſt-ce pas moi
Qui d'un Dieu trop jaloux te fis trahir la loi ?
Mon forfait t'a perdu, j'en dois ſentir la honte ;
Oſe du ſang d'un fils me redemander compte.
Vous, enfans malheureux, venez réclamer tous
Un frère qui, ſans moi, vivrait encor pour vous.
Hélas ! en expirant a-t-il maudit ſa mère ?...
— Crois plutôt qu'il ſongeait combien ſerait amère
La douleur que ſa mort verſerait dans ton ſein.
Mon fils a pardonné même à ſon aſſaſſin.—
Voilà ce qui me rend encor plus criminelle...
O mon fils ! ô mon fils !...— Que veux-tu donc, cruelle ?

Toujours te reprocher les maux que mon cœur sent ?
Eh ! quel crime as-tu fait, dont je sois innocent ?
Va, nous fûmes tous deux également coupables,
Nous en portons la peine; & nos cris lamentables,
Et tes embrassemens, & mes pleurs superflus
Ne ranimeront point notre Abel qui n'est plus.
Soumettons-nous, fuyons loin de ces lieux funestes;
Abandonne à la mort ces déplorables restes;
Suis-moi... Ce désespoir où ton cœur est plongé,
Semble accuser le Ciel de s'être trop vengé.
Il te voit, il m'entend, ce Ciel juste & terrible;
Il sait qu'il est pour toi le coup le plus sensible;
S'il allait...— Il n'a plus de fils à m'arracher...—
Quoi ! mon amour, quoi ! rien ne peut t'en détacher ?—
Laisse-moi dans son sang mêler encor mes larmes.—
Viens, suis-moi, mes tourmens ont-ils pour toi des charmes ?—
Que je l'embrasse encor pour la dernière fois !—
Chère épouse !— Ah, cruel ! je t'entends, je te crois,
Ton Dieu dans ce moment me défend d'être mère...
Sans doute il me faudrait, pour ne point lui déplaire,
Voir mon fils tout sanglant, &, sage en mes douleurs,
Me vaincre, à ton exemple, & dévorer mes pleurs;
Je laisse à ta vertu cet excès de constance,

Et je me plains d'un Dieu qui punit l'innocence;
Ou plutôt c'eſt à toi de répondre pour lui.
Où mon Abel eſt-il? parle, eſt-ce d'aujourd'hui
Que nous craignons Caïn? que tu connais ſa haîne?
N'en prévoyais-tu pas la ſuite trop certaine?
Et tu n'as pas tremblé? Sur quelle foi, comment
As-tu pu de mon fils t'éloigner un moment?
Que faiſais-je moi-même? où m'étais-je égarée,
Quand le monſtre eſt ſorti, quand ſa main abhorrée
Sur ſon front innocent levait les premiers coups?
O Ciel! ô fratricide! ô trop aveugle époux!
Qu'avez-vous fait d'Abel? Ah, vérité funeſte!
Le cadavre inſenſible eſt tout ce qui me reſte».
Soudain l'expreſſion ſemble fuir ſa douleur,
Et ſa douleur muette héſite ſur ſon cœur.
O femme! ô mère, hélas! mère trop malheureuſe!
Le viſage couvert d'une pâleur hideuſe,
Malgré les cris d'Adam, malgré tous ſes efforts,
Voyez-la de nouveau s'élancer ſur ce corps,
De nouveau le ſerrer dans ſes mains défaillantes,
Coller ſa froide bouche à ſes levres ſanglantes,
Y reſpirer la mort trop tardive à ſon gré,
Et baignant de vains pleurs ſon front défiguré,
S'étendre, en ſoupirant, & reſter immobile.

Dieu, qui protèges l'homme à tes ordres docile,
Peux-tu, cédant la palme aux fureurs de Satan,
Dans ce moment fatal abandonner Adam?
Oui, s'il éprouvait ſeul les traits de ta juſtice,
Il t'eût fait de ſes maux un noble ſacrifice;
Mais voir d'un cœur ſoumis, voir d'un œil aſſuré
Son épouſe mourir ſur ſon fils maſſacré;
Cet effort ſi cruel, grand Dieu! peux-tu l'attendre?
A ce triſte ſpectacle, il me ſemble l'entendre
Maudire, & ſes deſtins, & ſon crime, & ſes jours,
Appeller à grand cris la mort qui fuit toujours.
Tout paraît s'attendrir; l'aſtre du jour s'arrête,
Et d'un voile ſanglant enveloppe ſa tête;
Le vent craint de frémir, caché dans ſa priſon,
Un ſilence inquiet embraſſe l'horiſon.
L'écho ſeul avec lui, l'écho gémit ſans ceſſe,
Et l'Univers entier reſpire la triſteſſe.

Mais déjà, déchirant ſon voile nébuleux,
Le ſoleil montre un front armé de nouveaux feux;
Et vainqueur de la nuit qui couvrait ſa carrière,
L'enferme & l'engloutit dans des flots de lumière:
Tout rit, tout ſe colore, & la terre & les cieux,
Tandis que, s'abaiſſant en orbe radieux,

Un nuage doré ſur les champs ſe repoſe,
S'entr'ouvre, & de ſes flancs ſur la terre dépoſe
Un Archange chargé des loix du Dieu vivant,
Et ſoudain diſparaît, emporté par le vent.
L'Ange de paix s'avance; une robe azurée
Sur ſa taille élégante avec grace ſerrée,
S'allonge en vaſte queue, & dans l'air parfumé,
Flotte au gré du zéphir ſous ſes plis enfermé:
Dans ſon port, dans ſes yeux, ſur ſa face fleurie,
Avec la majeſté la douceur ſe marie;
Et les fleurs, défiant l'outrage du ſoleil,
Balancent ſur ſes pas leur calice vermeil.

Plein d'Eve, plein d'Abel, à leurs corps immobiles
Tour à tour prodiguant ſes ſecours inutiles,
Adam ne voit, hélas! ni l'Ange du Seigneur,
Ni du monde embelli la nouvelle ſplendeur.
Le Miniſtre divin partage ſes alarmes.
« Soyez bénis, ô vous, qui baignez de vos larmes
Ce reſte enſanglanté du plus cher des enfans;
Dieu, ſans être touché, n'a pu voir vos tourmens;
Il chérit l'homme encor, & c'eſt lui qui m'envoie.
A la mort en ce jour il ſuffit d'une proie.
Eve, ſors du ſommeil dont tes yeux ſont couverts;

Les hommes, il eſt vrai, par des chemins divers,
Tout à tour au tombeau doivent un jour deſcendre;
Et le père & le fils réuniront leur cendre...
Mais de tes jours encor le terme eſt éloigné.
Et qu'eſt-ce que la mort? C'eſt l'inſtant fortuné
Où, de ſon corps groſſier ſecouant la pouſſière,
L'ame court ſe rejoindre au Dieu de la lumière.
Pourquoi donc tous ces pleurs, ce déſeſpoir mortel?
Seriez-vous malheureux du ſort heureux d'Abel?
Je ſais que ſa vertu, je ſais que ſa tendreſſe
Charmaient de vos vieux ans la pénible foibleſſe,
Qu'avec lui les plaiſirs s'envolent de vos bras;
Mais l'Eternel enfin ne vous reſte-t-il pas?
Ce fils même où vivaient toutes vos eſpérances,
S'il a pu ſur la terre adoucir vos ſouffrances,
Pourra-t-il moins pour vous, aſſis près du Seigneur,
Des graces & des biens inépuiſable auteur?
Ah! ranimez enfin votre force épuiſée,
Soyez dignes d'Abel. Que la terre creuſée
Reçoive de vos mains ſon corps enſeveli.
Tel eſt l'ordre de Dieu». De ce Dieu tout rempli,
L'Ange, à ces derniers mots, d'une clarté brillante
Les couronne, & déjà de ſa bouche éloquente
La conſolation a paſſé dans leur cœur.

Ainſi

Ainſi, dans un déſert le brûlant voyageur,
Au ſeul gazouillement d'une onde deſirée,
Retrouve la moitié de ſa force égarée.
D'une longue ſurpriſe Adam reſte frappé;
Et d'un nuage d'or l'Archange enveloppé,
S'élève par degrés au deſſus de la terre,
Vole, prompt à ſe perdre au ſéjour du tonnerre;
Quand d'un nouveau courage enflammant ſa vertu,
Mais le cœur cependant de regrets combattu,
Eve ſur ſes genoux le redreſſe tremblante,
Et ſur la main d'Adam collant ſa bouche ardente:
« Pardonne, a-t-elle dit, au trouble de mes ſens
Tous les noms odieux, les reproches cuiſans
Dont une injuſte épouſe a chargé ce qu'elle aime.
Hélas! contre mon Dieu j'ai vomi le blaſphême;
Et lorſque d'un regard il pouvait m'accabler,
Par la voix de ſon Ange il vient me conſoler.
Feras-tu moins que Dieu, toi que mon cœur adore,
Que j'oſais outrager, & qui m'aimes encore?
Mais ton amour, Dieu même, & toute ſa bonté,
Rien ne me rend, hélas! le fils qui m'eſt ôté.—
La Mort nous le rendra, puiſque ſa main cruelle
Ne s'étendra jamais ſur notre ame immortelle,
Et bientôt la vieilleſſe amenera le jour

Qui doit nous rassembler dans le même séjour.
Oui, qu'à ce doux espoir tout notre cœur se livre.
Quoi! frappés du trépas, nous sommes sûrs de vivre!
L'homme doit en durée égaler son Auteur,
Et nous pourrions ramper vaincus par la douleur!
Non, non, élevons-nous jusqu'à l'Etre suprême,
Soyons dignes de lui, d'Abel, & de nous-même;
Marchons, portons ce corps loin de ce triste lieu;
Hélas! sur l'homicide (il est encor son Dieu,
Et sans doute Caïn a pleuré sur son frère)
Si l'Eternel jetait un regard moins sévère!
Il peut lui pardonner; & nous, foibles humains,
Volons exécuter ses ordres souverains.
Viens, Eve! — Je te suis; que ta vertu m'enflamme!
Tu sais vaincre, charmer, & rassurer mon ame;
Et je m'attache à toi comme un foible arbrisseau,
Qui, pour se soutenir, embrasse un vieil ormeau ».
Elle dit; & d'Abel la dépouille sanglante
Déjà couvre d'Adam l'épaule gémissante;
Sous ce poids précieux il marche chancelant,
Et sa femme de loin le suit d'un pied tremblant,
Rêveuse, pâle encore, & sur ce corps livide
Reportant, malgré soi, son œil toujours humide.

LE CHARME DES BOIS.

STANCES.

QUE j'aime ces bois ſolitaires !
Aux bois ſe plaiſent les Amans;
Les Nymphes y ſont moins ſévères,
Et les Bergers plus éloquens.

Les gazons, l'ombre, & le ſilence
Inſpirent les tendres aveux;
L'Amour eſt aux bois ſans défenſe,
C'eſt aux bois qu'il fait des heureux.

O vous, qui pleurant ſur vos chaînes
Sans eſpoir ſervez ſous ſes loix,
Pour attendrir vos inhumaines,
Tâchez de les conduire aux bois!

Venez aux bois, beautés volages;
Ici les amours ſont diſcrets:
Vos ſœurs viſitent les ombrages,
Les Grâces aiment les forêts.

Que ne puis-je, aimable Glycère,
M'y perdre avec vous quelquefois!
Avec la beauté qu'on préfère,
Il eſt ſi doux d'aller aux bois!

Un jour j'y rencontrai Thémire,
Belle comme un printemps heureux;
Ou ſon amant, ou le Zéphire
Avait dénoué ſes cheveux.

Je ne ſais point quel doux myſtère
Ce galant déſordre annonçait;
Mais Lycas ſuivait la Bergère,
Et la Bergère rougiſſait.

Doucement je l'entendis même
Dire au Berger, plus d'une fois:
O mon bonheur! ô toi que j'aime!
Allons toujours enſemble aux bois.



ÉLOGE

DE SON ALTESSE ROYALE

LÉOPOLD Ier,

DUC DE LORRAINE, &c. &c. &c.

Lu à l'Académie de Nancy.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A S. A. R.

MONSEIGNEUR

LE PRINCE CHARLES-ALEXANDRE,

DUC DE LORRAINE,

MONSEIGNEUR,

Un Auteur, avant de mettre au jour ses productions sous les auspices d'un nom illustre, doit avoir mandié son aveu : ils arrêtent ensemble, je rougis de le dire, une espèce de convention tacite, également indigne de tous deux : l'un s'engage souvent à trahir la vérité dans une Épître tissue de flatteries, dont le Protecteur rit le premier ; l'autre à payer son mensonge. J'ai dédaigné cet usage humiliant, & VOTRE ALTESSE ROYALE, loin de s'en offenser, approuvera, j'en suis sûr, l'audace d'une muse qui, pour la célébrer plus noblement, a voulu conserver toute sa liberté. Les hommages volontaires, désintéressés, sont les seuls qui plaisent aux ames délicates. Croirai-je d'ailleurs qu'un fils désavoue l'éloge d'un père, ou qu'un héros rejette le portrait d'un grand

homme? C'est celui de LÉOPOLD que j'ose offrir à VOTRE ALTESSE ROYALE. *Héritière & témoin de ses vertus, elle trouvera peut-être que je les ai peintes foiblement : je ne m'abuse point, & j'ai senti la médiocrité de mes talens; mais né dans le sein de la Lorraine, je n'ai pu résister à l'envie d'élever un monument public au meilleur de ses Souverains.*

VOTRE ALTESSE ROYALE *aima les Lettres dès son enfance; & vos exploits militaires, dont l'Europe s'entretiendra long-temps avec admiration, ont été les effets de vos lumières, bien plus encore que de votre valeur. Aussi avez-vous toujours honoré de votre auguste protection les muses, même les plus obscures, persuadé qu'après l'art de faire de belles actions, l'art le plus glorieux est de les célébrer. Il vous était réservé de donner au monde le modèle d'un grand Prince; citoyen ignoré, mais jeune encore, je me croirais heureux, si jamais, encouragé par vos regards, Appelle nouveau, j'étais digne de peindre Alexandre.*

Je suis avec un profond respect

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, GILBERT.

ELOGE

DE LÉOPOLD Ier. (1)

MESSIEURS,

C'EST d'un Grand de la terre que ma faible voix entreprend aujourd'hui l'éloge ; & la vérité n'aura point à rougir de l'encens qu'il recevra de nous. Périssent les muses qui trafiquent du mensonge & de la gloire avec les Maîtres du Monde ! La crainte, l'ambition, la faiblesse, l'intérêt, à la honte des Lettres, ont, je le sais, dans tous les temps procuré tour à tour des panégyristes aux plus cruels tyrans ; & Néron même fut loué par le Poëte de la liberté. De nos jours l'Eloquence s'est mise, pour ainsi dire, aux gages des Souverains : durant leur vie, elle s'applique à couvrir leurs injustices des couleurs & du

(1) *Léopold*, Duc de Lorraine, fils de *Charles V* & d'*Éléonore* d'*Autriche*, né à *Insfpruck* en 1679, mort à *Lunéville* en 1729, âgé de 50 ans. Ce Prince, le modèle des Souverains, & l'idole de ses sujets par sa bienfaisance & son affabilité, donna le jour à *François I*, pere de *Joseph II*, actuellement Empereur d'Allemagne.

nom des vertus, afin que les hommes trompés souffrent sans murmure le joug de l'oppression; après leur mort, on l'entend gémir sur leur tombe, & proclamer à grands cris pères du peuple, des monstres qui n'en furent souvent que les fléaux. Aussi les apothéoses des Rois sont-elles presque toujours suspectes, même aux yeux des simples, & ceux qui les ont faites, odieux & méprisables. Présage terrible sans doute pour un Orateur qui viendrait offrir à votre admiration l'image d'un Prince dont toutes les actions ne seraient pas avouées par la vertu! Mais, dix lustres après son trépas, je vais célébrer LÉOPOLD; & ce qui me rassure contre l'anathême lancé d'avance sur les Panégyristes des fronts couronnés, je vais le célébrer..... En quels lieux? C'est au milieu d'un peuple qui, trente ans, goûta sous ses loix la paix, l'abondance, & le bonheur; c'est dans une ville où je ne puis nulle part jetter les yeux, sans rencontrer des monumens de sa bienfaisance; c'est devant une assemblée où je remarque une foule d'hommes qui lui doivent leur fortune & leurs honneurs; qui, au moment où je parle, essuyent les larmes que le nom seul de leur bienfaiteur arrache à leur reconnaissance.

Respectables vieillards, vous à qui il fut donné de voir le plus grand des Princes; Magistrats,

à qui ſes travaux épargnent tant d'études, de ſoins, de veilles dans la plus honorable & la plus pénible des fonctions; vous tous, ô citoyens qui daignez m'écouter, & dont les pères ſe plaiſent encore à raconter les hautes actions de LÉOPOLD! ſoit que je peigne ce Héros renonçant aux combats, glorieux amuſemens de ſon jeune âge, ordonnant à nos contrées déſertes de ſe peupler, reſſuſcitant l'induſtrie & les Arts parmi nous, fermant la porte de ſes Etats à la guerre, les élevant, les maintenant par ſa ſageſſe au comble de la proſpérité; ſoit que je le repréſente donnant des loix, des mœurs, un caractère aux Lorrains, ou que, pénétrant les ſecrets de ſa vie privée, je faſſe voir dans un Souverain le père, l'ami, l'homme enfin accompli; élevez la voix, atteſtez les prodiges que je raconterai, rendez hommage au Reſtaurateur, au Légiſlateur de la Lorraine, au vrai Sage; & ſi mes crayons ne retracent pas toujours ſes vertus avec autant de force qu'elles ſont imprimées dans vos cœurs; en faveur de mon zèle, pardonnez à la faibleſſe de mes talens: on doit plaire aux ames reconnaiſſantes, lorſqu'on leur parle de leur Bienfaiteur.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous ne louerons pas Léopold d'avoir eu pour Ayeux une longue ſuite de Princes qui, depuis ſept cents ans, régnaient ſur la Lorraine; mais nous nous écrierons : Heureux les peuples parmi leſquels une ſi grande ame fut placée dans un ſi haut rang ! Si les premières années de l'homme annoncent ce qu'il doit être un jour, jamais fils de Héros ne donna de plus belles eſpérances à la terre; & ces germes féconds des vertus qu'il montra dans la ſuite, déjà développés par uue éducation cultivée, furent encore multipliés par le malheur, le plus excellent précepteur des humains. Charles V, qu'on ne ſaurait nommer ſans ſe rappeler Vienne menacée & délivrée du joug des Ottomans, la Hongrie conquiſe, cent combats dont il ſortit vainqueur, Charles V dépouillé de ſa Couronne, forcé de finir ſous des cieux étrangers ſa carrière, ou plutôt un exil qui commença avec ſa vie, n'avait laiſſé pour héritage à ſon fils que ſon infortune, la reconnaiſſance de l'Allemagne, & des prétentions inconteſtables ſur un trône qu'il n'avait point occupé. Digne ſang d'un tel père, Souverain réduit à ſervir, mais réſolu de faire rougir la fortune de

ſes crimes, Léopold ſe voua d'abord aux armes, & ſans doute il eût égalé les plus fameux Guerriers, s'il n'avait préféré le paiſible honneur de rendre heureux les hommes, à la gloire tumultueuſe de les dompter. Que ces cœurs aſſez injuſtes pour croire mon Héros faible ou lâche, quand il employera tous ſes efforts à repouſſer la guerre loin de ſes provinces, au lieu de travailler ſans ceſſe à ſe rendre formidable à ſes voiſins, à reculer ſes frontières, tantôt en prenant part aux diſſentions des Rois, pour en recueillir les fruits, tantôt en ſemant avec adreſſe la diſcorde entre eux, pour devenir leur arbitre & leur vendre la paix; que ces cœurs, dis-je, le ſuivent avec moi, ou ſur les bords du Rhin, ou dans les champs de Temeſwar. Le voyez-vous ſe précipiter au milieu des ennemis tonnans de toutes parts, comme un aigle au travers des foudres & des éclairs? Si jeune encore, d'où lui vient ce mépris de la vie? La terreur, le trépas l'environne; les mourans, autour de lui, tombent ſur les morts; un de ſes Gentilshommes vient d'être, à ſes côtés, renverſé par le plomb mortel; ſon courſier même expire ſous lui tout ſanglant; & le fils de Charles V, dans ſa ſeizième année, montre en ce moment l'intrépidité de ſon père, vieilli dans les camps.

Fuyez, jeune Héros, fuyez des périls iné-

vitables, abandonnez ce théâtre de la mort; vous n'êtes encore qu'un ſoldat de l'Empereur; mais déjà vos jours lui ſont néceſſaires; mais vos triſtes ſujets, à qui vous vous devez, réclament une vie ſi précieuſe. *Non*, dit-il, *la perte de ma vie ſera moins à plaindre que celle de mon honneur; mes Frères peuvent réparer le vide que cauſera mon trépas; mais rien ne peut réparer la brêche qu'une lâcheté ferait à ma réputation.*

Laiſſons-le, ce lion, aſſouvir la ſoif qu'il a du ſang des chaſſeurs; bientôt nous le verrons oublier ſa force, dépoſer ſon orgueil, & cette ardeur pour les combats. Oui, Meſſieurs, le premier ſacrifice que Léopold deſtine à ſon Peuple, c'eſt celui du penchant qui l'entraîne aux armes. Ni cette ivreſſe que donnent aux jeunes cœurs les premiers ſuccès, ni la vivacité de ſon âge qui lui peignait la gloire militaire ſous les couleurs les plus ſéduiſantes, rien ne pourra le détourner de ce généreux ſacrifice; il n'appartient qu'à Léopold de commencer ſa carrière par l'effort qui coute le plus aux grands hommes, & qui met le comble à leurs belles actions: par ſe vaincre ſoi-même.

Le Traité de Riſvik eſt conclu; Louis redonne nos provinces au ſang de leurs antiques Souverains: comment s'eſt préparé cet heureux événement? par quelle adreſſe, à peine dans l'âge

de régner, Léopold obtient-il ce qui fut refusé à son père, après quarante ans d'intrigues, de réclamations, de malheurs, & de gloire? Nous aimons à penser que la reconnaissance de l'Allemagne consomma l'ouvrage; mais la prudence & l'activité de Léopold l'avaient commencé. Ici, Messieurs, un nouvel ordre de faits se présente devant nous. Vous n'avez encore vu que le fils de Charles V, & le Duc de Lorraine va seulement paraître.

Des guerres fréquentes, ou plutôt une seule guerre qui durait depuis soixante & dix ans, avait rassemblé sur nos contrées plus d'horreurs que n'en peut imaginer l'esprit des hommes: tour à tour enlevées, rendues, reprises à leurs maîtres légitimes, elles étaient en proie aux Français, alors nos tyrans, aujourd'hui nos frères. La désolation, la disette, & la mort semblaient en avoir fait leur séjour, & nos champs n'étaient couverts que de remparts détruits, de temples renversés, de cadavres & d'ossemens affreux: plus de citoyens dans les villes, plus de laboureurs dans les campagnes; la moitié des Lorrains pleurait l'autre moissonnée par le fer ou les fléaux du ciel. De toutes parts on fuyait pour aller en d'autres climats chercher un sort plus doux. Des allarmes éternelles, un découragement général avaient étouffé l'industrie & l'amour du

travail. Eh ! pourquoi le cultivateur couvrirait-il la terre de moiſſons? pour les voir ſervir de nourriture à ſes bourreaux? Pour qui le commerce apporterait-il dans nos murs les tributs qu'il doit au luxe? pour les ſpectres qui manquent d'alimens? Par tout vous auriez vu les droits confondus, le Noble diſtingué ſeulement de l'Artiſan par une misère plus orgueilleuſe, le déſeſpoir courir les cheveux épars; on entendait le foible reſte d'un peuple jadis ſi floriſſant ſous les Antoines, les Charles, les Henris, s'écrier : Oh ! quand luira le jour où la paix nous ſera rendue? quand reſpirerons-nous de nos longues infortunes? faut-il craindre éternellement pour nos fils au berceau, pour le lit de nos épouſes, pour nos pères courbés ſous le fardeau des ans? Hélas! nous ne ſavons plus que verſer des larmes! O Dieu! prends pitié d'un peuple infortuné! ô Dieu! fais que le Français nous traite comme ſes enfans, ou rends-nous nos Princes légitimes. Nous avons trop gémi ſous des armées de tyrans.

Raſſurez-vous, citoyens déſeſpérés. Il eſt arrivé celui qui doit adoucir vos maux, celui que vos vœux appellent depuis tant d'années. Telle qu'au printemps à l'aſpect du ſoleil qui s'était caché durant un long & rigoureux hiver, on voit la terre, fécondée par ſes rayons, ſe revêtir de gazons frais,

frais, de fleurs, de moiſſons verdoyantes; des troupeaux nombreux bondir ſur de gras pâturages; les oiſeaux ſe careſſer dans les boſquets rajeunis, & peupler l'air de nouveaux citoyens; le monde entier offrir par-tout l'image du bonheur: telle, à la vue de Léopold, parut toute la Lorraine. Ce n'était plus ce deſert immenſe, ſemé de quelques chaumières & de vaſtes ruines. Des hameaux pleins d'hommes robuſtes & laborieux, des cités entières, un peuple innombrable ſemblaient être ſortis de la terre pour couvrir cette heureuſe contrée. Mais par quelle voie opéra-t-il ces prodiges? Comment maintiendra-t-il ſon peuple dans la proſpérité? Pénétrons un moment les ſecrets de ſa politique, & meſurons la profondeur de ſon génie.

La ſituation de la Lorraine entre l'Empire & la France, dont les Souverains, alors rivaux toujours déſunis, ſe livraient ſans ceſſe la guerre, expoſaient cette province à en être ſouvent le théatre ou la victime. Léopold dit à ſon cœur: La paix ſeule peut rendre un État floriſſant. Mes Peuples épuiſés ne reſpirent que le repos. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir, en leur faveur, vaincu mon inclination pour l'héroïſme guerrier, ſi je n'écarte loin d'eux & le trouble & l'horreur des armes. Voiſin du Français & du Germain, c'eſt avec eux ſeuls que je puis avoir des intérêts à

démêler. Enchaînons dans leurs mains les foudres dont ils pourraient frapper mes Sujets. Dès ce moment il conclut avec Louis une alliance qui le mettait à l'abri de ses entreprises. Déjà, par sa mère, neveu de l'Empereur, par son hymen avec Élisabeth-Charlotte d'Orléans, il le devenait encore d'un Monarque le plus grand qui fût alors dans l'Europe, s'il eût été meilleur citoyen, & rendait ainsi protecteurs de son trône, de la tranquillité des Lorrains, les seuls Potentats qui pussent troubler son règne. Persuadé que l'extrême indigence, loin d'éveiller l'activité des hommes, les plonge dans une langueur funeste; que le malheureux songe bien plus à se plaindre qu'à chercher les moyens d'embellir son sort; qu'un Prince ne doit pas estimer sa puissance, sa richesse sur l'étendue de son Empire, mais sur le nombre de citoyens qu'il renferme, mais sur leur aisance & leur industrie; après avoir mis la Lorraine en sûreté au dehors, il jette les yeux sur ses habitans, diminue le fardeau des subsides, leur fait part de ses propres trésors, appelle ou retient par ses bienfaits les étrangers dans ses provinces. L'agriculture encouragée est rétablie dans son premier honneur. Quelle foule de privilèges accordés au commerce! que d'établissemens en sa faveur! A qui devez-vous, Lorrains, ces routes nombreuses &

magnifiques, ouvrages dignes de l'opulence de l'ancienne Rome, faits pour ouvrir aux productions de tous les climats les portes de vos villes? A Léopold. Ces manufactures qui rendent encore aujourd'hui les Nations voisines vos tributaires? A Léopold. Ces Artistes utiles qui sont venus de toutes parts adopter la Lorraine pour patrie? A Léopold. Ce Peuple même proscrit dans le monde entier (1), trouve un asile sous sa domination; mêlé avec ses sujets, leur communique dans les affaires cette audace pour entreprendre, cette prudence, ces ressources pour exécuter, ce génie actif, industrieux qui le caractérisent, & rangé sous une police sage, se dépouille au milieu d'eux de cette défiance, cette avarice, cette fourberie, inévitables effets du malheur & de la persécution, vices affreux dont l'accuse, peut-être avec justice, le reste de la terre. Dans tous les États, dans tous les rangs l'émulation s'allume. Léopold ne veut point que sur toute la face de la Lorraine un seul homme soit vu dans l'oisiveté; & déjà se sont élevés à sa voix des asiles où ces pauvres, à qui la vieillesse ou d'autres infirmités interdisent les travaux, seront rassemblés & finiront, dans un sort paisible, leur vie qui devait être un fardeau pour leurs frères. Cette élite respectable de la Nation, que les préjugés, compagnons d'une haute naissance,

ſemblent dévouer aux occupations militaires ou à la molleſſe, ſous un gouvernement pacifique, ne languira pas cependant dans un repos infructueux pour ſon pays. Eh! qui pourrait rougir d'imiter Léopold? Elle viendra près du trône, revêtue des emplois de la paix, s'aſſocier aux grands deſſeins de ſon Prince; & les Miniſtres de la vengeance, de la mort, le feront du bonheur & de l'humanité.

Je me ſens ici, Meſſieurs, forcé de rompre le fil de mes idées. Les mânes de Léopold m'accuſent de leur ravir trop long-temps la plus belle moitié de leur gloire, & je dois vous peindre tout ce qu'il fit pour ces braves gentilshommes, ou plutôt interroger leurs fils, & leur en demander compte. S'il s'en trouve aujourd'hui dans ce ſanctuaire des Arts, ils ſont trop vertueux ſans doute pour rougir d'avouer ce qu'ils doivent au Héros que je célèbre. Répondez, illuſtres & dignes rejetons des antiques ſoutiens de cette province. Les ombres de vos pères ſont ſorties de leurs tombeaux, elles rempliſſent en foule ce lieu qui retentit du nom qui leur eſt cher, juſqu'au ſein de la mort. Il me ſemble les voir treſſaillir encore d'admiration au récit des merveilles dont elles furent les témoins. Elles aiment peut-être à voir un Lorrain brûler ſur les autels de leur bienfaiteur un encens qu'elles partagent,

Elles viennent vous ordonner, ces ombres généreuſes, de révéler ce qu'elles vous ont appris tant de fois. Répondez : Que vous ont dit vos pères? qu'épuiſés par de longues guerres, par leur conſtance à défendre la cauſe commune, ils traînaient dans une indigence obſcure des noms reſpectés depuis pluſieurs ſiècles, mais alors avilis; que Léopold, ſenſible à leurs revers, était allé lui-même les chercher au fond de leurs châteaux ſolitaires & ruinés, pour partager avec eux ſon opulence & ſon pouvoir; que ces palais faſtueux où vous habitez encore, dont s'enorgueilliſſait cette capitale, avant qu'un autre Léopold l'eût embellie, étaient l'ouvrage de ſes dons; que leurs domaines, leurs fiefs aliénés avaient été rendus par ſes tréſors à leur ancien poſſeſſeur; qu'enfin toute cette ſplendeur qui diſtinguait leurs maiſons, leur venait de lui.

De quelles bontés ne vous a-t-il pas perſonnellement honorés? Répondez. En quels lieux, par les ſoins de qui votre jeuneſſe fut-elle élevée? Ne fut-il pas érigé pour vous ce monument, école célèbre de Mars, où des Maîtres habiles, tirés de toutes les Nations, préparaient, même aux Princes étrangers, d'illuſtres appuis? Combien de fois ce grand homme demanda-t-il avec intérêt à vos pères, le nombre, les talens, les vues de leurs fils; & ſi vous avez rempli avec

honneur lés premières places de l'État, n'eſt-ce point au Prince, dont vous les teniez, qui ſut choiſir celles où votre génie pouvait ſe déployer dans tout ſon éclat? n'eſt-ce point à lui ſeul que vous êtes redevables de vos ſuccès? O généroſité plus qu'humaine! O Mânes adorés du modèle des Rois! ils ſe ſouviendront à jamais ces nobles reconnoiſſans, que vous avez reſſuſcité la gloire de leur race. J'en jure par ces larmes involontaires que répandent ceux qui m'écoutent, par les ombres de leurs aïeux dont ils ſont environnés, qui les ont remplis de leur ame héroïque; j'en jure par vous-même; car après Dieu de qui vous fûtes l'image, vous êtes l'objet le plus ſacré pour des Lorrains. Jetez, Manes auguſtes, jetez du haut du ciel un regard de complaiſance ſur eux. Recevez, comme l'éloge le plus digne de vous, le ſerment qu'ils font tous entre mes mains, de tranſmettre à leurs fils, ainſi qu'un héritage, l'hiſtoire de vos bienfaits. Enfans magnanimes des défenſeurs de la patrie me démentez-vous? ne le jurez-vous pas?

Mais ces largeſſes immenſes, prodiguées à la Nobleſſe, cette abondance de biens où l'avait placée le Duc de Lorraine, n'étaient pas ſeulement des effets de ſa bienfaiſance ou de ſa tendreſſe pour elle. Il avait vu dans les État les mieux policés la pauvreté ambitieuſe des grands,

appelés par leur naiſſance aux charges importantes, enfanter les malverſations, les tyrannies ſubalternes, cauſes ſecrètes, mais certaines, de la chûte des Empires; il ſavait que leur aiſance, ſuivie de nombreux beſoins, ſert, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, d'alimens aux arts, inſtrumens ordinaires de la richeſſe du peuple; & comme la proſpérité générale était l'unique objet de ſes voeux, il l'aſſurait même par ſes bontés envers les particuliers. Auſſi différait-il en ſa libéralité de ces ſouverains qui, généreux par oſtentation, craignent cependant de l'être aux dépens de leurs plaiſirs, & ruinent le reſte des citoyens, pour entretenir le faſte de ceux qui les entourent. Loin de voler à la patrie ce qu'il donnait à ſes protecteurs, pour tranſmettre au ſimple ſujet la fortune & la magnificence du Prince, on le voyoit ſe condamner à la fortune du ſimple ſujet: ſemblable au Rhin, ce roi des fleuves, qui, diviſant ſes eaux en diverſes rivières également majeſtueuſes, porte ſous leur nom l'abondance & la fécondité dans un pays immenſe, & ſe change lui-même en faible ruiſſeau.

Ne vous figurez pas, Meſſieurs, que je prête à mon héros des vues factices, des motifs ſuppoſés, un art, une habitude imaginaire de méditer ſes moindres actions, de les diriger toujours vers la félicité publique. Tant d'application n'eſt

pas, j'en conviens, l'apanage ordinaire des maîtres de la terre; mais je parle de Léopold, & ce nom seul doit vous annoncer plus qu'un Roi. Je violerais les lois divines & humaines, disait il, si je dérobais au soin de mes peuples un seul de mes instans. Leur donnerai-je l'exemple de la mollesse, moi qui commande à chacun d'eux de remplir avec courage, avec fidélité les devoirs de son emploi? Nous formons tous ensemble un même corps, & ce corps c'est l'état: Souverain, j'en suis la tête, les grands en sont les bras, les pieds qui le soutiennent, ce sont les citoyens inférieurs. C'est à moi de voir, d'entendre, d'ordonner, de régler, pour le salut commun, les divers mouvemens des membres. Si je néglige un moment mes fonctions, ce vaste corps, s'agitant, se traînant au hasard, tombera dans l'abîme & me perdra moi-même avec lui. Fondé sur ces vérités salutaires, il n'a point abandonné les rênes de l'Empire à des mains mercenaires. Voudrait-il, à l'exemple du vulgaire des grands Rois, borner ses travaux au choix de ses ministres, s'approprier la gloire de leurs belles actions, & jouir lâchement d'un héroïsme emprunté? Tout pense, tout agit par lui seul. Là s'élevait le cabinet solitaire où chaque jour occupé de la patrie, il rétablissait l'ordre des finances, en rendait le gouvernement facile & simple, trop sûr

qu'une adminiſtration compliquée, par la foule d'agens ſubalternes qu'elle exige, abſorbe les revenus d'un Etat, & cauſe infailliblement ſa ruine. Ici, dans un temps où la diſette affligeait l'Europe entière, devançant l'aurore, il venait arracher au ſommeil un Magiſtrat éclairé, méditait avec lui les moyens d'écarter de ſes provinces ce fléau deſtructeur. traçait le plan d'une police utile ſur les grains, défendait le tranſport des nôtres, forçait l'Allemagne de partager avec nous les ſiens, commandait à de riches magaſins de s'élever dans chaque Cité, pour diſtribuer les tréſors de l'abondance à ſes habitans, facilitait par de ſages ordonnances les emprunts aux pauvres, leur procurait des reſſources pour enſemencer leurs terres, ou leur prodiguait ſes propres richeſſes. Plus loin s'ouvrait le portique où, recevant avec indulgence les plaintes des opprimés, il leur accordait vengeance. Près de ces lieux, ces vieillards vénérables ſe ſont plus ſouvent à me le redire, dans ces momens d'alarmes où des mères déſeſpérées, emportant leurs fils dans leurs bras, fuyaient avec des cris horribles de leurs maiſons en proie aux flammes, on l'a vu plus d'une fois, ô marque d'humanité inconnue juſqu'à lui, je ne dis pas dans les faſtes des Rois, mais dans l'hiſtoire du dernier des grands! on l'a vu ſe mêler parmi les citoyens

empressés à réprimer les fureurs de l'incendie, établir l'ordre, presser, tendre lui-même des secours de cette main qui gouvernait le timon de l'état, par-tout donnant toujours l'exemple & de la vigilance & de l'activité. Quelquefois dans ces rues écartées il errait sans suite, encourageait les malheureux à lui raconter leurs peines, & rendait justice à des familles gémissantes qu'un Ministre dédaigneux avait refusé d'entendre. La peste, suite horrible des longues guerres, menace-t-elle la Lorraine ? du fond de ce palais il a déjà fermé toutes les communications avec les pays infestés, & par sa prudence & par ses nombreuses largesses, il a sauvé son peuple entier d'une mort inévitable. Ne nous vantez plus, Orateurs sanguinaires, ces assassins couronnés qui, pour ajouter à leur royaume un coin de terre, un hameau, sacrifient des milliers d'hommes: Léopold fut aussi conquérant; mais son génie seul lui tenait lieu d'armée, & tandis que les Lorrains goûtaient les douceurs de la paix, du sein de cette capitale, il a rangé vingt cités sous sa domination; celles-ci, en obligeant la France, par d'heureuses négociations, de consommer un traité qu'elle semblait avoir oublié; celles-là, par des acquisitions adroitement préparées, & qui, rouvrant un champ plus libre au commerce intérieur de nos provinces où ces

villes étrangères étaient enclavées, devenaient pour nous une nouvelle ſource de richeſſes.

Mais où trouver dans la Lorraine entière un lieu qui n'atteſte & ſes bontés & ſon zèle infatigable à rendre ſes Etats floriſſans? J'oſerais preſque interroger cette terre muette, voiſine de l'Alſace, vaſtes cantons jadis déſerts, hériſſés de forêts éternelles, & lui demander qui l'a couverte d'habitans, qui l'a transformée en pays fertile, ſi ce n'eſt Léopold? Il avait dit: J'enchaînerai le bonheur au milieu de mon peuple; & ſi de nombreux obſtacles l'ont quelquefois retardé dans le cours de ce vaſte projet, il les a tous ſurmontés, & toujours par les plus ſages moyens.

Vous rappellerai je, Meſſieurs, cet événement à jamais célèbre, quand la France, exigeant l'échange de cette province, tenta, pour l'obtenir, tout ce que l'art des Négociateurs a de plus ſecret: conjoncture délicate où, quelque parti que le Prince embraſſât, il paroiſſait ſe mettre en butte aux plus cruelles ſouffrances? Que devait-il faire? abandonner ſes ſujets? il ne ſaurait ſe réſoudre à laiſſer imparfaite leur félicité, à deſcendre du trône de ſes aïeux, rétabli par ſes ſoins, pour aller régner ſur des climats inconnus. Hélas! tremblant de le perdre, déjà vous euſſiez entendu ſon peuple jeter des gémiſſemens affreux:

les pères, fe rappelant avec horreur leur misère paffée, & la comparant à leur richeffe préfente, difaient à leurs fils : Il va donc nous délaiffer celui qui fefait les délices de notre vieilleffe ! nous mourrons malheureux, & nous emporterons dans la tombe la douleur de voir nos triftes enfans foumis à des maîtres étrangers. Que devait-il faire? refufer? Il expofait fes Etats au reffentiment d'un Souverain qui pouvait les écrafer fous le poids de fon immenfe pouvoir. Que devait-il faire? Ce qu'il fit : foufcrire aux volontés de la France, mais à des conditions dont elle fût éblouie, qu'elle ne pût remplir, qui, compromettant les droits des autres Puiffances, anéantiffent le traité auffi-tôt qu'il ferait connu.

Les malheurs font-ils donc enchaînés les uns aux autres? La mort du Roi d'Efpagne rallume les flambeaux de la guerre; toute l'Europe eft en feu. Chaque Prince veut avoir part aux débris de cette déplorable Monarchie; de tous côtés les armées s'oppofent aux armées, comme des lions avides, qui, dans l'abfence du pafteur, acharnés fur une geniffe fanglante, fe difputent fon cadavre déchiré. Preffé par Louis, preffé par l'Empereur de rompre la neutralité dans laquelle il s'eft retranché, Léopold ravira-t-il aux Lorrains la paix, premier fondement de leur profpérité naiffante? attirera-t-il fur eux la

vengeance de l'un de ces deux rivaux, en ſe déclarant pour l'autre? Non. Mais ſi le Français, craignant que les Autrichiens, maîtres de Landau, ne pénètrent dans ſon royaume par la Lorraine, lui propoſe de recevoir une injurieuſe garniſon dans Nancy, l'acceptera-t-il? Non. Si cette redoutable garniſon s'avance, réſolue d'entrer de force au ſein d'une ville dépourvue & de troupes & de remparts, lui, reſtera-t-il avec ſes ſeuls gardes? Non, il eſt des momens où le ſage doit plier ſous la loi du plus fort; je le vois ſortir de ſa capitale, ſans l'ouvrir, ſans la fermer aux Français, content de veiller à la ſûreté de ſes habitans; & par cette conduite ingénieuſe, il conſerve la bienveillance de l'Empereur & de Louis, prépare de loin à ſon fils le chemin du trône des Céſars; & nos provinces, comme une iſle fortunée au milieu des mers en fureur, reſtent tranquilles, tandis que le reſte de l'Europe eſt en proie au tumulte des armes. Bientôt même, par ſa médiation l'Allemagne & la France concluent une paix dont il recueille des fruits capables de le dédommager de l'affront fait à ſa dignité ſouveraine.

De nouveaux revers nous menacent encore: un Prince s'eſt élevé, dont le vaſte génie, aveuglé par la fureur des ſyſtêmes, veut rétablir les finances de l'Empire confié à ſes ſoins, en ſubſti-

tuant des effets d'une valeur factice à des espèces d'une valeur réelle. Les peuples, éblouis par l'espoir d'un gain facile, courent avec joie à leur perte : Français, Anglais, Hollandais, tout est infesté de cette contagion. Quelles ressources n'épuise point Philippe pour l'introduire en nos contrées ! Mais ni les liens du sang, ni les pièges de la politique, ni l'or offert & prodigué, rien ne peut séduire Léopold. *J'aime mes peuples*, répond-il, *je serais indigne d'eux, si je sacrifiais leurs fortunes à mes intérêts.*

C'est par cette sagesse constante, par cette bienfaisance éclairée, par cette politique salutaire, qu'il rendit la Lorraine rivale des plus puissans Royaumes, suppléant, par l'opulence, à ce qui lui manquait d'étendue. Eh ! quels prodiges cet immense Empire, enrichi des dépouilles de tant de Nations vaincues, quels prodiges offrait donc alors la France aux yeux du voyageur, qu'il ne retrouvât dans nos contrées ? Les sciences & les arts florissans ? les sciences & les arts fleurissaient parmi nous. J'en prends à témoin cette foule d'hommes célèbres, lumières de nos aïeux, cette illustre Académie où venait se former les rivaux de Phidias, des Praxitèles ; ces superbes hôpitaux, ces temples magnifiques, tous ces édifices fastueux, monumens qui portent jusqu'aux nues le témoignage du génie des Lorrains

& de la grandeur de Léopold. Une Cour brillante & polie? Eh! quelle Cour devait avoir plus d'éclat que celle d'un Prince dont la noblesse nageait dans l'abondance, qui cherchait les talens jusqu'au fond des forêts, pour les placer autour du trône, dans le même temps qu'il donnait un riche asile à des têtes couronnées, proscrites par des sujets ingrats, abandonnées par Louis même, leur premier protecteur? Un peuple heureux? Ah! redites-nous, Lorrains, s'il était alors dans le monde entier un peuple plus fortuné que vous.

L'ignorance, amie des tyrans dont elle excuse toujours la mollesse, oserait-elle nous dire que ces merveilles n'ont rien d'extraordinaire; qu'il est aisé de bien gouverner un Etat borné, de l'élever, de le maintenir au comble de la félicité? Vous le savez, Messieurs, le plus glorieux effort de l'esprit humain est de transformer les petites choses en objets dignes d'admiration. Il est plus rare, & l'Histoire nous l'assure, de voir les peuples malheureux dans un vaste Empire, que dans un foible royaume; & s'il est difficile de conduire sagement le vaisseau d'une grande Monarchie, il l'est bien plus encore à un Prince presque sans pouvoir, d'entretenir dans une paix constante sa province ensevelie au milieu de deux

fortes puiſſances toujours en guerre, & qui menacent ſans ceſſe de l'engloutir. Plaçons donc au rang des plus ſublimes génies le reſtaurateur de la Lorraine. Mais nous n'avons vu qu'un coin du tableau, de nouveaux miracles vont éclore ſous nos yeux.



SECONDE PARTIE.

LORSQU'UN État desert, pauvre, ignoré, prend subitement une nouvelle face; qu'arrivé, comme par un prodige, au faîte de la grandeur, il étonne la terre de sa richesse & de sa gloire imprévue, il est presque impossible qu'il conserve long-temps cette splendeur miraculeuse, & sa chûte est souvent aussi prompte que son élévation; c'est un arbre qui plie & va se briser sous le fardeau trop pesant de ses fruits sans nombre, si la main du cultivateur oublie d'asseoir sur de solides appuis ses branches surchargées de trésors. Mais ces appuis d'un Empire, quels sont-ils? Ce sont les instrumens mêmes qui servent le plus ordinairement à l'élever; les loix, le caractère du peuple, & les mœurs.

Que ne puis-je, Messieurs, m'élever en ce moment au dessus de moi-même, égaler mon génie à celui de Léopold, & suivre dans son vol cet aigle audacieux qui semble dédaigner la terre & le repos! Ce n'est donc point assez pour lui d'avoir repeuplé ses provinces, rendu l'industrie & l'abondance à leurs habitans, créé la Lorraine, & de l'avoir créée heureuse? Léopold croit n'avoir rien fait, tant qu'il reste quelque

chose à faire pour la prospérité des Lorrains. *Je descendrais aujourd'hui du trône*, disait-il, *si je ne pouvais plus faire de bien à mes peuples.* Il faut encore, afin d'assurer la durée de leur bonheur, qu'à sa voix leur caractère se forme; que les mœurs, parmi nous, reprennent leur antique pureté; que du sein du chaos sorte l'admirable édifice de nos loix. Les entreprises les plus épineuses sont les plus dignes de lui : un esprit vulgaire voit les difficultés attachées aux projets utiles, & les abandonne; Léopold voit le bien qu'ils doivent produire, & les exécute.

Avant d'examiner les travaux de ce nouveau Lycurgue, demandons-nous : Qu'est-ce qu'un Prince, législateur ? C'est un homme tout-puissant qui donne lui-même des bornes à son autorité, qui l'enchaîne volontairement sous un pouvoir supérieur, pour mettre ses sujets en sûreté contre ses passions ; c'est un maître qui dit à ses esclaves : Soyez libres & fesons ensemble un traité; vous m'obéirez sans murmure, quand mes ordres seront équitables; moi, je protégerai vos travaux, vos fortunes, vos maisons : si je manque à ces devoirs, alors je deviens votre égal, & la loi, notre commune souveraine, sera juge entre nous. C'est un Héros qui fait le sacrifice le plus pénible, le plus honorable pour un Roi, le sacrifice du pouvoir arbitraire. Demandons-

nous encore : qu'eſt-ce qu'un ſage légiſlateur ? C'eſt un philoſophe dont l'ame eſt le ſanctuaire de la juſtice, ſenſible, ferme, généreux, ami de l'ordre & de l'humanité, qui, ſemblable au Dieu de l'univers, tient dans ſa main tous les ſecrets du cœur humain, profondément inſtruit de la ſituation, du caractère du peuple qu'il a policé, riche de tous les tréſors du cœur & de l'eſprit; car il a fait des loix qui donnent aſſez de confiance au foible, pour oſer recueillir de ſon champ, de ſon induſtrie, tous les fruits qu'il peut en tirer, ſans crainte de les voir dérobés par une main étrangère; au fort, aſſez d'effroi pour étouffer dans ſon ſein le deſir de l'uſurpation & de la tyrannie; des loix avares de l'or & du ſang des hommes, promptes à punir le crime, mais plus ardentes encore à le prévenir; qui mettent l'innocence accuſée à l'abri des jugemens de la prévention, de l'ignorance, de l'erreur, ou lui laiſſent, lorſqu'elle eſt condamnée, des reſſources contre l'iniquité, applicables à toutes les circonſtances, ſans être obſcures ou trop nombreuſes, qui entretiennent une harmonie conſtante dans les familles, entre les rangs divers; des loix enfin qui, toutes différentes qu'elles ſont entr'elles par leur objet, liées par des rapports inviſibles, parviennent également à ce but, la félicité conſtante des peuples & la grandeur de

l'Etat. Ici, Meſſieurs, vous m'arrêtez, & dans ces deux portraits vous reconnaiſſez Léopold.

Si les ouvrages de ce grand Prince ne publiaient aſſez par eux-mêmes ſa gloire & la ſublimité de ſon génie; orateur ingénieux à profiter des moindres circonſtances pour étendre la matière de ſon Éloge, peignant avec feu les obſtacles qu'il eut à ſurmonter, je vous promenenerais au flambeau de l'hiſtoire, à travers les ténèbres qui couvraient avant lui notre légiſlation, ſi l'on peut dire que nous en avions une: vous verriez la force décider encore du droit; des coutumes gothiques, la plupart nuiſibles au bien public, multipliées & variées à l'infini dans la même Province; le caprice des juges tenant lieu de réglement dans les procédures, de formes dans les jugemens; les abus les plus bizarres érigés en autorités reſpectables; à peine quelques ſages ordonnances ou devenues impuiſſantes ou tombées dans l'oubli; des Tribunaux auſſi barbares que nos uſages; toutes les horreurs qui naiſſent des troubles éternels de la guerre, d'une véritable anarchie. Quels tableaux je formerais des malheurs produits par ce défaut de loix, ou par le bouleverſement, le ſilence, la barbarie de celles que nous avions! La vie des Sujets ſans ceſſe expoſée, leur fortune toujours flottante, toujours en butte au naufrage, à l'avidité des

pirates; la moitié des Lorrains courbée ſous le joug d'une ſervitude aviliſſante & dépouillée des privilèges du Citoyen, je dirais preſque du titre d'homme ; le Duel, ce monſtre né de l'injure & du ſtupide orgueil, le glaive en main, levant une tête audacieuſe & reſpectée, portant la déſolation au ſein des mères & des vieillards privés dans leurs fils de leur unique eſpérance ; combien d'autres calamités plus affreuſes encore, retracées à vos regards, vous arracheraient des larmes, hélas ! de pitié pour vos Ayeux qu'elles ont déchirés, d'admiration pour le Dieu tutélaire qui les a bannies loin de nous. Mais mon ſujet n'eſt déjà que trop vaſte. Je puis louer Léopold, & ſur les maux que ſes loix ont anéantis, & ſur le bien qu'elles ont fait; ou plutôt expoſons ſimplement ſes travaux; chef-d'œuvres de l'art & du ciſeau : ces ſtatues vivantes n'ont pas beſoin d'être vantées ; il ſuffit de lever le voile qui les couvre, & la beauté de l'ouvrage frappera les yeux les moins éclairés.

Commencerai-je par vous développer cette partie intéreſſante de la légiſlation, la plus néceſſaire pour aſſurer la paix & le bonheur parmi les Citoyens, je parle de l'adminiſtration de la juſtice ? Eh ! qui la porta jamais à un plus haut degré de perfection que le Duc de Lorraine ? Levez-vous, nobles & ſavans interprètes des

loix, repréſentez-nous Léopold renverſant d'un ſeul coup tant de funeſtes tribunaux, les uns formés de Juges auſſi groſſiers que le peuple factieux qui les avait élus, les autres deſerts ou plongés dans un lâche aſſoupiſſement, tous devenus le théâtre du déſordre & l'écueil de l'opulence des Particuliers. Déjà ſur les débris de ces tribunaux monſtrueux, j'en vois s'élever de nouveaux : établir une ſalutaire & cônſtante uniformité dans leur manière de diſpenſer la juſtice, pour écarter les ténèbres dont la différence & le grand nombre des procédés judiciaires envelopperaient inévitablement les affaires les plus ſimples, avant qu'elles fuſſent parvenues aux Juges ſupérieurs; aſſigner clairement à chaque juriſdiction ſon reſſort, ſon pouvoir, de crainte que la lenteur des arrêts ne conſommât ſouvent la ruine des Parties, tandis que les Tribunaux diſputeraient de leur compétence; affermir la ſubordination entre les différens Corps, les différens Membres, les aſſujettir à la plus ſévère diſcipline; car il faut que le vaincu ſoit forcé de dire : Ma cauſe était injuſte, ſi des Magiſtrats auſſi reſpectables par l'auſtérité de leurs mœurs, par l'étendue de leurs lumières, m'ont condamné ; leur défendre de juger d'avance de la bonté du droit ou ſur la condition ou ſur la richeſſe des Cliens; leur donner cette fermeté, ce courage ſtoïque

qui brave le crédit des grands Coupables, & les immole aux pieds du pauvre dont ils étaient les oppreſſeurs; les remplir de ſa majeſté, de ſon eſprit, de ſes vertus : tels ſont les premiers ſoins de Léopold.

Où trouveriez-vous des Ordonnances plus parfaites que les ſiennes? Faut-il décider de la fortune? faut-il décider de la vie d'un Sujet? Toutes les faces ſous leſquelles peut ſe préſenter une affaire ſont prévues. Dans quelle occaſion la conduite du Juge n'eſt-elle pas tracée avec une exactitude ſcrupuleuſe, & toujours de la manière la plus convenable? Combien de précautions ordonnées, de peur que l'innocence ne ſoit immolée ſous les apparences & le nom du crime! Mais le crime lui-même ne mourra pas à chaque inſtant dans une longue attente de ſon ſupplice; l'Uſurpateur ne dira point dans ſon cœur avare: ces champs que j'ai ravis ſont déſormais les miens; trop pauvre, ce n'eſt point par des pleurs que leur vil maître ſaurait acheter une lente juſtice; la marche de la juſtice eſt rapide; le prix onéreux de ſes oracles modéré. Comme l'abſent, la veuve, le pupille ſont favoriſés! Comme la clarté de la loi déſeſpère l'avide chicane! Ici la pauvreté devient un titre ſacré, pour obtenir, ſans or, une vengeance plus prompte. Quelle ſageſſe, quelle humanité perce dans chaque ligne

de nos ordonnances ! oui, ſans doute, elles auraient ſeules aſſuré le nom de Juſte à leur auteur; mais ce n'eſt point une vaine renommée que cherche le Duc de Lorraine, c'eſt le bonheur de ſon peuple, & chez lui les entrepriſes utiles ſuccèdent ſans relâche aux belles actions.

Cette ſource intariſſable de débats, de troubles, la multitude & la diverſité des coutumes dans un même pays, ravagea trop long-temps le nôtre; Léopold a conçu le projet de le ſoumettre à des loix uniformes, projet ſalutaire, mais périlleux, qu'il eût conſommé ſi le ciel n'avait ſi-tôt marqué le terme de ſes jours. Ne voyez-vous point avec quel art il préparait ſecrètement cette révolution néceſſaire? Une partie de nos Provinces, gouvernée par des uſages pleins d'inconſtance, de contradictions & d'obſcurité, gémiſſait, abandonnée à d'éternels orages, & des inſtitutions qui devaient affermir la tranquillité, la fortune des Particuliers, étaient la cauſe même de leurs diſcordes & de leur ruine. Ces uſages viennent d'être anéantis; le Prince corrige, éclaircit, s'efforce de concilier ceux des autres cantons, leur donne une forme plus durable, & cependant les rapproche par degrés des loix de la capitale; pareil à ces hommes qui, pour former un canal majeſtueux & navigable, raſſemblent de toutes parts les eaux, & les amènent par une pente in-

ſenſible dans le vaſte lit qu'ils ont creuſé. Ces adroites réformes, commencement fructueux d'un deſſein non fini, facilitent encore le miniſtère de la Juſtice, en précipitent les arrêts; car moins les coutumes ſont multipliées, plus les études du Juriſconſulte ſont bornées, plus il peut conſacrer de momens à juger les Peuples.

Mais à quoi ſervent les Loix, ſi le Prince ne les fait obſerver? Ah! gardons-nous de douter de la vigilance de Léopold. C'eſt peu de ſurveiller lui-même les Tribunaux ſupérieurs, premiers dépoſitaires de ces Loix; il dit à d'auſtères Cenſeurs: Parcourez mes Villes; examinez la vie, les mœurs, l'activité des Magiſtrats; interrogez ſur leur intégrité le dernier des Citoyens; prêtez une oreille attentive à ſes plaintes ou publiques ou ſecrètes; que les opprimés ſoient auſſi-tôt vengés, les abus déracinés, les malverſateurs punis; volez, & revenez aux pieds du trône inſtruire un maître tremblant, & de ce que vous aurez vu, & de ce que vous aurez fait. O tendres inquiétudes d'un père ſur le ſort de ſes enfans! Faut-il donc que chaque Sénateur ſoit ſon image vivante? Il le veut au moins. Ne croyez point qu'il attache à la Magiſtrature une indigne vénalité. Il ſait trop que l'homme n'achète jamais d'une moitié de ſa richeſſe le pouvoir de ſervir ſes ſemblables. Celui que l'or peut décorer d'une dignité, ſe propoſe,

en l'acquérant, ou d'annoblir ſon oppulence *roturière*, ou de s'ouvrir le chemin d'une fortune plus brillante; dans la premiere vue, c'eſt ſouvent un efféminé qui cache ſous la pourpre la molleſſe, l'ignorance la plus honteuſe; dans l'autre, il s'engraiſſe peut-être du ſang des malheureux; & pour l'Etat, le Sénateur oiſif, le Sénateur avare ou ignorant ſont un égal fléau. Les talens vertueux ont ſeuls droit de prétendre à ce noble emploi; & de même que Charles XII, Prince tout guerrier, était le premier ſoldat de ſon Royaume, Léopold, Prince tout citoyen, eſt le premier Magiſtrat de ſon Empire.

Entrez avec moi dans le conſeil, contemplez ce Héros, fils, allié de tant de Souverains, ceint lui-même du bandeau royal; toujours aſſis à la tête du Sénat, quelquefois il ſe plaît à deſcendre au ſecond rang; & cette voix qui commande à des milliers d'hommes, ne croit point s'avilir en rapportant devant ſes propres Sujets les cauſes de l'infortuné. C'eſt ainſi que les Dieux de la Fable, deſcendus de l'Olympe, ſouvent ſe changeaient en ſimples Bergers. C'eſt ainſi qu'un grand homme, après avoir donné des Réglemens ſalutaires, des Miniſtres zélés à la Juſtice, était encore l'ame de ces auguſtes Corps, arbitres de la vie & de la fortune des Sujets.

Maintenant j'ai de plus nobles efforts, de plus

hauts faits à décrire : Jettons les yeux ſur ces branches de la légiſlation, qui, ſemblables à de majeſtueuſes colonnes, ornemens & ſoutiens à la fois de nos Temples, forment l'opulence des États dont elles ſont encore les principaux appuis, ſoit en favoriſant la population, ſoit en ranimant l'induſtrie, ſoit en aſſurant l'ordre & l'aiſance parmi les différentes claſſes de Citoyens. N'attendez pas que j'étale à vos regards une foule d'Ordonnances utiles, mais d'une importance vulgaire. Entre les grands objets qui s'offrent à mon eſprit, je choiſis les plus frappans; je vous dirai : C'eſt en vain que les paſſions tourmentent le cœur de ces enfans; retenus par la crainte de perdre l'héritage d'un père, reſpectant ſes volontés, ils ne contracteront plus, dans un âge encore aveugle, des nœuds mal aſſortis, cauſe fréquente & de leur infortune & du déſordre de leur famille; mais ce père, à ſon tour, dominé par l'avarice, ne pourra déſormais interdire à ſes fils, dans un âge plus mûr, un hymen néceſſaire à leur félicité. Léopold a fixé la durée & de l'autorité paternelle & de l'obéiſſance filiale. Ce pupille dont une majorité précoce feſait la perte, plongé dans la misère, n'accuſera plus de ſes égaremens, des loix qui le rendaient trop tôt maître de ſa fortune; le terme des tutelles eſt ſagement reculé. Cette fille infortunée qui porte

dans ses flancs le gage de son déshonneur, fruit déplorable d'un amour illégitime, loin de tromper la nature pour prévenir le bruit de son opprobre, en viendra faire l'aveu, effrayée par l'aspect du châtiment; & ces Magistrats, dépositaires de son secret, chargés de veiller sur elle, repondront au Prince du Sujet dont elle l'aurait privé par leur faute. Ces habitans, excités par diverses franchises, s'empresseront les uns à choisir des compagnes, à donner des élèves à nos ateliers, des cultivateurs à nos champs; les autres à couvrir la terre d'édifices, ceux-ci à changer des déserts plantés d'arides bruyères, en guérets fertiles. Et toi, jeune & tendre épouse, tu ne baigneras plus de larmes ta couche solitaire, tremblante pour la vie de ton époux absent, à qui l'impatience de revoir ce qu'il a de plus cher fait affronter l'ombre dangereuse des nuits; l'homicide voleur voyant dans tous les Lorrains autant de satellites armés par l'espoir des récompenses, pour le surprendre & l'enchaîner, a laissé nos chemins en sûreté. Le supplice, l'infamie suivront le Duel, & cet illustre vieillard ne pleurera plus la mort de sa race entière, assassinée dans son dernier rejetton par la vengeance déguisée sous le nom de l'honneur. Ces malheureux qui craignaient de se montrer industrieux, de donner le jour à leurs semblables; peuple avili

d'esclaves dont quelques Seigneurs ou leur Prince même devaient être un jour les héritiers, au mépris de leurs proches, de leurs fils peut-être, ces malheureux délivrés de leurs fers marcheront les égaux des autres Citoyens, s'applaudiront d'être pères; le Duc de Lorraine sacrifie la moitié de sa richesse; mais ses États ne seront remplis que d'hommes heureux & libres, & c'est assez pour lui. Oh! qui peindrait dignement, qui pourrait compter les exploits de ce Législateur! Imaginez tout le bien qu'on peut faire aux humains par le secours des Loix; Léopold en a fait davantage.

Que dis-je? sans les mœurs, quels biens sauraient produire les plus florissantes, les plus sages loix, ou plutôt de quels maux ne sont-elles pas l'origine? les assassins, les brigands sont punis? leur trépas diminue le nombre des sujets? en voit-on moins de vols, moins de meurtres? Le particulier s'enrichit? il en aime davantage la débauche, le faste, avant-coureurs certains de sa ruine prochaine. L'État se peuple? mais c'est de méchans. Eh! comment pourrait subsister une société composée de pervers? Avouons-le donc, Messieurs, les Loix peuvent donner un moment d'éclat aux Empires; mais les mœurs seules en assurent la durée: disons plus, les loix n'ont de force, de véritable utilité que par les mœurs.

Auſſi leur rétabliſſement eſt-il un des premiers voeux de Léopold; & ſous le meilleur des Princes, le plus fortuné des Peuples doit être encore le plus vertueux.

S'il eſt vrai qu'une licence effrénée accompagne toujours les longues guerres & le bouleverſement des États; que l'extrême misère, comme l'expérience l'atteſte, déprave les ames; ſi les cœurs corrompus ſont capables des plus horribles excès; enfin ſi l'impunité multiplie les crimes & les coupables; hélas! avant Léopold, quel théâtre affreux de vices, de déréglemens étaient nos Provinces! Mais jettons un voile ſur le tableau de cette dépravation générale: Fils barbares! eſt-ce à nous de divulguer les égaremens de nos pères? Conſidérez au contraire la vertu rappellée ſur nos bords, d'où l'avait bannie le malheur des temps: voyez la bonne foi, la confiance refleurir dans le commerce; l'indulgence, l'union régner entre les artiſtes; la franchiſe, la droiture, & non cette politeſſe étudiée, maſque ordinaire de la perfidie, triompher dans la ſociété. Avec quelle bienveillance l'Étranger eſt accueilli! quel empreſſement à ſecourir les malheureux! Ne diriez-vous pas que les Lorrains ſont une nation de Sages & de Frères? Changement extraordinaire dont la gloire eſt encore due à Léopold! que ne peuvent le génie

& l'amour du bien, unis à l'autorité ſuprême! La concorde établie dans le ſein des familles, tous les ordres de l'État ſagement policés, l'indigence publique convertie en richeſſe, la Religion protégée, les plaiſirs, les feſtins du Peuple réglés par de ſévères Ordonnances, la débauche proſcrite, le jeu diſcipliné, mille autres ſources de corruption anéanties, une paix conſtante, tout concourt à cette réforme des mœurs, déjà corrigées par les grands exemples dont le Souverain étonne la Patrie. Eh! quelle influence n'ont point les Actions des Têtes Couronnées ſur lesmœurs de leurs Sujets! Ce Courtiſan, ce Miniſtre qui contemple ſans ceſſe dans ce Héros un Maître uniquement occupé de la félicité commune, s'y dévoue à ſon tour, par ambition même, devient déſintéreſſé, bienfaiſant, s'approprie, ſi j'oſe le dire, l'ame du Prince; & le Citoyen, ſervile imitateur des Grands, ne trouvant plus en eux des hommes dédaigneux, trompeurs, ſe rend à ſon tour plus humain envers ſes égaux; les vertus du Chef ſe communiquent à la Nation entière; ce ſont des feux rapides qui courent d'arbre en arbre, & ſe répandent ſur une forêt immenſe.

Au milieu de ces révolutions étonnantes, le caractère des Lorrains, dénaturé durant ce ſiecle d'infortune, qui précéda le règne de Léopold,

ſe développait, ſe décidait inſenſiblement. De la culture aſſidue des arts renaquit notre aptitude pour y réuſſir; du ſouvenir de nos misères paſſées, cette économie domeſtique, calomniée par nos ennemis ſous le nom d'avarice; des encouragemens prodigués aux talens, cette émulation héréditaire & naturelle, qui de nos jours ſemble dégénérer en jalouſie. L'activité, l'induſtrie réveillées & nourries par nos loix, devinrent des qualités nationales. On vit reparaître cette tendreſſe excluſive, ce dévoûment mêlé de fanatiſme, en faveur de nos Princes, tréſor ſacré dont Louis a ſi juſtement hérité; Louis, ce Monarque trop magnanime pour faire un crime à nos contrées de vouer encore au Sang de leurs anciens Maîtres une reconnoiſſance immortelle; en un mot, tout ce que vous étiez alors, tout ce que vous êtes aujourd'hui, Lorrains, vous le devez à Léopold.

Mais oſons le dépouiller du diadême, de la pourpre, de tout cet appareil de grandeur, vains ornemens qui cachent peut-être les défauts d'un corps défiguré; contemplons l'homme. Eſt-ce-là ce Prince de qui la politique fait le deſtin de la Lorraine & l'étonnement de l'Univers? O candeur, ô ſimplicité vraiment digne des premiers âges! Que j'aime à le voir ſeul, & dès l'aube du jour errant ſur les places de cette Capitale

Capitale où tant d'édifices ſomptueux annoncent ſa magnificence & ſa générosité, au lieu d'une garde farouche, environné de l'amour des Citoyens, dont la plupart lui ſont connus, ainſi que Céſar connaiſſait ſes ſoldats, les appellant par leur nom, converſant avec eux comme avec ſes Pairs, careſſant les fils dans les bras de leurs mères; bien différent de ces automates couronnés, qui, n'ayant rien d'un Roi que l'orgueil & le titre, croiraient dégrader la dignité ſouveraine, s'ils daignaient regarder un ſujet, & qui, deſcendus de leur rang, feraient en effet les plus vils des humains! Si je le ſuis auprès de ſon auguſte Épouſe, j'admire avec tranſport, & les égards touchans qu'il lui prodigue, & l'attachement ſincère qui l'unit avec elle! Ah! les tendreſſes de l'hymen ſont-elles donc faites pour ces Arbitres du monde? Et ne dirait-on pas ſouvent qu'ils aiment mieux être malheureux, que de reſſembler, même dans leurs plaiſirs, au reſte des humains? C'eſt une amie & non point une eſclave que Léopold veut poſſéder dans ſon heureuſe Compagne. Si le Ciel ſenſible aux vœux de ſes Peuples, le fait revivre tant de fois dans les fruits nombreux de ſes fortunées amours, il ſera le modèle des pères, & les embarras du Trône ne l'empêcheront point de cultiver de ſes propres mains ces foibles arbriſſeaux, ſa plus chère

eſpérance. Oh ! qui ne verſerait des larmes d'admiration en voyant ce Grand Homme ſe métamorphoſer en auteur, recueillir dans les bons ouvrages les maximes les plus capables de former l'ame & d'orner l'eſprit, raſſembler celles que ſon expérience & ſon cœur lui ont dictées, les enſeigner à ſes enfans, les conduire lui-même dans nos Temples, où, confondus dans la foule par ſes ordres, ils apprennent, jeunes encore, cette vérité redoutable & trop ignorée des Grands : que tout élevés qu'ils ſont, les Princes deviennent les égaux des autres hommes devant l'Auteur de la nature.

Laiſſez-les croître ſous les yeux d'un ſi tendre père, ces nobles rejettons d'une race fertile en Héros ; bientôt ils effaceront la gloire de leurs Ancêtres. Tu ſeras conſolée, malheureuſe Germanie : tu diſais en ton cœur dévoré d'allarmes : Elle va donc s'anéantir pour moi cette Tige fameuſe de grands Princes, qui m'a ſi long-temps protégée ſous ſon ombre ! Tous mes bienfaiteurs, avec mon dernier Maître, deſcendront au tombeau ! Hélas ! déchirée par d'éternelles guerres, toute ſanglante encore de mes profondes bleſſures, je tomberai, veuve de mon Souverain, de même qu'une chaſte épouſe, aſſaſſinée par de barbares ſoldats, peu ſatisfaits d'avoir oſé ſans pitié l'outrager près du cadavre fumant de l'objet

de ſes amours ! Quel Homme, quel Dieu ranimera mon corps expirant ? Une jeune beauté me reſte, hélas ! unique eſpoir de vingt Peuples déſolés ! Oh ! qui viendra du moins lui donner un époux dont la main tutelaire puiſſe eſſuyer mes larmes & repouſſer loin de moi cette mort qui menace ma tête ! Tes vœux, tes vœux enfin ſont exaucés : le ſang de Léopold doit ſe confondre avec le ſang de tes demi-Dieux. Déjà François uni à Thérèſe adoucit tes longs déſeſpoirs par le bruit de ſa valeur, & ſe place au rang des Céſars, héritage promis à ſon ambition par l'Auteur de ſes jours. La moitié de l'Europe, heureuſe ſous ſes loix, le proclame ſon père. Entendez-vous ſur les rivages du Rhin les cris effrayans de l'Aigle germanique ? C'eſt ſon frère belliqueux ; c'eſt un autre Alexandre qui marche au combat : les Français mêmes, quoique ſes ennemis, ſe voyent forcés de chanter ſon courage. Plus loin, l'Ottoman friſſonne & fuit à ſon aſpect : les mères dans Vienne triomphante racontent à leurs enfans les exploits du ſecond appui de l'Empire. Ici Bruxelles, orgueilleuſe de le poſſéder, admire en ſon Protecteur un nouveau Titus. Les arts, raſſemblés autour de lui, fleuriſſent à ſa voix, impriment ſes vertus dans la mémoire des hommes ; & le monde, en proie à tant de tyrans, s'avoue redevable à Léopold de deux héros véri-

tables. Un jour le Dieu qui préſide au ſort des États, comme s'il avait réſolu de leur accorder toujours de bons Rois, mêlera ce ſang précieux au ſang de tous les Maîtres de la terre : la France, plus chérie de ce Dieu qu'aucun autre Royaume, en recevra la partie la plus pure; & le plus aimé des Bourbons, en adoptant la fille des Lorrains, confeſſera qu'il a trouvé une rivale dans l'art de conquérir les cœurs.

N'en doutez point, Meſſieurs, le fils de Charles V liſait dans l'avenir cette grandeur éclatante, deſtinée à ſa Maiſon, & ſa moindre gloire n'eſt pas de l'avoir préparée, d'en avoir rendu dignes tous ſes enfans.

On nous dit ſans ceſſe que l'amitié fuit les Princes : maxime cruelle, mais qui ne peut concerner que les méchans couronnés : en effet, quel Monarque bienfaiſant ignora ſes plaiſirs ? Ne ſuffit-il pas au contraire, pour s'aſſurer de la bonté d'un Souverain, de demander : A-t-il des amis ? Ah ! qui jamais en eut davantage que mon Héros ? qui fût meilleur ami ? Laiſſant à ſes actions le ſoin d'annoncer un Roi reſpectable, il ſe montrait aux confidens de ſon cœur, tel qu'il était ſorti des mains de la nature : manières douces, prévenances délicates, confiance affectueuſe, aimable ſincérité, tout les enchaînait à Léopold. Capable d'un emportement, mais

prompt à réparer l'injure avec cet art qui nous rend plus cher celui dont nous l'avons reçue, il leur fesait oublier le maître, se rabaissait à leur niveau, & vivait avec eux dans cette égalité qui forme & nourrit l'union des ames.

Accompagnons-le dans cette Cour brillante, où des deux bouts du monde accourent les Étrangers : quelle noblesse imposante, mais en même temps quelle familiarité ! Il écoute, & son silence donne de l'esprit ; il parle, & tout le monde admire la richesse, les agrémens du sien. L'artiste, le savant, le littérateur, le guerrier s'étonnent également de l'étendue, de la variété de ses connoissances ; il eût été grand dans tous les états. Honore-t-il quelqu'un d'une grace ? Persuadé qu'il en coûte bien plus aux ames les moins délicates d'implorer, de recevoir, qu'aux ames les plus avares de répandre des bienfaits, il n'attache pas aux siens cette humiliante & superbe pitié, cette morgue dédaigneuse qui fait trouver aux malheureux les secours accordés à leurs peines mille fois plus cruels que leur infortune même. Léopold donne en Roi, avec les ménagemens d'un Sage & la tendresse d'un Ami. Ses refus mêmes ont toute la douceur des largesses. Un seul de ses regards vaut une récompense. Avez-vous manqué de reconnoissance envers lui ? S'il l'apprend : *Je ne puis*, dira-t-il, *leur reprocher leur in-*

gratitude; en les comblant de biens, c'eſt moi ſeul que j'obligeai. Alarmé de ſa généroſité prodigue, ſi ſon Miniſtre lui repréſente qu'il ſe ruine pour ſes Sujets; vérité ſingulière, mais plus rare encore dans l'hiſtoire des Princes! je l'entends qui s'écrie: *Ah! j'en ſerai bien plus riche, mes ſujets ſeront plus fortunés!* Qui ſut compatir davantage aux maux d'autrui? qui garda plus de conſtance dans les revers? La mort frappe entre ſes bras un Fils, cher & premier gage du plus beau lien; il le perd, & déjà ſes jeunes mains aidaient un Père à conduire les rênes de l'Empire: toute la Nation déſeſpérée gémit & redemande aux Cieux une Tête ſi précieuſe; Léopold ſeul dévore ſes plaintes, & ne ſemble touché que des triſtes regrets de ſon Peuple. Mais les flammes embraſent-elles ſes Palais, plus faible cette fois, il arroſe leurs débris de ſes pleurs. Quel en eſt donc l'objet? ô grandeur! ô tendreſſe! ô que ma voix ne peut-elle en cet inſtant retentir autour de tous les Trônes de l'univers! Le fils des Rois pleure la mort d'un artiſan qui, ſe précipitant à travers les feux, jaloux de fermer un paſſage à leurs tourbillons rapides, & de conſerver au moins à ſon Maître une moitié de ces pompeux édifices, a péri, victime de ſon zèle; il le pleure, & lorſqu'il a comblé de richeſſes & des plus nobles titres ſes malheureux enfans, il ne croit

point avoir payé la vie d'un Citoyen si fidèle. Philosophe sensible, il chérit tous les humains, les sert, & vit heureux de leur bonheur, effet glorieux de ses travaux.

Tel parut, durant le cours de ses années, ce Mortel en qui le Très-Haut aimait à se montrer aux Lorrains. Ah ! si dans un âge où les Fronts couronnés songent à peine qu'ils sont nés les protecteurs & non les fléaux de leurs semblables, il avait fait sortir de leurs ruines nos provinces abandonnées, si, non content de leur avoir sacrifié jusques à ses penchans, il les avait mises à couvert des assauts de la guerre, & familiarisé avec l'abondance, des Peuples qui ne la connaissent plus; si les arts, les mœurs, les loix, notre caractère même, si tout ce qui peut contribuer à la gloire, à la félicité des Royaumes nous avait été rendu par ses soins; s'il était à la fois le Père de l'État & du Particulier, Homme aussi parfait qu'habile Souverain ; que ne devait-on pas encore attendre de lui ! Mais, hélas ! cet If stérile qui ne prête pas même un ombrage favorable à son cultivateur, survit à des siecles entiers, & le palmier généreux qui protège sous sa verdure le repos des pasteurs, & les nourrit en même temps de ses fruits abondans, tombe après quelques hyvers : parlons sans figure. Les tyrans coulent de longs jours, & les bons Princes

ne font qu'apparaître aux hommes. Le jour redoutable eſt venu : au midi de ſes ans, Léopold voit s'approcher ſa dernière heure. La Lorraine entière demeure muette à force de douleurs. Il expire en proférant ces paroles; écoutez tous, Lorrains, c'eſt Léopold qui parle ainſi : *Je meurs avec le regret de n'avoir pas fait à mon Peuple tout le bien que je pouvais lui faire.*

Il fut un Pays où les Sujets avaient le droit de juger leur Maître au moment où la Providence rappelle les Monarques, pour leur demander compte de leurs actions. Ils s'aſſemblaient en foule autour de ſon corps, expoſé ſur les bords du tombeau. Celui-ci inſultait à ce cadavre malheureux, en diſant : ma famille innocente fut empoiſonnée par tes ordres ; celui-là s'écriait : il m'a ravi mon bien ; cet autre : les hommes étaient à ſes yeux de vils troupeaux ; tous les condamnaient à devenir la proie des oiſeaux dévorans. Mais s'il avait été juſte, alors toute la Nation, les cheveux épars, jettant des cris affreux, ſe réuniſſait pour le pleurer & lui dreſſer de ſuperbes mauſolées : les Orateurs faiſaient retentir les Temples du bruit de ſa gloire. Eh bien ! le temps qui s'eſt écoulé depuis la mort de Léopold, nous donne le privilège dont jouiſſaient ces peuples. Nous n'avons point à craindre le reſſentiment de ſes fils. Son ſceptre eſt briſé,

ſon trône, anéanti. Il eſt ici des Citoyens de tous les ordres ; les uns ont vécu ſous ſes loix ; les autres ont appris de leurs pères l'hiſtoire de ſon règne. Qu'ils ſe lèvent ; & vous, Ombre de Léopold, ſortez de la tombe ; venez recevoir le tribut de malédictions ou de louanges que vous doit cette auguſte aſſemblée. Parlez, Citoyens, parlez : cette grande Ombre eſt ici préſente. Qu'avez-vous à reprocher à Léopold ? Aucun de vous n'élève la voix ? Qu'avez-vous à reprocher à Léopold ? Par-tout où je porte mes regards, je vois des viſages interdits ? de vaines larmes couler ? Ingrats ! vous oſez outrager votre Bienfaiteur par ce ſilence injurieux ? Parlez ! Qu'avez-vous à reprocher à Léopold ? Hélas ! je vous entends, vous n'avez rien à reprocher qu'au Ciel qui moiſſonna trop tôt ſes jours. Pleurons donc. Ah ! pleurons ſur ſa cendre, célébrons tous cette Ombre ſublime que ma voix vient d'évoquer. Tranſmettez à vos Fils ce faible monument que j'oſai lui vouer, comme le dépoſitaire fidèle des regrets & de la reconnaiſſance des Lorrains ; & dites avec moi : Puiſſent les Éloges des Souverains être toujours auſſi ſincères, auſſi bien mérités !

DIATRIBE

Au sujet des Prix Académiques.

JE me promenais ces jours passés dans une forêt voisine de Paris, seul, les tragédies de *Racine* en main. J'étudiais l'art de penser & d'écrire en vers dans ces antiques chef-d'œuvres qu'on lit encore avec avidité, lorsqu'on les sait par cœur. Ce plaisir me faisait oublier les langueurs de ma santé, & charmait l'ennui de ma promenade solitaire. Un jeune homme, prétendu Poëte, errant dans cette forêt, je ne sais par quel hasard, le front rehaussé d'une couronne académique, daigna m'apercevoir & même m'aborder. Eh bien, me dit-il d'une voix haute avant de me saluer, *cadençons*-nous toujours des vers? Je le connaissais à peine: surpris qu'il ne s'informât point de ma santé, selon l'usage, je voulus lui faire sentir le ridicule de ce début pédantesque. Je lisais d'ailleurs sur son front, dans ses yeux, l'impatience de réciter des vers nouveaux nés qui pesaient à sa mémoire, & j'étais fort aise de m'épargner le tourment de les entendre. Monsieur, lui répondis-je, je suis depuis long-temps valétudinaire. — Nous avons

fait au moins de la profe pour le concours de cette année? — Monfieur, hier encore je penfai mourir. — J'arrive de la campagne où j'ai poli quatre épîtres philofophiques pour le concours de l'année prochaine; maintenant je me délaffe à compofer une tragédie. — Monfieur, mon Médecin m'ordonne les bains & l'exercice. — Vous tournez affez bien le vers, je fuis jaloux de votre fuffrage; je vais vous lire une épître fur la Chimie, dans fes rapports avec l'Eloquence. Ce fujet fans doute vous paraît admirable & bien académique? Il me fut impoffible d'échapper au fupplice d'entendre cette lecture que j'avais d'abord, mais vainement, prévue. Son ouvrage recité, je gardais le filence. — Qu'en penfez-vous, me dit-il; ces vers ne font-ils pas fupérieurement tournés? Je lui parlai encore de ma fanté languiffante; mais il avait juré de ne point comprendre mes plaifanteries, & ne s'apercevait pas de ma répugnance à converfer avec lui fur des objets littéraires. Ivre de fes vers, fe prodiguant lui-même l'encens que je ne lui donnais pas; fans ceffe il répétait des tirades de fon éternelle épître, comme pour avertir les paffans qu'il était Auteur. Je tentai plufieurs fois encore de détourner la converfation fur des chofes étrangères à la poéfie; mais quand je lui difais: Convenez, Monfieur, que ce bois eft magni-

fique; il me répondait : L'Académie aime les beaux vers. Enfin déſeſpérant d'engager ce candidat philoſophe à changer d'entretien, je me vis à regret forcé de parler d'un art que tout le monde cultive aujourd'hui, & que peu de perſonnes étudient férieuſement.

Le Poëte *Lauréat* continuait d'effrayer les oiſeaux de ſes vers; je l'interrompis, & lui montrant les chef-d'œuvres que j'avais dans les mains, & qui m'accompagnent toujours dans mes promenades écartées, je lui dis froidement : Pour moi, Monſieur, je ne compoſe plus depuis que je fais étudier; mais ſi le beſoin d'occuper & d'exercer mon eſprit réveille jamais ma première manie, je me garderai ſur-tout de rimer des épîtres pour les combats académiques. Ce n'eſt pas la crainte de trouver des juges prévenus ou injuſtes, qui m'a fait embraſſer cette ſage réſolution : je ſais que nos Sénateurs littéraires ſe piquent d'une juſtice incorruptible. Jamais les prix ne ſont décernés avant que le concours ſoit ouvert; jamais les combattans n'ont été d'avance connus de leurs juges; jamais aucun des pairs du Parnaſſe ne s'eſt complaiſamment chargé de lire lui-même, en préſence de l'aſſemblée fatale, l'ouvrage d'un protégé, de le prôner, de le ramener ſur le tapis verd, lorſqu'à la pluralité des voix, cet infortuné poème aurait été proſcrit ;

jamais l'esprit de parti n'a fait rejeter les productions d'*un insurgent anti-philosophe ;* non, jamais *Mesdames Telles*, qu'on accuse faussement de tenir bureau de philosophie, n'ont *arrhé* les suffrages du parlement littéraire en faveur d'un adepte nouveau né : ces faits sont incontestables ; si les railleurs les nient, les railleurs ont tort ; vous le savez, Monsieur, vous qui fûtes si justement couronné ; mais des motifs fondés sur un amour-propre bien entendu, des réflexions saines sur la nature des Ouvrages en vers que l'Académie honore de sa préférence, une foule de raisons plus puissantes les unes que les autres, décideront toujours l'homme jaloux d'une vraie gloire, & qui s'intéresse au sort de la poésie, à ne point se battre avec une troupe d'enfans pour la médaille périodique !

— Qu'il ne saurait obtenir !

— Peut-être ; mais daignez m'accorder un moment de silence ; je n'ai point de vers à vous lire. Vous êtes persuadé sans doute que les couronnes littéraires sont très-utiles aux progrès de la poésie ?

— Eh ! qui n'en serait pas convaincu ? Les prix académiques enflamment la jeunesse lettrée d'une noble émulation ; les prix académiques sont des récompenses encourageantes pour le génie naissant, les prix....

— Point d'éloquence académique ; raiſonnons ſans enthouſiaſme. Cette noble émulation que répand ſur le Parnaſſe l'eſpérance d'obtenir le rameau d'or, a-t-elle enfanté quelque génie extraordinaire, vous excepté ? a-t-elle produit un ouvrage cité avec honneur dans les faſtes de la poëſie, votre épître exceptée ? Nommez les athlètes illuſtres, dont la force poétique s'eſt développée, s'eſt affermie dans l'arêne académique, vous encore excepté ? On remarque depuis long-temps que ces palmes annuelles ne ſont jamais échues qu'à des talens médiocres, vous encore, vous ſeul excepté ? Cette obſervation conſtante prouve ſeule l'inutilité de vos jeux littéraires. Des talens médiocres feront-ils marcher la poéſie Françaiſe vers ſa perfection ?

Mais pour qui ſont fondées ces couronnes ? eſt-ce pour des Poëtes ? eſt-ce pour des Ecoliers ? Si c'eſt pour des Poëtes, pourquoi l'Académie n'aſſigne-t-elle pas à leur Muſe des ſujets dignes de l'attention publique, & dont l'importance ou la difficulté puiſſe honorer les plumes ſavantes qui voudront les traiter ? Si c'eſt pour des Ecoliers, comme leurs juges le publient toutes les années, je vous le demande, Monſieur, eſt-il décent que les chefs au moins apparens de notre littérature, ſoient chargés de couronner avec pompe, en préſence de l'élite de la nation aſſemblée, des

empereurs de Collège ? Ainſi donc ces prix ſi vantés ne ſont pas ſeulement indifférens aux progrès de la poëſie, mais ils dégradent encore les nobles mains qui les diſpenſent. Maintenant dites-moi s'il ſied à l'homme ſenſé de deſcendre dans ce champ clos littéraire, & d'y perdre des lances dont il peut faire un uſage plus utile à ſa réputation ?

L'apprentif philoſophe me regardait du haut de ſon orgueil, & dans ſa colère académique, il me dit avec un air de mépris : *Je reconnais l'envie à ce diſcours critique.*

— Vous devez, Monſieur, reconnaître la vérité & l'amour d'un art que je vois à regret courir vers ſa chûte, accélérée encore par cette émulation corruptrice qu'inſpire aux jeunes auteurs le deſir univerſel de conquérir une pomme dans ce jardin des *Heſpérides.* Cette ambition puérile enracine de plus en plus le mauvais goût, dont le champ de la poëſie eſt généralement infecté. En effet, parcourez les ouvrages en vers honorés du ſuffrage de l'Académie, depuis qu'un laurier, prétendu immortel, croît tous les ans au Louvre, quoique tous les ans moiſſonné ; que verrez-vous ? Des déclamations vagues, ſans deſſein, ſans liaiſons, ſans but ; des rapſodies plates ou emphatiques, qui ne peuvent être appliquées à aucun genre ; des poëmes bâtards auxquels les auteurs

eux-mêmes ne sauraient donner un titre, un nom qui leur soit propre. Ces vérités n'ont pas besoin de preuves; faut-il cependant vous les démontrer par des exemples? Choisissons les ouvrages fameux, au moins par leurs disgraces, de ce Poëte putatif qui, de prix en prix & de chûte en chûte, est tombé dans l'Académie. Comment appellerez-vous sa déclamation intitulée *le Poëte*? Elle est, s'il m'en souvient, décorée du modeste nom d'Epître; mais ce poëme hermaphrodite est écrit tantôt du style de l'épopée, tantôt du style de la tragédie, souvent du style de la satire. Or la simplicité, qui toutefois n'exclut pas la noblesse, doit caractériser le style de l'épître ennemie de l'emphase; cette pièce n'est donc point une épître? Chaque genre a son style particulier; les mêmes pensées doivent être exprimées différemment dans des ouvrages d'un genre différent; tel mot est le mot propre dans une tragédie, qui ne l'est point dans une épître. Ces règles, fondées sur le bon sens, sont aujourd'hui trop oubliées, sur-tout par M. *de la Harpe*, qui cependant, de dix jours en dix jours, régente par extraits *la haute & basse littérature*. Tous les écrits du siècle ont la même physionomie, la même couleur, le même ton. Une fausse élévation règne également dans toutes nos poésies. On craint de donner à son style cet air de fami-

liarité

liarité noble ou naïve que les Anciens recherchaient, & toujours inséparable du vrai, du naturel, & du sublime. Gardez-vous de croire que cette familiarité de style rejette la nouveauté des expressions ou l'audace des métaphores. N'avez-vous pas cent fois observé que le peuple même emploie dans la conversation des mots si hardis, si originaux, qu'ils vous paraîtraient encore présomptueux dans un Ouvrage du genre le plus élevé? Mais le style peut être emphatique, sans être original ni hardi. Tel est le style de cette déclamation épistolaire dont je vous parle. D'ailleurs a-t-elle un but marqué? Oui. sans doute, répondra M. *de la Harpe*, c'est de montrer *les caractères* distinctifs du Poëte, les signes auxquels on doit le reconnaître. O le plaisant Auteur, qui d'un sujet d'Ode va faire une Epître ampoulée! Et cette pièce de lignes mal rimées sur la navigation, quel nom lui donnerez-vous? M. *de la Harpe* a bien pu la baptiser du nom fastueux d'Ode; mais le style, la marche, le plan, le sujet même de cette rapsodie annoncent-ils une Ode? A la vue de ce titre vague, *La Navigation*, vous imaginez d'abord que l'Auteur va composer un Poëme didactique, ou quelque traité sur la marine. M. *de la Harpe* a beau s'écrier sans cesse, *qu'entends-je? que vois-je?* le lecteur lui répond: J'entends, je vois un rimailleur qui n'a jamais

ſoupçonné les premiers élémens du genre lyrique. Peindre eſt l'objet général de la Poéſie; chanter eſt l'objet particulier de l'Ode : cette ſorte de Poëmes exclut les ſujets d'une vaſte étendue, tels que *la navigation*, parce que l'enthouſiaſme du Poëte ne pouvant ſe ſoutenir long-temps, une Ode doit être néceſſairement courte. Auſſi voyez-vous dans les Anciens, des Odes d'un genre élevé qui n'ont pas trente vers. Les ſujets qui jettent inévitablement l'Auteur dans une foule de deſcriptions continues, qui l'entraînent dans un amas ridicule de définitions métaphyſiques, de ſentences morales, ſont également réprouvés par ce genre. Auſſi je me garderai bien d'imiter ces rimeurs qui ſe tuent à compoſer des Odes ſur l'*ambition*, *la jalouſie*, *l'enthouſiaſme*, *&c. La Motte* a toujours choiſi de pareils ſujets, & *La Motte* a toujours rimé des Odes médiocres. L'Ode doit être une eſpèce de drame ; le pathétique eſt l'ame de ſes chants : c'eſt là qu'il faut étaler la pompe des images, l'audace des mouvemens & des expreſſions, l'harmonie des périodes : c'eſt là que *tout oſer eſt le droit du Peintre & du Poëte.*

Le voyage de *Colomb* put fournir la matière d'une Ode; un homme plus inſtruit que M. *de la Harpe*, qui ne ceſſe d'étaler dans ſa Gazette l'affiche du ſavoir, eût choiſi ce ſujet. Alors les détails de la navigation entreraient dans le corps

de l'Ouvrage, comme des ornemens accessoires; les descriptions, ménagées avec art, feraient, comme elles doivent l'être en effet, une sorte de délassement pour le Poëte, fatigué d'une inspiration trop suivie, & pour le lecteur, souffrant de le voir sans relâche lutter avec le Dieu qui l'agite & l'opprime. Autant de fois que vous ne prendrez pas pour guides ces principes invariables, autant de fois vous ferez, au lieu d'une Ode raisonnable, une déclamation puérile & semblable à celle que M. *de la Harpe* a rimée sur la navigation.

Il est inutile de vous citer tous les Ouvrages couronnés qui sont des monstres académiques, sans forme & sans nom. On ne doit pas être étonné qu'un essaim de jeunes Auteurs qui font d'abord des vers par manie, ensuite par habitude, sans avoir jamais étudié l'art difficile qu'ils dégradent; on ne doit pas être étonné, dis je, qu'ils produisent au concours des avortons de Poëmes, dont personne ne peut deviner le genre & le dessein; mais ce qui surprend les gens de goût, c'est de voir l'Académie justifier ce désordre littéraire, en accordant une préférence scandaleuse à ces poésies vagues & sans objet. C'est ainsi qu'elle a rendu funeste aux Lettres une institution qui pouvait contribuer à leurs progrès. Ces jeunes Auteurs étaient nés peut-être

avec de grands talens pour la Poéſie; mais vos couronnes ont tenté leur ambition : d'abord ils ont perdu un temps précieux pour l'étude, à combattre infructueuſement. Dominés par cette fauſſe idée, qu'un prix obtenu peut commencer une réputation, impatiens de leur obſcurité, irrités par leurs défaites, ils ſe ſont obſtinés dans leur ambition, & pour vaincre, ils ont cherché à modeler leurs Ouvrages ſur les Ouvrages victorieux, à conformer leur goût au goût de leurs juges ; une victoire leur a donné le déſir d'une autre victoire. Ainſi, de prix en prix, ils ont vieilli en faiſant des efforts pour corrompre leur goût, & ſont parvenus en effet à dépraver les talens dont la nature les avait enrichis. Je vous parle, Monſieur, avec franchiſe ; vous pouvez dénoncer un jeune audacieux à la vengeance de l'Académie. Je la reſpecte infiniment; mais plus je l'honore, plus je dois croire qu'elle me pardonnera mon zèle pour la Poéſie. Je ſuis même perſuadé que pluſieurs de ſes Membres gémiſſent comme moi ſur le mauvais goût des Ouvrages qui ſont ſoumis à leur déciſion : ſi toutefois ils s'offenſent, par eſprit de parti, de ces obſervations que vous pouvez leur communiquer, j'en ſuis conſolé d'avance. *J'aime beaucoup Platon, mais plus la vérité.*

— C'en eſt trop; quelle rage avez-vous de diffamer nos couronnes, & que vos diatribes ſont longues !

— Comme vos Epîtres, je l'avoue.

— Ainſi, pour le bien de la Poéſie, vous proſcrivez nos jeux littéraires.

— Non, Monſieur, les encouragemens pour les gens de Lettres ne ſont déjà que trop rares. Je ſouhaite au contraire que vos lauriers croiſſent avec quelques branches d'or de plus. N'eſt-il pas ſcandaleux que l'Imprimeur de l'Académie, s'appropriant les Ouvrages couronnés, ſoit penſionné aux dépens des Poëtes qu'elle daigne illuſtrer par ſon ſuffrage? Ils combattent pour un prix; ce Libraire ſeul l'obtient: mais je ſouhaite en même temps qu'elle rende utile aux Lettres ces luttes poétiques.

Si j'avais comme vous, Monſieur, l'honneur d'approcher des Immortels, j'oſerais leur dire : Souverains Seigneurs du Parnaſſe, il n'eſt point en votre pouvoir de réformer la génération préſente des Rimeurs; mais comme la jeuneſſe littéraire débute preſque toujours par ſolliciter les couronnes dont vous êtes les diſpenſateurs, vous pouvez former au bon goût une génération nouvelle, & préparer à la Poéſie un règne plus brillant. Abandonnés à leur génie encore *enfant*, ces Poëtes futurs ſe perdent ſur les traces de leurs prédéceſſeurs, & n'offrent pour tribut annuel à votre immortelle Compagnie, que des rapſodies ſans nom. Que le ſujet & le genre des Ou-

vrages admis aux combats littéraires dont vous êtes les juges, ceſſent déſormais d'être libres; les poéſies qui vous seront préſentées seront moins vagues, & le Public enfin ſaura quel nom leur donner; d'ailleurs quelques grands Hommes que vous ſoyez, vous êtes hommes enfin; dans cette multitude d'Ouvrages différens de genre & de ſujet, il eſt preſque impoſſible de choiſir celui qui mérite la préférence; vous pouvez vous tromper, & pour être une erreur, un choix mal fondé ne ceſſe pas d'être une injuſtice; mais quand les athlètes académiques seront aſſujettis à traiter le même ſujet, vous pourrez facilement comparer leurs productions, déterminer celle dont le mérite ſera ſupérieur au mérite de ſes rivales, & vous ſerez juſtes plus à votre aiſe.

L'Académie a, dit-on, ſes années d'indulgence & ſes années de ſévérité. Plus d'années d'indulgence. L'indulgence nuit aux vrais talens, parce qu'elle les rend pareſſeux & moins difficiles ſur leurs productions; les talens médiocres n'en méritent point, il faut les étouffer: quiconque ne fait point honneur aux Lettres les dégrade.

La rime, appauvrie & mépriſée univerſellement, réclame votre appui; elle n'eſt point un ornement acceſſoire dans notre Poéſie; une mauvaiſe rime eſt un ſolécisme en vers; c'eſt ſans

fondement que nos Auteurs rejettent sur elle la monotonie de leurs Ecrits. Les Latins rimaient comme nous, si ce n'était point par les sons, c'était par la prosodie. Ces dactiles, ces spondées qui reviennent sans cesse à la fin de leurs vers alexandrins, ne sont-ils pas de véritables rimes? Vengez donc la rime française; accoutumez à son joug cette jeunesse encore docile; qu'un Ouvrage mal rimé n'obtienne jamais le prix: on peut, sans injustice, présumer plus de talens dans un Poëte esclave de la rime, que dans celui qui la néglige, parce que l'exactitude des rimes annonce un travail obstiné, & la fidélité aux principes des anciens. Mais que la raison soit encore plus sacrée que la rime; rejetez sans pitié les Ouvrages qui n'auront point le style propre au sujet; que les gens de goût ne soient plus condamnés au supplice de lire des Epîtres chantées avec l'enthousiasme de l'Ode, & des Odes écrites avec la simplicité didactique de l'Epître. Vous êtes responsables envers la Nation, du goût des Poëtes naissans; épargnez aux amateurs de la Poésie les volumes d'ennui dont ils sont menacés par cette jeunesse, héritière du faux esprit des grands Hommes du jour, & que le plus beau, le plus utile des Arts refleurisse par vos soins.

Le défenseur des Prix académiques affectait de m'écouter avec indifférence. A ces vaines

déclamations, me dit-il, qui ne vous reconnoîtrait pas? Oui, vous êtes ce Satirique qui diffama ſon ſiècle en vers impoſteurs. Tous les Ouvrages modernes ſont à vos yeux médiocres ou déteſtables; vous n'aimez rien.

— Monſieur, c'eſt que mes ennemis compoſent & que mes amis ſavent lire.

A cette réponſe inattendue, il fronça le ſourcil, & partit ſans me dire adieu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

GILBERT.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Œuvres de feu M. Gilbert*. A Paris, ce 16 Décembre 1786.

DE SAUVIGNY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur LEJAY, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *les Œuvres complettes de Gilbert, précédées d'un Précis Historique de sa vie*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre par tout notre Royaume pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans causes, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages, & intérêt, conformement à l'arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concercernant les Contrefactions. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura

été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseiller-Secrétaire, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le neuvieme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-sept, & de notre règne le treizième. Par le Roi, en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libr. & Impr. de Paris, N°. 3260, fol. 250, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785.
A Paris, le 22 Mai 1787.

Signé, KNAPEN, Syndic.



